

POUR DES PÉCHEURS

*Mon Maître alla dans le bois sombre,
Épuisé, épuisé.
Mon Maître s'en vint dans le bois sombre,
Épuisé d'amour et de honte.
Les oliviers s'inclinèrent devant lui
Avec tendresse, agitant leurs petites feuilles grises.
L'arbre épineux se sentit le cœur gros,
Quand Il entra dans le bois sombre.*

*Mon Maître sortit du bois sombre
Et son cœur était prêt à tout.
Mon Maître sortit du bois sombre,
Prêt à la mort, prêt au supplice,
Prêt à la honte amère.
La mort et la honte ont voulu l'étreindre
Et l'ont tiré hors du bois, loin des arbres,
Pour le faire enfin mourir sur un arbre,
Quand Il fut sorti du bois sombre.*

NOTE DE L'AUTEUR

Les récits qu'on va lire, où l'on verra ce que peuvent éprouver des hommes dont la vie est transformée du tout au tout, ne sont publiés ici qu'avec l'autorisation expresse de ceux qu'ils concernent

A. J. R.

CHAPITRE PREMIER

LA VOIX QUI VIENT DU CIEL

Ce livre sur les pécheurs est pour des pécheurs ; il est écrit par un très grand pécheur.

Il se peut qu'il vous déplaise et même vous rebute en dépit des beaux types d'humanité qui surgiront devant vous. Car il traite d'un sujet qui n'est pas beau ; il le prend corps à corps pour en résoudre l'énigme.

Peut-être les hommes qu'on a essayé de dépeindre ici vous seront-ils antipathiques. Mais autre chose ce qui est imprimé, autre chose la vie réelle. Ces hommes existent en chair et en os. Vous pourrez les rencontrer vous-même un jour ou l'autre, et reconnaître alors toute leur valeur. Il y en a un, tout au moins, qui vivra dans l'histoire quand cette génération aura disparu. Un, dis-je, et peut-être plusieurs.

Qui que vous soyez, vous ne sauriez démontrer que ce livre n'est pas véridique. Vous ne pouvez esquiver le défi qu'il vous jette au visage.

Depuis la fin de 1923 jusqu'au milieu de 1926, j'ai été le directeur littéraire d'un grand quotidien de Londres, peut-être le plus courageux et le plus ouvert aux idées nouvelles. Pendant cette période, je pénétrai assez intimement dans un groupement nouveau, le plus extraordinaire que je puisse jamais rencontrer. Aujourd'hui, des groupes nombreux, appartenant à ce même mouvement, sont répandus un peu partout à la surface du globe, changeant les vies des gens qu'ils rencontrent, donnant tout ce qu'ils ont et ne demandant rien en échange.

Ce n'est pas du tout une organisation. Il est impossible d'indiquer le nombre de ceux qui en font partie. Comme ils le disent eux-mêmes : « Vous ne pouvez ni être inscrit, ni démissionner ; par la vie que vous vivez, vous êtes en dedans ou en dehors de notre cercle. »

Depuis le premier siècle de notre ère, il n'y a probablement jamais eu un groupement de pionniers chrétiens aussi extraordinaire. Il est beaucoup trop tôt pour prédire leur avenir. A mesure que leur mouvement se développe, deux issues me paraissent possibles : ou bien il deviendra comme une nouvelle facette du diamant chrétien, analogue à toutes celles qui existent déjà et qui nous font penser à saint Augustin, à saint François d'Assise, à Martin Luther, à John Wesley, au Général Booth, à l'évangéliste Moody ; ou bien il hâtera la reconstruction de l'unité chrétienne, l'union même des catholiques et des protestants. On verra refleurir alors le christianisme primitif dans toutes les Eglises diverses ; on verra les chrétiens d'apparence renoncer à tout compromis, à tout faux-semblant ; on verra l'Eglise chrétienne devenir la grande réparatrice des foyers en ruine, le phare qui guidera toutes les vies incertaines et désolées ; élever très haut la croix du Christ comme un flambeau dans chaque atelier, dans chaque bureau, dans chaque institution humaine, et commencer enfin, dans notre XX^e siècle, le règne de Dieu, le millenium chrétien.

Comme directeur littéraire, j'avais à me procurer des articles capables d'emballer le public et de faire vendre le journal. D'une manière qui m'a surpris moi-même, je découvris deux procédés nouveaux ; c'était — je m'en aperçus plus tard — deux moyens essentiels employés par le groupement extraordinaire que je devais rencontrer par la suite. Pour moi, j'appelais ces moyens l'inspiration et la confession ; eux les appelaient « direction » (*guidance*) et « partage » ou « mise en commun » (*sharing*).

C'était samedi, mon jour de congé, que je passais généralement à la campagne, dans mon jardin. Non pas que cela m'amuse beaucoup de jardiner, mais je considère que c'est un

excellent exercice. Et puis, je restais ainsi loin des courses de chevaux où j'ai passé bien des jours de congé, plus enivrants, mais aussi plus coûteux.

Je jardinais sans penser à rien de spécial. Soudain je sentis quelque chose d'étrange. C'était dans l'atmosphère comme un léger crépitement d'étincelle électrique. J'étais seul dans mon jardin, et cependant quelqu'un ou quelque chose me parlait; j'entendais une voix et — si paradoxal que cela soit — il n'y avait aucun son. C'est seulement ainsi que je puis exprimer cette impression surnaturelle. Je sentis comme un message qui frappait mon cerveau, et qui venait du dehors. Il se posa doucement comme une feuille légère ou un doux zéphyr dont j'aurais senti la caresse. En le recevant, j'éprouvai un sentiment d'exaltation, que je ne pourrai jamais oublier.

Le message lui-même n'avait rien de très frappant, bien que plus tard ses résultats aient été remarquables. Actuellement je ne me rappelle pas avec précision l'indication qui me fut donnée. Il fallait obtenir de douze romanciers qu'ils écrivent chacun pour notre journal un article où ils nous feraient l'aveu de leurs croyances religieuses. Sans doute, l'idée n'était pas mauvaise, mais rien ne la distinguait de beaucoup d'autres idées qui sont venues à moi et à une foule d'autres gens. Un seul trait nouveau : le sentiment bizarre de quelque chose d'immatériel, d'une idée venant du dehors, pour réaliser je ne sais quel dessein.

Peu après, l'idée elle-même et l'incident tout entier disparurent dans quelque recoin de mon esprit, et je n'y pensai plus durant plusieurs mois. Au début du mois de septembre 1924, on me demanda de fournir une série d'articles en vue d'une campagne d'automne. Il s'agissait d'augmenter le nombre des abonnés, et l'on prévoyait pour cela une assez forte dépense en publicité.

Je retournai chez moi et me mis à réfléchir. Alors me revint le souvenir de ce jour de printemps où je travaillais dans mon jardin. Je reconnus soudain que je tenais là ce que je cherchais. En somme, il était heureux que j'eusse oublié le message, puisque c'était la meilleure période de l'année pour lancer une

nouvelle série d'articles, qui atteindrait le public à son retour des vacances.

Dans bien d'autres occasions, j'ai pu hésiter, en réfléchissant à des projets d'articles exigeant des sommes assez importantes. Je cherchais fiévreusement le pour et le contre. Mais cette fois, j'éprouvais une confiance et un calme subtils et pénétrants. Je sentais qu'une force mystérieuse était là, et que mon projet ne pouvait manquer de réussir. Bien entendu, des psychiatres jetteraient le doute sur l'origine surnaturelle de mon idée; ils l'attribueraient à un trouble affectif venant de mes glandes endocrines, ou de mon subconscient. Grand bien leur fasse! Je voudrais seulement qu'ils m'indiquent le moyen de faire travailler mes glandes ou mon subconscient chaque fois que j'ai besoin de secours.

Il est relativement facile de faire accepter de son directeur une idée qui est bonne. Mais c'est tout autre chose qu'une série de romanciers célèbres veuille bien y consentir. Car enfin ils ont un sentiment très naturel de leur dignité, de leur situation sociale; l'on comprend aisément qu'ils ne soient pas enclins à dévoiler les secrets de leur vie intime. Cependant dix écrivains, tous de grande valeur, tous bien connus en Angleterre et pour la plupart aussi en Amérique, intrigués par une proposition qui sortait de l'ordinaire, voulurent bien y consentir: Arnold Bennett, Sir Arthur Conan Doyle, Henry Arthur Jones, Israel Zangwill, J. D. Beresford, Hugh Walpole, Compton Mackenzie, Rebecca West, E. Philips Oppenheim, H. de Vere Stacpoole.

J'oublie tout à fait pourquoi le chiffre indiqué s'est réduit de douze à dix, mais le succès fut tel que tout le monde regretta que notre série prît fin. Et pourtant nous y avons ajouté d'abord un article par un correspondant anonyme, ensuite un second article de Sir Arthur Conan Doyle, et enfin deux articles supplémentaires par l'Evêque de Londres.

L'idée d'associer un collaborateur inconnu aux auteurs les plus réputés d'Angleterre eut un très grand succès. C'était en somme la même idée que celle du Soldat inconnu. Des centaines et des centaines de gens nous envoyèrent des articles où

ils exposaient leurs idées religieuses. Evidemment, ils étaient séduits par l'idée que leur prose paraîtrait avec celle des plus célèbres romanciers. L'article que je choisis pour le publier jetait une vive lumière sur un défaut répandu chez nos lecteurs comme chez moi-même. Je le choisis aussi parce qu'il contenait un exposé très clair de la foi chrétienne élémentaire, que le peuple pouvait aisément comprendre.

« L'instinct du joueur, disait l'auteur inconnu, si souvent déplorable et funeste, est cependant l'une des précieuses tendances de la nature humaine, qui ne trouve nulle part mieux à s'exercer que dans la religion... Etre religieux, c'est parier que Dieu existe, en donnant notre vie comme enjeu. J'ai résolu de parier ma vie sur l'existence de Dieu, et de plus en plus, comme les années s'écoulaient, je constate que l'expérience réussit merveilleusement, pour autant que j'abandonne ma volonté, que j'ouvre mon cœur à l'influence divine, pour autant que je cherche à vivre dans l'esprit du Christ. »

Voilà, me disais-je, qui va surprendre notre ami le joueur, cet homme sur qui l'on daube sans cesse. Tout à coup ceux qui l'accusaient le plus se mettent à faire son éloge. Sa folie pourrait donc servir la foi chrétienne! Dieu avait besoin de joueurs. Pariez pour Dieu, et Sa victoire sera la vôtre. Je ne sais s'il y a dans les Eglises des chrétiens à qui cette idée soit familière. Mais pour les joueurs ordinaires que l'on rencontre aux courses, c'était du neuf.

Joueur né, je m'étais abandonné à ce penchant, à la Bourse, au casino, aux champs de courses. Comme tous les autres, j'avais eu quelques brèves victoires et puis, naturellement, j'avais perdu. Chaque expérience se terminait mal, si prudents qu'eussent été mes enjeux, si brève qu'eût été ma tentative. J'en vins à croire qu'un méchant petit démon, perché sur mon oreille, me soufflait un conseil trompeur chaque fois que je jouais. — Je devais bientôt constater que l'instinct du joueur tient une grande place dans le mouvement religieux dont nous

allons parler. Tous ils sont des joueurs, ils misent tous sur Dieu, ils donnent sans réserve leur vie comme enjeu.

C'était à un « collaborateur inconnu » que nous avons demandé l'onzième de nos articles : cela m'amusa beaucoup d'entendre au téléphone une voix de femme m'annoncer en riant qu'elle était l'auteur de l'article anonyme. Pour plus de certitude, je lui demandai un spécimen de son écriture : il correspondait au manuscrit de son article. Je lui demandai si elle voulait être payée. Elle me répondit non. Nouvelle indication. Elle vint me voir. Elle était grande, environ la trentaine, figure sympathique. Je lui demandai qui elle était. Elle hésita, puis me demanda de ne jamais publier son nom ; je le lui promis.

Parmi les gens dont je parlerai dans ce livre, il y a des princesses. Sans dire tout à fait qu'elle en est une, je dirai que sa demeure est un des plus grands manoirs de l'Angleterre, bien qu'elle n'y habitât pas à ce moment-là. Elle souffrait à cette époque d'une maladie qui semblait incurable, mais elle consacrait sa vie à une activité sociale dans les bas-fonds de Londres. Sa maladie l'obligeant à rester chez elle une bonne partie de la journée, je lui conseillai de ne pas vivre le reste du temps dans une atmosphère fétide et de retourner à la campagne, au grand soleil. Elle se moqua de mon incompréhension et retourna tranquillement à son activité sociale. Quelques années plus tard elle m'écrivit en faisant l'éloge du mouvement des groupes, et en me rappelant le mauvais conseil que je lui avais donné. Au lieu d'aller faire à la campagne une cure de soleil, elle avait continué à travailler dans les bouges pour son Seigneur, et avait miraculeusement retrouvé la santé.

Elle me raconta, le jour où je la vis, qu'elle avait écrit son article sur le sujet « Ma religion » en se sentant clairement guidée par l'Esprit de Dieu. Elle éprouvait cependant quelque hésitation, car elle avait bien compris que le « collaborateur inconnu » devait être un homme. Mais elle m'avait écrit une lettre d'explication pour me dire qui elle était. Cette lettre m'avait échappé, je ne sais comment. Son article me parvint sous une énorme pile d'autres manuscrits ; elle avait écrit de

chaque côté de la feuille, ce qui est le péché par excellence aux yeux d'un journaliste. Bien des lecteurs trouvèrent son article le meilleur de la série. Il respirait la foi la plus confiante et la sympathie la plus charitable pour tous les enfants prodiges. C'est sans doute celui qui a fait le plus de bien.

En demandant à nos correspondants de nous exposer leurs idées religieuses, nous les laissions entièrement libres. Ils avaient le droit de soutenir la religion qu'ils voulaient et, s'ils n'en avaient point, ils avaient le droit de dire pourquoi, pourvu que ce fût en termes convenables. A juger par leurs articles, ils n'étaient pas, dans l'ensemble, d'une piété très ardente. Il y avait des croyants, des agnostiques; tous étaient sincères. Compton Mackenzie, qui est un grand écrivain, nous envoya une belle apologie du catholicisme, et le regretté Sir Arthur Conan Doyle défendit le spiritisme. Je goûtai particulièrement l'article de Hugh Walpole qui se montra tout à fait ce qu'il est, c'est à dire le fils d'un évêque anglican. Les lecteurs, du reste, apprécièrent son article, aussi bien que celui de Rebecca West, qui écrivit avec son panache ordinaire. Aucun d'entre eux n'essaya de définir le mot de religion.

Les articles écrits par nos dix romanciers contenaient, certes, de beaux passages. Mais le passage le plus beau, s'élevant par-dessus tous les autres comme la cathédrale de Saint-Paul parmi les monuments de Londres, c'était une merveilleuse symphonie en prose écrite par ce dramatisse délicieux, Henry Arthur Jones, qui me semble trop belle pour n'être pas assurée d'atteindre à l'immortalité. Sa beauté m'a vivement frappé au moment où j'ai lu l'article et elle est restée depuis lors très vivante dans mon esprit. Je me rappelle que je me tournai du côté de mes employés et que je leur lus ce morceau pour qu'ils en jouissent aussi. Ecoutez ce chant mélodieux où percent la nostalgie et les sentiments profonds d'un Anglais authentique :

« Quelques douceurs nouvelles, quelques nouvelles activités que je puisse rêver dans l'avenir pour mon âme frémissante, une fois qu'elle sera délivrée des liens de la chair, quelques excursions enchanteresses que je puisse prévoir dans les

régions du ciel les plus mystérieuses, dans des prairies d'asphodèles, où mon être, en se prolongeant, pourrait librement s'épanouir; malgré tout, c'est vers la terre que mon esprit se tourne et se retourne encore, et s'attache éperdument; vers cette terre qui a enfanté tout ce que je connais, tout ce qui fait battre mon cœur; vers cette terre où j'ai vécu, où j'ai péché, où j'ai souffert, où j'ai aimé, où j'ai lutté, où j'ai bronché, où j'ai vagabondé, où j'ai perdu toute espérance; où j'ai ri, où j'ai pleuré, où je me suis rassasié; où je me suis abreuvé de plaisirs et de triomphes, où j'ai bu jusqu'à la lie la coupe du malheur, de la défaite et de la honte; vers cette terre dont les aurores, dont les couchers de soleil, dont les décors innombrables sont si parfaitement adaptés à mes yeux, dont les harmonies et les discordances sont si bien appropriées à mes oreilles; vers cette terre dont les mordantes bises et les grêles méchantes m'ont souffleté, mais dont les bleus printemps et les ciels illuminés m'ont tant de fois rendu la vie; cette terre que voilà, le seul point du monde où je puisse me tenir debout, où mon esprit se sente chez lui, en parfaite sécurité. »

Sir Arthur Conan Doyle et Henry Arthur Jones étaient déjà bons amis; mais sans cela, cet article aurait scellé leur amitié. Car Henry Arthur y déclarait expressément qu'aucune vie future ne lui paraîtrait intolérable si seulement il trouvait sur la porte Sir Arthur pour l'accueillir. En retour Sir Arthur, après avoir cité dans une conférence le passage qu'on vient de lire, ajouta : « Je considère Henry Arthur Jones comme l'un de nos meilleurs prosateurs, peut-être le premier de tous. Il possède ce don du rythme qui est si rare et qui est la marque du grand artiste. Rien que pour cela son article serait digne de mémoire. Il n'y a pas beaucoup d'hommes sur la terre aujourd'hui qui pourraient écrire une prose pareille. »

Voilà comment s'estimaient mutuellement ces deux grands esprits, l'un et l'autre délivrés aujourd'hui des liens de la chair.

La série « Ma religion » se poursuit et s'acheva sans encombre. Elle intéressa prodigieusement mes collaborateurs

eux-mêmes. Je n'ai jamais vu des journalistes aussi profondément remués par des articles de journaux. Et cela sur des questions religieuses et dans ce monde de Fleet Street, tout imbu de paganisme.

Quant au public, il se jetait sur nos articles. Pendant un certain temps, notre administration fut incapable de satisfaire toutes les demandes. Pendant quinze jours, chaque matin, toute la jeunesse anglaise allant à son travail s'arracha les exemplaires de notre journal, qui lui donnait sur la religion des nouvelles tout à fait à la page. Arnold Bennett lui-même parcourut vainement les rues de Liverpool pour trouver un exemplaire du journal où son article avait paru, le premier jour de la série. Alors, rentrant dans son hôtel, il écrivit à notre directeur une lettre très drôle où il se moquait gentiment de notre administration. Et pourtant lui non plus n'avait pas prévu à quel point nos lecteurs seraient avides de recevoir ainsi, de la part des romanciers les plus en vogue, la confession publique de leurs opinions religieuses.

Le premier article, celui d'Arnold Bennett, donna une terrible secousse à tous les chrétiens fidèles et pratiquants. Cela n'avait rien de surprenant; si nous ne lui avions pas demandé d'atténuer son langage, il les aurait choqués bien plus encore. Il ne consentit à modifier son article que lorsque je l'implorai en lui représentant qu'il pourrait faire du mal à notre précieux trésor, je veux dire à notre journal. Je lui fis observer que nos lecteurs pieux penseraient que nous étions devenus athées, et qu'ils nous abandonneraient; en fin de compte il accepta d'atténuer légèrement son article, tout en me répétant qu'il sentait bien qu'il avait tort.

Son article, même ainsi corrigé, constituait la plus vigoureuse attaque contre le christianisme que j'aie jamais vue paraître dans un journal anglais ayant du respect pour lui-même et estimé du public. « Il est curieux de voir, disait Arnold Bennett, combien certaines affirmations très ordinaires prennent un air de témérité quand elles sont imprimées dans un journal lu par tout le monde. Je ne crois pas, je n'ai jamais cru à la divinité du Christ, à sa naissance virginale, à l'immaculée con-

ception, ni au ciel, ni à l'enfer, ni à l'immortalité de l'âme, ni à l'inspiration divine de la Bible. »

C'est là, on le voit bien, un catalogue d'incroyances très complet, sans aucune timidité, sans aucune pudeur. Il n'est pas étonnant que la moitié de l'Angleterre se soit levée pour lui répondre; plusieurs essayèrent de réfuter ses premières affirmations en montrant qu'un peu plus loin il semblait vouloir accepter l'idée de la vie future. Il n'est pas étonnant qu'il ait été vigoureusement attaqué dans la presse religieuse et dans presque toutes les chaires de la Grande Bretagne. Et cependant notre « collaborateur inconnu », dont la pensée se rapproche tellement des héros de ce livre, ne songea pas à le critiquer. Elle comprenait exactement l'attitude d'Arnold Bennett, la position qu'il avait atteinte et la raison pour laquelle il ne pouvait pas aller plus loin. On n'avait pas le droit, disait-elle, de le contredire et de l'attaquer alors qu'il était évident qu'il exprimait son opinion véritable. Comment un homme qui n'était pas né de l'Esprit aurait-il pu parler autrement ?

L'intérêt particulier que prit notre public à une série si peu ordinaire se manifesta tout de suite par l'ampleur extraordinaire de notre courrier, telle que nous ne l'avions jamais vue en dehors des questions politiques. On essaya d'ouvrir les lettres, mais nous étions trop peu nombreux pour les lire d'un bout à l'autre. Tout cela s'entassa dans un coin de mon bureau et de temps en temps j'y faisais des sondages pour en extraire quelque contribution intéressante.

Tous les cercles de Londres furent en émoi comme ils ne l'avaient jamais été à la suite d'articles de ce genre dans les journaux d'information. La province suivait avec ardeur notre série. Les évêques et le clergé entrèrent dans la lice, étonnés de voir une phalange de romanciers envahir leur domaine. Ils considéraient qu'ils avaient le droit de faire entendre leur opinion sur un sujet d'une telle importance. Feu l'archevêque de Canterbury, le D^r Davidson, tout en hésitant à se compromettre à propos d'un simple article de journal, crut cependant devoir, en tant que chef spirituel de l'Eglise d'Angleterre, faire une allusion publique à cette série dont tout le monde parlait.

Dès l'origine mon intention avait été de donner à notre suite d'articles un caractère nettement en faveur du christianisme. Les réponses des évêques, des membres du clergé, de nos lecteurs croyants, et certains des articles écrits par les romanciers, répondaient amplement à mon dessein. La série fut plus tard cédée à la presse américaine et parut dans un grand nombre de journaux. On en fit un livre, en Angleterre et aussi aux Etats-Unis. L'idée fut reprise par les Américains, qui publièrent une nouvelle série sous ce même titre : « *Ma religion* », écrite par dix romanciers américains. On peut encore retrouver à Londres les échos de l'impression produite. Rebecca West écrivit, dans un bulletin destiné aux écrivains, que celui qui avait eu l'idée de cette série était un journaliste de génie. C'était bien mon avis, et j'aurais voulu pouvoir lui dire comment il s'appelait. Mais la voix mystérieuse qui était venue à moi du monde des esprits ne m'avait pas laissé son nom.

Quelle fut la raison d'un succès si prodigieux ? Le propriétaire de notre journal estima, avec sagacité, que c'était l'importance donnée dans le titre à l'adjectif possessif : « *Ma religion*. » C'est l'opinion que j'ai entendu soutenir et confirmer à maintes reprises durant mon enquête sur les Groupes d'Oxford et ce qu'ils appellent « le partage ». Nous avons amené des écrivains célèbres à confesser devant nous leurs convictions religieuses. Ce faisant, nous avons redécouvert une vérité très simple que la religion avait connue jadis, à savoir qu'une foule de gens sont avides d'entendre ce qu'un être humain peut nous raconter de lui-même lorsqu'il cherche Dieu de tout son cœur.

N'était-ce pas la méthode des premiers apôtres pour répandre le christianisme à travers le monde païen ?

CHAPITRE II

LES TROIS TROUBADOURS

Janvier 1931. Sept ans avaient passé depuis que la série « Ma religion » avait été jetée en pâture au public. Depuis cinq ans on m'avait confié la direction de notre feuille du dimanche ; était-ce la récompense de mon brillant succès ?

Je me préoccupais de dénicher une nouvelle série dans le genre de « Ma religion », afin d'augmenter notre tirage. Un dimanche matin, j'assistais au culte dans une église presbytérienne à Orpington (comté de Kent). Le Révérend J. M. Fergusson (plus tard modérateur de l'Église presbytérienne d'Angleterre) dit en passant quelques mots élogieux au sujet d'un mouvement religieux nouveau venant de l'Université d'Oxford et qu'on appelait le Groupe d'Oxford. Ce mouvement, nous dit-il, est en train de se répandre très rapidement dans divers pays, entre autres dans l'Afrique du Sud.

Un nouveau mouvement religieux venant de l'Université d'Oxford ! C'est le seul point qui me soit resté du sermon. C'était bien là du neuf. Plusieurs des mouvements religieux les plus florissants que nous ayons vus en Angleterre ont surgi, comme chacun sait, de ce grand centre intellectuel. C'était bien le moment pour qu'un nouveau réveil de vie religieuse survînt en Grande Bretagne. Le dernier nous était venu du Pays de Galles. Il était naturel que le nouveau vînt d'Oxford. Oxford donnerait à ce réveil toute la dignité convenable.

Je voyais en imagination ce titre en grandes capitales : « Le Nouveau Mouvement Religieux d'Oxford ». Nous pourrions ainsi accueillir l'opinion de tous les Anglais, petits ou grands, savants ou ignorants. J'avais l'impression que j'aurais

encore un triomphe dans les deux domaines, le monde spirituel et celui des affaires. — En somme, pourquoi attendrais-je jusqu'au lendemain? Ce même dimanche soir je téléphonai au pasteur et je lui demandai de me donner quelques détails. Il me dit tout ce qu'il savait. Ce n'était pas beaucoup, mais il était persuadé que l'initiateur du mouvement, que ses amis intimes appelaient tout simplement Frank, vivait tout près de Dieu.

Le lundi, j'eus une déception. J'envoyai chercher dans notre collection de coupures, que nous avons baptisée « cimetière », tout ce qui concernait Frank et son mouvement. Je découvris que le Groupe d'Oxford existait depuis plusieurs années, qu'on le connaissait plus ou moins dans le milieu des journaux, à Fleet Street, et que notre quotidien y avait lui-même fait allusion. Il me souvint que j'avais lu, sur les commencements du Groupe à Oxford, des articles tout à fait défavorables, qui ne m'avaient donné pour le mouvement aucune sympathie. Mais je ne m'étais pas aperçu qu'il avait paru dans la presse une lettre collective signée de plusieurs des professeurs les plus distingués d'Oxford, qui protestait contre l'injustice de ces critiques. D'après ce qu'ils avaient vu eux-mêmes, ils disaient que les journaux avaient déformé l'esprit du mouvement, en se fondant sur des bruits absolument faux.

Quel coup pour moi! Pouvais-je, en reprenant ces vieilleries, réveiller l'Angleterre et relever notre tirage? Ce n'était plus du neuf. On avait déjà jugé assez sévèrement les Groupes d'Oxford, la familiarité de leurs procédés, leur insistance sur le péché. Je comprenais maintenant pourquoi aucun journaliste n'avait engagé son journal dans une apologie de ce mouvement. — Malgré tout, je n'avais aucune envie de laisser tomber la question. La nouvelle doctrine ne pouvait pas être si mauvaise; on ne l'aurait pas tolérée à l'Université d'Oxford. Un second argument, plus fort, c'était leurs quatre critères : amour absolu envers tous, pureté absolue, absolue dépréoccupation de soi, droiture absolue. Que trouver à reprendre dans un mouvement religieux qui s'efforçait d'atteindre de tels idéals? Si ce n'était pas du neuf, du point de vue de Fleet

Street, ne pouvait-on pas découvrir quelque chose de bon pour nos lecteurs — et pour notre tirage — au fond de ce mouvement religieux qui, d'Oxford, s'étendait en ondes concentriques à travers le monde?

La tendance naturelle du reporter, dans une situation de ce genre, c'est de critiquer ce qu'il ne peut pas soutenir. Une femme de lettres me conseilla vivement de partir en guerre. Mais comment attaquer un mouvement religieux approuvé tacitement par l'Université d'Oxford? Plus d'un journaliste téméraire a voulu le combattre sans en saisir l'esprit : le réquisitoire fait toujours plus d'effet que l'apologie. Il y a tant de choses qu'il faut louer et si peu que l'on puisse critiquer sans danger! La loi anglaise sur la diffamation est une épée de Damoclès. Il suffit de plaisanter sur quelqu'un pour s'exposer à un procès ruineux. Un journaliste qui dirait tout ce qu'il pense ferait encourir à son journal de terribles amendes. Une cible telle que le Mouvement d'Oxford, qui reçoit les balles sans jamais les renvoyer, c'est vraiment une bonne fortune.

Chrétien, je n'avais aucun désir d'attaquer le Groupe d'Oxford. En examinant de près mes coupures, je m'aperçus que les chefs du mouvement étaient de vrais chrétiens, bien que leur manière d'inculquer le christianisme fût nouvelle et un peu déconcertante. J'estimais qu'il était nécessaire de rajeunir le message évangélique. Qui sait si Frank, à Oxford, n'avait pas trouvé le bon moyen? Il ne faut pas se laisser aveugler par un peu d'hostilité ou de ridicule. Ils sont indispensables à tout mouvement nouveau, religieux ou profane, pour le conduire à la victoire. Saint François, Luther, Wesley en ont eu leur bonne part. Le Général Booth se fit moquer de lui, on lui jeta des pierres. Le mouvement des Groupes était dans la bonne tradition. Et puis enfin, il avait sa base à Oxford, centre de la vie intellectuelle et de la culture anglaise.

Je me résolus à interviewer Frank sans délai. Où nichait-il? Personne ne semblait le savoir. Avec quelque difficulté, j'arrivai à découvrir son adresse : Brown's Hotel, Dover Street, Londres. La dernière fois que je m'étais rendu au Brown's Hotel, j'y étais invité par un gentleman entraîneur, avec lequel

je collaborais pour des articles passionnants sur les champs de courses. Suivant la remarque de notre « collaborateur inconnu », la foi religieuse naissant de l'instinct du joueur, il me semblait qu'en venant voir non plus un entraîneur de courses mais un homme de Dieu, j'étais dans la même ligne, montant toujours plus haut.

Le fait que Frank habitait au Brown's Hotel m'intriguait. La noblesse, lorsqu'elle vient à Londres, y loge volontiers; ce n'était guère là qu'on s'attendrait à trouver un prophète, un nouvel Elie. Mais quoi! tout homme de Dieu doit bien s'abriter quelque part, du moins sous le ciel d'Angleterre. Il ne peut guère prêcher sous un buisson, annoncer l'Évangile aux oiseaux, comme faisait saint François. D'autre part le quartier de Piccadilly, tout autour de Brown's Hotel, a besoin, encore plus qu'un village, d'un réveil spirituel. De plus Frank, évêque des âmes, mais sans palais ni presbytère, pouvait, dans un hôtel, rencontrer des gens « de la haute » qu'on laisse trop souvent de côté et qui rendraient tant de services s'ils pouvaient être transformés, qu'il s'agisse de seigneurs anglais au XX^e siècle ou de l'empereur Constantin au IV^e. D'ailleurs le Brown's Hotel faisait à Frank des conditions spéciales. Je découvris qu'il travaillait souvent jour et nuit parmi les moins privilégiés, dans la basse pègre, et qu'il se sentait partout le frère de tous, dans les bouges comme dans les palais.

Au Brown's Hotel, on m'apprit que Frank était dans l'Amérique du Sud, mais que trois autres chefs du mouvement se trouvaient à Londres. Ils voulurent bien accepter de venir prendre le thé à mon bureau le lendemain après-midi. Je tenais beaucoup à les examiner de près. Je priai ma secrétaire d'user de toutes ses facultés féminines d'observation, et de prendre quelques notes, même en leur présence; j'étais sûr qu'ils ne se déferaient pas d'elle.

J'ai perdu ses notes, mais je me souviens encore d'une observation très juste. Elle avait remarqué qu'ils parlaient de Dieu et du Christ d'une façon étrangement naturelle, sans cette hésitation si fréquente chez la plupart d'entre nous. Mes

trois visiteurs étaient : d'une part Garrett Stearly et John Roots, tous deux ministres de l'Eglise anglicane, tous deux fils d'évêque; d'autre part Charles Haines, jeune Quaker bronzé, athlétique. Tous les trois en civil. Tous les trois charmants, jeunes, bien habillés, la figure rayonnante de bienveillance, de sérénité, de maîtrise de soi. Evidemment, Frank savait choisir ses hommes.

Notre conversation dura deux ou trois heures. Ils m'expliquèrent la nature de leur Mouvement. J'étais surpris. Ils avaient l'intelligence, le zèle, la culture. J'étais séduit par leur sincérité, leur ouverture; j'aimais voir Garrett Stearly me regarder d'un œil rieur à travers ses lunettes; j'aimais voir les muscles de Charles Haines; j'aimais l'enthousiasme de John Roots, fils de l'évêque de Hankow. Plus tard, j'appris que John Roots était un bon journaliste et un écrivain brillant. Ils avaient apporté, dans notre atmosphère de Fleet Street, un peu sordide, sentant l'encre d'imprimerie, une fraîcheur inaccoutumée, une douceur radieuse.

Dès cette première rencontre, j'eus l'impression que, pour changer le monde, ils avaient volontairement renoncé au monde. Ils étaient à l'extrême opposé de ces arrivistes que l'on rencontre si fréquemment. Sans doute ils n'étaient plus les maîtres de leur destinée, mais leur force tranquille, leur propos ferme et assuré avaient déjà, autour d'eux, des résultats extraordinaires.

A leurs yeux, rien n'arrivait au hasard. Dieu avait un plan. Ils s'efforçaient de s'y ajuster. Ce plan divin, tous ceux qui le désiraient étaient en mesure de le discerner, d'être dirigés en toutes choses et d'avoir à leur disposition toute la puissance de Dieu. Cette influence divine dépassait de très haut toutes nos volontés personnelles. La direction et la puissance de Dieu pouvaient appartenir à tous. Quand trois universitaires viennent vous dire que Dieu lui-même leur a fait accepter votre invitation, on est bien forcé de se sentir honoré par leur visite, même si ce qu'ils affirment nous paraît un peu douteux.

Durant ma carrière de journaliste, j'avais reçu beaucoup de visites sensationnelles : un homme condamné à mort pour l'assassinat le plus fameux d'Angleterre, et gracié par Winston

Churchill; un autre qui fut pendu haut et court pour un « beau crime », comme nous disons à Fleet Street; des détectives célèbres, des hommes d'Etat de premier plan, le vainqueur de la Grande Guerre, des champions de boxe, des romanciers très populaires, des chanteurs, des acteurs, des vedettes de cinéma, de grands sportifs, le premier motocycliste du monde, des célébrités du turf et de bien d'autres domaines, aujourd'hui un peu oubliées. Une fois le Prince de Galles monta mon escalier, interrogea le garçon de bureau; avant qu'on l'ait reconnu, il était déjà au bout de la rue.

Mes trois visiteurs rayonnants furent les tout premiers à dire que Dieu lui-même les avait conduits chez moi. — Quand je demandai à l'un des chefs du Mouvement d'Oxford qui en était le fondateur, il me répondit tranquillement : « Le Saint Esprit. » Cette prétention inouïe avait échappé aux journaux de Fleet Street. Evidemment il s'agissait ici ou bien du blasphème le plus criant, ou bien d'un nouveau courant religieux qui pouvait tout transformer. Cela valait la peine d'être examiné de près. En fin de compte j'avais bel et bien déniché du neuf.

Aucun fanatisme chez mes trois troubadours. Ils considéraient évidemment leur doctrine comme tout à fait orthodoxe, et c'était bien en effet celle du Nouveau Testament, mais envisagée d'un point de vue nouveau. Pour eux, le Nouveau Testament n'était pas une collection de règles ou d'observances à remplir fidèlement pour s'assurer au ciel une bonne place. Ils y voyaient plutôt une série de tableaux, d'images, de films si vous voulez, qui nous révèlent ce qui se produit toujours dans une vie entièrement abandonnée à la volonté de Dieu, quand Jésus Christ devient réellement le Seigneur, Celui qui nous dirige et nous possède entièrement.

Si tous parvenaient à cet abandon absolu, les résultats seraient les mêmes qu'au début de l'Eglise chrétienne. Pour employer une expression de Coleridge citée par John Roots, nos modernes apôtres étaient partis en guerre pour rendre à des vérités éteintes tout leur premier éclat, en les traduisant en

actes. Ils reproduisaient ainsi la vie chrétienne du premier siècle, tout simplement en vivant de cette vie. Ils ne voulaient pas que la prédication de l'Évangile fût isolée de la pratique. Ils demandaient des témoignages et non des raisonnements. En somme, c'était la méthode que j'avais employée quand j'avais mis sur pied « Ma religion » avec le concours de dix romanciers.

Une telle doctrine devait trouver du crédit auprès de cette masse de gens détachés du christianisme qui justifient leur vie païenne par un lieu commun : les chrétiens ne pratiquent pas ce qu'ils enseignent. Comme si les péchés des autres excusaient nos propres péchés!

Le point de vue des groupes sur le témoignage, pour lequel ils avaient adopté le terme heureux de « partage », m'apparaissait comme tout nouveau, pour autant du moins qu'il s'agissait d'universitaires. La définition du « partage » impliquait deux éléments distincts : la confession et le témoignage, la transition étant aisée de l'un de ces termes à l'autre.

Dans la confession, on avoue ses péchés à Dieu, mais aussi, dès que le Saint Esprit nous y pousse, à l'un de nos semblables. En s'ouvrant librement à un ami en qui l'on peut avoir toute confiance, on trouve la libération. La confession mutuelle, recommandée par saint Jacques, est pratiquée par les Ephésiens pendant la visite de saint Paul à Ephèse. Wesley l'avait mise en honneur dans ses réunions de sainteté et dans ses « agapes ». D'autre part, avouer ses fautes, c'est pour le monde un témoignage fécond. Lorsque les chrétiens confessent leurs péchés, les incrédules se mettent à croire.

Le but dernier du « partage » est de rétablir la relation normale de l'homme avec Dieu. D'après mes trois visiteurs, nous avons un immense besoin de pardon; en dernier ressort, quels que soient les moyens auxiliaires pour y arriver, il faut nous placer devant Dieu face à face, et lui confesser nos péchés, pour recevoir le pardon qu'Il nous octroie libéralement. Il n'y a pas d'autre chemin pour atteindre la plénitude de la vie; au fond de notre cœur nous le savons bien. Sans doute, en principe, une pareille confession devrait se faire directement à

Dieu, sans le secours d'aucune instance humaine. Le pardon de Dieu nous serait acquis sur-le-champ. En fait le cas se produit assez souvent. Mais dans l'expérience de tous les jours, parce que nous sommes des êtres faibles, et bien éloignés de l'idéal, un très grand nombre d'âmes trouvent dans le partage le secours indispensable pour venir ensuite devant Dieu et lui parler face à face. Dans le partage, ils peuvent saisir d'une manière concrète l'acte de la confession, le Dieu qui les juge, et le pardon qu'Il leur accorde.

On se rendit compte très vite dans les groupes que la confession d'un chrétien à l'autre est d'un grand secours pour tous les deux; c'est le vrai chemin qui conduit à la fraternité spirituelle. Depuis ses origines, l'Eglise chrétienne a compris toute la valeur de la confession. On la retrouve même chez des protestants comme les luthériens, les méthodistes et certains anglicans. En un sens, on peut dire que la psychanalyse, qui a trouvé des méthodes tellement ingénieuses pour scruter le fond des âmes, n'a pas fait autre chose que d'établir scientifiquement ce que l'Eglise savait depuis longtemps grâce à la lumière du Saint Esprit. Seulement l'Eglise avait souvent oublié de pratiquer ce qu'elle avait appris.

Comme nous le disions plus haut, le second aspect du partage est le témoignage public. Ceux qui ont trouvé la guérison ont le devoir absolu de transmettre la bonne nouvelle. L'évêque de Leicester disait : « Un chrétien normal est un chrétien conquérant. » Aujourd'hui, hélas! le chrétien conquérant nous apparaît comme anormal.

Sur le salut universel, j'avais de grands doutes. Peut-être y avait-il certaines personnes que je ne désirais guère voir arriver au ciel.

« Dieu a un plan pour la vie de chacun de nous. » Cette formule expressive des trois troubadours revenait sans cesse. Je me rappelais avoir lu quelque part qu'à la naissance de tout être humain, le plan de son avenir était tracé dans l'autre monde. Le jour où il y parviendrait, il aurait la joie ou la tristesse de comparer sa vie à ce qu'elle aurait pu être. « Non seulement,

dit l'un d'eux, Dieu a un plan pour chacune de nos vies, mais encore, lorsque par le péché nous altérons ce plan, Dieu en a toujours un nouveau en réserve. » Ce point de vue était nouveau pour moi. « Malheureusement, ajoutait-il, la plupart d'entre nous se refusent à suivre le plan de Dieu lorsqu'ils l'aperçoivent, ou bien, s'ils ne le voient pas clairement, ne savent pas prier pour que ce plan leur soit révélé. Notre péché capital, qui englobe tous les autres, c'est la révolte contre Dieu, c'est le fait de ne pas croire que Dieu s'intéresse à nous, qu'il a un plan pour nous, le meilleur, le seul qui puisse vraiment nous satisfaire. »

Cette doctrine était forte : elle m'attirait beaucoup. Mais que penser des gens pour lesquels ce plan ne semblait pas exister ? Que penser de l'enfant qui se fait tuer tout jeune sans avoir jamais connu le plan divin grâce auquel il aurait traversé la rue sans danger ? Est-ce que cette mort faisait partie du plan de Dieu ? La réponse fut celle-ci : « Dieu seul est juge, Il voit plus loin que nous. Suivant la parole de Jésus : « Pour toi, que t'importe ? Suis-moi. » — Personne ne peut dire quel était le plan de Dieu, ni s'il a été rendu vain par la faute de l'enfant ou celle du chauffeur. Une telle mort n'est qu'un incident — terrible sans doute — dans une vie, à peine commencée, qui se poursuit dans l'au-delà. » Les trois troubadours l'affirmaient de la façon la plus positive : ceux qui veulent vivre sans tenir compte du plan de Dieu sont sûrs d'aboutir à la faillite ; ceux qui vivent jour après jour sous Sa direction sont sûrs de réussir.

J'objectai que la nature humaine est incapable de savoir quand elle est dirigée par Dieu. Ils répondirent en me parlant de la prière et de ses deux directions : d'une part la requête, d'autre part le silence et la parfaite tranquillité d'esprit pour écouter la réponse de Dieu. C'est le « recueillement » ou la « méditation » qu'il faut pratiquer surtout le matin avant le travail de la journée. Les membres des groupes sont persuadés que Dieu leur parle toutes les fois qu'ils ont besoin de sa « direction ». Pour moi, j'admettais qu'il y eût encore des hommes et des femmes recevant des instructions de Dieu, mais j'y

voyais de rares exceptions. Tous ces membres des groupes qui chaque matin se disposaient, en écoutant Dieu, à capter des instructions précises pour l'emploi de leur journée, se faisaient sans doute illusion. Je dois dire que mon opinion s'est grandement modifiée à mesure que j'ai mieux connu les groupes.

Ils insistaient beaucoup sur ce point : on ne peut pas recevoir de directions précises sans abandonner à Dieu tout ce que l'on possède : sa volonté, son temps, ses biens, sa famille, toutes ses ambitions. Le Christ l'a dit : si nous ne sommes pas prêts à tout abandonner, nous ne pouvons pas être ses disciples. Non pas certes qu'il veuille toujours nous enlever ce que nous aimons ou qu'il nous demande de faire ce qui nous est désagréable, car bien souvent les choses qui nous sont demandées sont justement celles pour lesquelles nous sommes le mieux qualifiés. L'abandon n'est pas nécessairement une humiliation. Cela veut dire simplement que nous remettons à Dieu le peu que nous avons pour recevoir en retour toute l'ampleur de Ses richesses. Il faut chaque matin abandonner à Dieu notre vie mesquine et désordonnée, afin de trouver durant toute la journée la vie réelle, la vie d'ordre et d'harmonie. Accepter la discipline de Dieu n'est pas un esclavage, au contraire ; c'est la liberté d'accomplir ce que nous désirons, car notre désir est alors la volonté même de Dieu.

J'appris que dans les groupes on avait l'habitude d'inscrire sur un carnet de « direction » les pensées qui nous viennent pendant les instants où l'on écoute Dieu en silence. Un évêque anglican citait à ce sujet un proverbe chinois : « La mémoire la plus forte est plus faible que l'encre la plus pâle. » L'idée était nouvelle et intéressante, mais demandait à être confirmée par des résultats précis ; sans quoi elle eût risqué d'être un peu ridicule. Cependant, dans les groupes, il y avait des évêques qui tenaient un carnet de « direction ». N'avais-je pas reçu moi-même d'une source surnaturelle — à ce qui me semblait — l'idée de ma brillante série religieuse ?

« Vous agissiez sous direction », dirent mes trois visiteurs.

Au fur et à mesure de notre entretien, je découvrais de ces choses qui tranchent sur la vie ordinaire, et qu'un journaliste recherche toujours, même dans le domaine spirituel. Ces chrétiens d'aujourd'hui allaient chercher chez ceux du premier siècle leur idéal de communion et de fraternité. Ils étaient prêts à rejeter les rites plus récents, mais déjà surannés, pour y substituer les plus anciennes coutumes chrétiennes, ainsi que des procédés mieux adaptés aux besoins de l'homme moderne. Un des moyens d'action les plus puissants des groupes, ce sont leurs « *House-Parties* », réunions familiales d'entraide spirituelle, où les assistants, par l'échange de leurs expériences religieuses, se rapprochent de Dieu. — « Une Religion de *House-Parties*. » Quel beau titre pour un article retentissant !

Je m'aperçus vite qu'ils appliquent, consciemment ou non, les principes du vrai journalisme. Par exemple ils estiment à sa juste valeur, sans jamais se tromper, ce qui est le plus ancien et ce qui est le plus nouveau. Bien qu'ils soient orthodoxes, à un degré surprenant, ils paraissent parfois soutenir la cause des hérétiques. Jusqu'à présent, aucun journaliste ne semble avoir pénétré leur génie véritable, et je me demandais pourquoi.

Leur foi orthodoxe va très loin. Pour eux tout homme, membre du clergé ou enfant prodigue, doit à un moment donné rentrer en lui-même et faire l'expérience du pardon de Dieu par le sacrifice de Jésus Christ. En un mot, la Croix est au centre de leur doctrine. Au pied de la Croix l'homme est à la croisée des chemins ; il lui faut renoncer à sa morale humaine, et marcher dans la voie où Dieu le dirige et le conduit. La piété d'autrefois parlait de « conversion » ; mais, le mot ayant perdu de sa force, ils lui préférèrent un mot plus simple : « changement. » Hugh Redwood disait : « Notre dessein est de changer des vies en nombre immense ; c'est à nos yeux la seule solution du grand problème humain. »

Ceux qui veulent ainsi changer les autres, on les appelle « changeurs de vie » plutôt qu'évangélistes ; sans vouloir diminuer les évangélistes d'autrefois, on peut dire que notre époque exige des mots différents et peut-être moins de cantiques pour galvaniser l'instinct religieux. Des questions comme : « Etes-

vous sauvé? » sont devenues tout à fait inintelligibles pour la plupart des gens. C'était bien mon avis. Les groupes veulent aussi s'affranchir de certains procédés d'émotion collective usités dans les réveils d'autrefois. Ils ont la preuve qu'on peut changer réellement des hommes et des femmes sans fortes émotions et sans agitation nerveuse. En somme la religion devait être rajeunie, pour l'adapter à la vie moderne. C'était toujours le christianisme, mais présenté d'une manière plus compréhensible, sans lui ôter rien de sa vigueur, comme un nouveau défi jeté au monde païen, aussi éloigné de Dieu qu'au temps des apôtres.

Les chrétiens étant de nouveau une minorité, mes trois visiteurs croyaient que l'Eglise militante devrait se montrer un peu plus digne de son nom. Son message devait être courageux, conquérant, si persuasif que les incrédules ne pourraient s'empêcher cette fois encore de se tourner vers Dieu. Ils savaient qu'ils rencontreraient de l'opposition, ils étaient prêts à l'affronter. Accepter un défi, c'est tout autre chose que de tenir une réunion et d'approuver le compte rendu de la séance précédente. Il s'agissait d'obéir de tout son cœur à un appel, de faire l'expérience du Christ à son plus haut degré, comme les premiers apôtres, ou bien alors d'esquiver cet appel, et de s'en débarrasser de son mieux. Le Christ historique, jetant un défi aux hommes de son temps, fut cloué sur une croix. Les groupes d'Oxford ne s'attendaient pas à être crucifiés sur-le-champ, mais bien à combattre l'opposition terrible de ceux qui redoutaient d'accepter leur défi. C'était inévitable. Ils appelaient les hommes à revenir à Dieu, à retrancher de leur vie le péché, à réparer leurs fautes passées, à laisser entre les mains de Dieu la direction de toute leur vie. Les apôtres avaient jeté au monde antique le même défi.

Par un tel défi les consciences se sentent mordues. On peut s'attendre à tout de leur part. La conscience ainsi blessée s'abandonne à Dieu, ou s'efforce de mordre à son tour. Un tel défi vise les chrétiens comme les païens, les gens d'église autant que les fils prodigues. Les chrétiens sont mis en demeure de recevoir dans leur cœur le Saint Esprit et d'aimer assez forte-

ment tous les hommes pour pouvoir les changer. La plupart des chrétiens n'ont aucune envie d'accompagner le Christ dans la recherche des brebis perdues, qui est pourtant le simple devoir et le privilège de tout enfant de Dieu. Ils préfèrent de beaucoup le service social, moins intimidant, mieux porté, plus correct au point de vue mondain. Dans les groupes on fait aussi du service social, mais on s'est aperçu que le besoin le plus profond de l'être humain n'est pas l'argent, c'est Dieu. A ceux qui recherchent avant tout le Royaume de Dieu, tout le reste est accordé par surcroît. Mes trois visiteurs en avaient fait eux-mêmes l'expérience. Hommes et femmes, un peu partout, étaient avides de connaître le vrai Dieu, beaucoup plus prêt à se manifester à eux qu'ils ne l'étaient à le rechercher. Transformer des vies est une nécessité qui s'impose plus que jamais. Tous ceux qui sont purs aux yeux de Dieu peuvent transformer des vies. Aucune joie sur la terre ne vaut celle-là : reconduire un enfant prodigue à son Père céleste, qui vient toujours à sa rencontre. Ceux qui vraiment sentent la présence de Dieu ont en eux une joie si grande qu'ils n'ont pas besoin d'être stimulés pour changer les autres. Le changement d'une vie a une influence contagieuse, plus puissante aujourd'hui que jamais. Le plus grand service qu'un homme puisse rendre à la société est d'en transformer un autre en changeur de vies. Mais comment le faire, si les chrétiens sont une minorité? Les groupes ont découvert quelques secrets nouveaux pour susciter la vie chrétienne. On apprend chez eux l'art d'éviter les maladresses de parole ou d'action, cet art que le Christ enseignait lui-même à ses disciples. Et toujours, par-dessus l'enseignement des hommes, la présence directrice et salutaire du Saint Esprit.

Pour répondre aux besoins du pécheur comme aux désirs du changeur de vies, la meilleure méthode est le « partage », ce procédé nouveau inauguré par les groupes. Les convertis risquent de faire fausse route en essayant de convertir les autres par des raisonnements, mais ils se trouvent sur un terrain solide en racontant leurs propres expériences, comme les apôtres jadis. Pour fonder une Eglise, saint Paul racontait tout

simplement l'histoire de sa propre conversion. Dans les groupes on faisait de même.

Le fait extraordinaire, à une époque où le nombre des conversions dans l'Église se réduit presque à zéro, c'est qu'on peut voir sans cesse dans les groupes des hommes et des femmes transformés en chrétiens pleins de vie et de vigueur; parmi ces changements il y a de véritables miracles. De grands pécheurs, des hommes dirigeants, des intellectuels, des aristocrates aussi bien que des hommes du peuple, tous sont transformés. Il ne s'agit pas d'émotions violentes comme il s'en produisait dans les réveils collectifs d'autrefois; il s'agit de décisions réfléchies, au cours de conversations tranquilles où l'on se parle cœur à cœur. Il s'agit d'une action personnelle pleine de tact, par des hommes et des femmes cultivés, qui acceptent, comme les premiers chrétiens, l'appel qu'ils ont entendu, se donnent au Maître et racontent leur expérience, la vie du Christ en eux.

CHAPITRE III

LA QUESTION SEXUELLE ET LA QUESTION D'ARGENT

Mes trois troubadours abordèrent deux points qui avaient, pour un journaliste, un intérêt encore plus vif. Ils affirmaient que la plupart des gens s'achoppaient à deux problèmes capitaux dont eux se faisaient fort de posséder la solution : le problème sexuel et celui de l'argent. Tous les trois, assis dans mon bureau, chez le directeur d'un grand journal de Londres, ils affirmaient cela tranquillement. Quel journaliste désireux de captiver son public n'aurait dressé l'oreille ?

Des gens pleins de vie, capables de résoudre ces deux grands problèmes ou même croyant y être arrivés, n'auraient pas besoin de s'inquiéter d'autres nouvelles passionnantes : le monde entier serait aux écoutes.

Quelle était leur solution ? Leur réponse m'impressionna, sans me convaincre sur-le-champ. Mais peu à peu ce qu'ils me dirent devint plus intéressant et plus convaincant. Pour eux, l'instinct sexuel était un don de Dieu. Sans vouloir excuser aucune perversion de pensée, de parole ou d'acte, ils déclaraient qu'il ne fallait pas supprimer, mais sublimer. — « Qu'entendez-vous par sublimation ? » demandai-je. — C'était selon eux l'énergie sexuelle de l'individu, mise au service de fins plus hautes, tout en lui procurant une satisfaction totale. La sublimation, d'après le Docteur Hadfield, est le processus grâce auquel des impulsions instinctives, détournées de leurs fins premières, sont dirigées vers des buts à la fois satisfaisants pour l'individu et utiles à la société. Le problème sexuel,

disaient-ils, n'en est plus un dès qu'on l'abandonne à Dieu; il en est ainsi de tous les problèmes. Le désir coupable disparaît avec la volonté d'obéir à Dieu. La pureté devient possible par le courant vivifiant qui résulte d'un changement authentique. Puisque le Christ est une réalité active, tant que l'on marche dans l'Esprit du Christ on ne cède pas aux convoitises de la chair. La tendance nouvelle a balayé l'ancienne, dirait un psychologue. — Ces belles explications théologiques ou psychologiques pouvaient-elles satisfaire l'appétit sexuel? La réponse me vint plus tard.

Après cela, la question d'argent, ce problème éternel que l'on retrouve dans chaque ménage. Quelle était la solution des groupes pour apaiser l'inquiétude de la ménagère, qui n'ose pas ouvrir une enveloppe, craignant d'y trouver une nouvelle facture? Les trois troubadours eurent un sourire plein de confiance; c'était un problème qu'ils résolvaient eux-mêmes tous les jours. — « Comment? » — « Par la foi et la prière. »

N'étaient-ce pas là de vieilles rengaines? Le nouveau mouvement n'avait-il rien de mieux à nous offrir? — « Rien de mieux », dirent-ils. — « Mais la foi et la prière ne suffisent pas pour payer des factures! » — « Pardon, nous savons ce que nous disons. Trente ou quarante de nos amis des groupes vivent sans autre appui. » — « Eh quoi! se confier en Dieu et ne rien faire? »

Pas du tout. La paresse est un péché. On enseigne dans les groupes que Dieu nous dirige et pourvoit à nos besoins, mais Il ne donne pas aux bien portants l'ordre d'être paresseux. Les hommes une fois changés font de meilleure besogne et gaspillent moins d'énergie. Ils reçoivent du Saint Esprit une puissance nouvelle. En outre, les groupes n'obligent personne à vivre par la foi et la prière, bien que chacun puisse être amené à le faire, une fois ou l'autre. Le Sermon sur la Montagne est là pour être pratiqué aujourd'hui comme autrefois. Encore du neuf sortant d'Oxford! Depuis longtemps je désirais rencontrer des chrétiens assez fidèles, assez divinement courageux pour croire au Sermon sur la Montagne et y conformer leur vie, en comptant qu'à ses enfants Dieu donne tout par surcroît.

J'étais exaucé. J'avais devant moi trois jeunes chrétiens, trois aventuriers, qui me disaient que deux d'entre eux avaient vécu longtemps en ne comptant que sur la foi et la prière, sans demander d'argent à personne. Cela confirmait deux thèses : d'abord qu'il était possible de vivre par la foi et la prière; et ensuite que le Mouvement d'Oxford abondait en nouvelles intéressantes. Je questionnai vivement mes deux jeunes aventuriers. Combien de fois avaient-ils souffert de la faim? — « Mais non, nous n'avons jamais eu faim, » dit Garrett Stearly, qui ajouta : « Question typique du journaliste. » John Roots, au sud de l'Afrique, n'avait plus au monde qu'un seul shilling. Mais de l'argent lui arriva de la part de son frère, auquel il n'avait rien demandé, juste au moment où sa situation allait devenir désespérée. L'une des dames faisant partie des groupes, Eleanor Forde, n'avait plus un penny; elle pria Dieu de l'aider et trouva un chèque dans son courrier le lendemain matin.

C'était bien là, sans contredit, la vie d'un vrai croyant. Mais un homme ayant femme et enfants pouvait-il ainsi danser sur la corde raide? Un compte en banque valait mieux, surtout pour quelqu'un de nerveux. On me répondit qu'une famille pouvait vivre par la foi et la prière tout aussi bien qu'un individu; c'était le même principe. Garrett Stearly et sa femme vivaient tous deux ainsi. George Muller, de Bristol, n'a-t-il pas fait vivre pendant cinquante ans une vaste famille d'environ deux mille personnes, avec trois repas par jour et deux costumes par an, n'ayant pour commencer qu'un seul shilling, et sans jamais demander un sou à personne?

Je leur posai la question : « Mais vous, vraiment, n'avez-vous jamais demandé d'argent? »

Les trois me répondirent : « Dieu nous a toujours indiqué qu'il ne fallait pas demander d'argent. Mais si quelqu'un nous interroge sur nos ressources, on lui dit la vérité, et si de l'argent nous est offert, on l'accepte avec gratitude. » A l'intérieur des groupes, il peut arriver que des membres se fassent part de leurs nécessités. Ils savent entre eux donner et recevoir, ils ne forment qu'une seule famille où chacun souffre de la souffrance des autres.

Plus je les écoutais, plus je sentais en eux quelque chose d'absolument neuf, bien qu'ils eussent pour idéal le christianisme primitif. Tout cela était brûlant d'intérêt. Ce n'était pas une organisation : il n'y avait pas de membres inscrits. Ce n'était pas une secte nouvelle : ils s'ouvraient à toutes les Eglises ; ils retrouvaient la camaraderie spirituelle des premiers chrétiens. Aucun nom ne convenait pour dire ce qu'ils étaient. Ils représentaient un verbe, le verbe *être*, quelque chose d'actif, une vie véritable ! Leur dessein était de reprendre à la fin du vingtième siècle ce qui existait au début du premier, au moment où la lumière du christianisme fut projetée dans les ténèbres de la civilisation païenne.

Ils n'approuvaient pas les discussions. « Nous ne voulons pas argumenter, disait Garrett Stearly. Pour persuader les autres, nous comptons sur le Saint Esprit. » — Eh quoi ! ce petit bataillon d'intellectuels ne cherchait pas plus à raisonner que le Christ devant Pilate ou saint Paul devant Agrippa. Ils avaient peut-être raison. Le Saint Esprit pouvait convaincre les hommes. Le Christ n'avait pas eu tort de garder le silence.

Vivre en ne comptant que sur Dieu, comme l'enseigne le Nouveau Testament, est-ce possible ? « Oui, répliquaient mes trois troubadours, voyez le Christ, voyez saint Paul. » D'autre part, leur attitude comportait une grande souplesse. Le Saint Esprit pouvait à tout moment renverser ou changer leurs plans. De même saint Paul avait dû plusieurs fois renoncer à ses desseins et prendre une autre direction. — « Mais comment ferez-vous pour convaincre celui qui ne croit pas au Nouveau Testament ? »

Je prévoyais leur réponse ; je l'avais déjà trouvée dans l'Évangile de Jean et dans ma propre expérience religieuse. Du moment, répondirent-ils, que l'on cherche honnêtement à suivre l'enseignement de l'Écriture, on arrive à reconnaître si la doctrine vient de Dieu ou de l'homme. Le Saint Esprit nous instruit miraculeusement. C'était ce que je croyais moi-même.

Mais ne devais-je pas défendre ma croyance par le raisonnement ? Pouvais-je rester muet sur un point contesté ? Ils me

répliquèrent qu'il vaudrait mieux raconter simplement ma propre expérience et laisser agir le Saint Esprit, comme au premier siècle. Au regard du christianisme authentique, leur position semblait inattaquable.

J'étais vivement intéressé par leur programme : la connaissance à travers l'obéissance. Je voulais une fois, me fondant sur cette doctrine de la Bible, écrire un roman religieux sous ce titre : « Vous connaîtrez. » En somme, obéir à la vérité que nous possédons déjà, pour trouver de nouvelles certitudes, est tout à fait conforme à la méthode scientifique. Un théologien n'a-t-il pas dit que les arguments pour Dieu et contre Dieu s'équilibrent ? Il n'y a pas une marge suffisante en faveur de Dieu pour donner à un homme l'étincelle de vie, qui doit jaillir en lui-même. Il faut faire l'expérience pour atteindre la certitude, obéir au Christ pour trouver la vérité.

Comment un petit gamin chez qui l'instinct de l'amour ne s'est pas encore manifesté pourrait-il deviner ce que l'adolescence lui révélera ? Comment convaincre un incrédule qu'en obéissant à Jésus Christ il trouverait en lui-même la preuve qu'Il est l'image de Dieu, la Parole Vivante ?

En causant avec Arnold Bennett à propos de son article agnostique, je lui avais dit qu'il pourrait aisément par cette méthode découvrir la vérité du christianisme, en appliquant intégralement pendant quinze jours le Sermon sur la Montagne. Bennett tressaillit, comme si l'idée le prenait par surprise. Il replia son index et l'agita d'un air convaincu : « Non, non. Pour moi cela n'irait pas. » — Sa seule religion était la bienveillance.

Et maintenant, j'étais là, parlant de la même question avec trois jeunes hommes d'aujourd'hui. Ils défendaient ma thèse, mais ils allaient beaucoup plus loin. Les groupes voulaient entraîner le monde dans leur sillage, uniquement par l'action et l'obéissance. Ces trois jeunes hommes étaient là devant moi ; en regardant leurs visages, il me semblait déjà qu'ils avaient raison. Leur vie montrait clairement qu'ils avaient atteint beaucoup plus haut que moi en fait de certitude religieuse et de rayonnement chrétien. Et cependant, pour deux des plus

grands journaux de Londres, j'étais, en pareille matière, l'homme compétent.

Décidément, j'étais intrigué. D'où venait leur supériorité? Partis hardiment en guerre pour gagner le grand enjeu, peut-être n'avaient-ils pas rencontré les mêmes difficultés que moi? Avaient-ils découvert un secret pour éviter toujours les obstacles et marcher sans peine, droit devant eux? Quel était leur secret? Ils répondaient : « L'abandon absolu à Dieu, dans tous les domaines. » Est-ce que j'en étais là? Evidemment non.

Il s'agissait pour moi de juger équitablement ces trois camarades. Bizarres ou fanatiques, saints ou aventuriers, ils possédaient sans contredit quelque chose de plus que l'homme ordinaire, si cultivé soit-il. J'avais rencontré un tas de viveurs charmants, tout à fait aimables et qui m'avaient tout à fait déçu. J'en étais arrivé à éprouver toujours des soupçons devant ceux que je rencontrais. Qu'y avait-il donc chez ceux-ci qui semblait prouver qu'ils avaient raison? Toujours la même réponse : quelque chose de neuf, d'inédit. Mes trois troubadours disaient que c'était le résultat naturel de la communion fraternelle, de la véritable camaraderie, qui allait jusqu'au « partage » le plus détaillé, le plus impitoyable. Le partage tout à fait honnête entre des chrétiens tout à fait abandonnés, c'est là ce qui mettait sur leur front le rayonnement apostolique des disciples du Christ après la disparition de leur maître.

Pour conserver cet éclat, cette sérénité, il fallait aussi observer strictement le principe de la « gérance ». Nous ne sommes que les gérants de Dieu. Rien ne nous appartient en propre. Nous sommes gérants de notre temps, de nos propriétés, de notre argent, de notre vie de famille, de notre vie sexuelle, de tout ce qui est à nous. Cela peut vous mener assez loin. Il faudra peut-être donner de votre temps pour être moniteur dans une école du dimanche, ou bien aider votre voisin à cultiver son jardin. Il faudra peut-être changer le sujet de votre roman, ou bien votre manière de vous habiller, de manger et de boire. Il faudra peut-être abandonner à Dieu tous vos droits d'auteur pour une pièce de théâtre ou pour un roman, comme l'a fait Hugh Redwood pour son beau livre « Dieu dans les bas-fonds ».

Un bel acte de désintéressement : les droits d'auteur étaient considérables.

Selon mes visiteurs, le principe de la gérance remet à leur place les deux doctrines, en somme toutes les deux matérialistes, qui règnent aujourd'hui dans le monde : la première soutenant que la richesse est pour l'homme le bien le plus précieux, et la seconde que la richesse est un mal et la pauvreté une vertu. L'Évangile n'enseigne ni l'une ni l'autre de ces deux doctrines, mais simplement que tout appartient à Dieu : Dieu demande à ses enfants d'user avec sagesse des biens qu'Il leur remet, en s'inspirant toujours de Ses désirs et de Sa direction. C'est la véritable réponse au communisme.

Cette opinion faisait l'effet d'être solide. Là encore, rien de nouveau au point de vue théorique, mais la pratique était nouvelle. Seulement, que diraient le mari, ou la femme, les enfants ou les parents, quand ils verraient un membre de la famille donnant tout ce qu'il a, sous le prétexte qu'il est le gérant de Dieu ? Les groupes répondent que l'on ne doit donner que sous la direction de Dieu et que Dieu a bien plus de sollicitude que nous pour ceux que nous aimons, ce qui justifie à leur égard le principe de la gérance. D'ailleurs un mari converti aura sans doute une femme convertie, et *vice versa*. Dans tous les cas, l'honnêteté exige de celui qui donne qu'il consulte ses proches.

Je commençais à voir clairement à quoi le mouvement d'Oxford aboutit. En premier lieu il y a l'abandon absolu à Dieu, grâce à la foi en Jésus Christ crucifié, d'où résulte la direction de notre vie par le Saint Esprit, puis le « partage », d'où résultent la joie chrétienne et la vraie fraternité ; ensuite la transformation des vies, produisant la joie dans le ciel et sur la terre, chez le pécheur et chez l'apôtre, réalisant enfin le royaume de Dieu ; puis la confiance et la prière, grâce auxquelles nous ne manquons de rien, car Dieu n'oublie aucun de ses enfants ; ensuite ces quatre absolus : amour, droiture, pureté, abnégation, sur lesquels le Christ n'a jamais transigé ; enfin la réparation du mal qu'on a fait. Plus tard je devais apprendre à con-

naître le principe peut-être le plus radical de tous : l'extirpation du péché. En attendant, je les voyais appliquer deux autres principes plus faciles à suivre : le travail en équipe et la parfaite loyauté.

Jésus, disaient mes jeunes amis, travaillait en équipe avec ses disciples. Il envoyait ses représentants non pas seuls, mais par deux ou par trois. Après l'ascension du Maître, ses disciples circulèrent également en petits groupes, à travers tout l'Empire romain. A leur tour les groupes d'Oxford appliquent le même principe. Que de grands mouvements ont perdu leur force et leur influence pour l'avoir méconnu ! Les fondateurs, prétendant tout garder entre leurs mains, oublient que l'Esprit souffle où il veut. Aucun individu n'a le monopole du Saint Esprit. Il y a des moments où les hommes ont plus ou moins d'énergie spirituelle. S'ils peuvent croître dans la grâce de Dieu, il arrive aussi qu'ils décroissent. La discipline du travail en équipe nivelle toutes les aspérités de l'individu. La vérité se présente à nous d'une façon plus sûre et plus complète par le moyen d'une équipe que par un homme seul. Une demi-douzaine d'individus qui nous racontent simultanément leurs expériences religieuses atteignent beaucoup mieux les cœurs et persuadent davantage qu'un seul apportant son message chrétien. — Ici encore la théorie cédait le pas à la vérité concrète, l'intelligence pure à la vie réelle. Le fait l'emportait sur le raisonnement.

Puis le principe de loyauté : loyauté absolue au chef suprême, à Jésus Christ ; loyauté aux serviteurs de Jésus Christ de la part de tous ceux qui se réclament de lui. On accepte cela en théorie ; mais, en pratique, que de chrétiens peu disposés à venir en aide à ceux qui essaient de vivre pour Jésus Christ ! — Avant tout, les membres des groupes formaient une communauté fraternelle dirigée par le Saint Esprit, comme celle des premiers chrétiens. Il était frappant de voir combien les indications reçues par les membres différents d'un même groupe, dès qu'on les rapprochait, s'ajustaient merveilleusement. Le Directeur suprême, l'Esprit de Dieu, était donc partout actif, non seulement dans les groupes d'Oxford, mais partout où il

pouvait agir. Dans cette douce camaraderie des âmes, toutes les barrières tombaient, l'amour parfait éclairant à nos yeux le cœur de l'homme et nous procurant ainsi un bonheur, une paix, une sérénité qu'on ne peut trouver dans aucune autre association humaine. Voilà pourquoi leurs visages étaient radieux.

Les groupes considèrent que les droits du mari sur sa femme, comme ceux de la femme sur son mari, ont des limites précises. Chacun doit être libre d'agir selon sa conscience, car dans le mariage il n'y a pas seulement deux êtres en rapport l'un avec l'autre, il y en a un troisième. Toutes les fois qu'entre deux époux un être humain vient s'intercaler, c'est le classique ménage à trois et la banqueroute du mariage. Inversement, lorsque Jésus Christ intervient pour diriger les deux époux en ordonnant à chacun de réaliser l'idéal divin, alors, au lieu de détruire le mariage, Il le sauve et l'établit sur un fondement éternel : c'est entre l'homme et la femme la parfaite communion et le ménage parfait.

Avant de me quitter, mes trois troubadours me dirent qu'ils avaient payé leur cabine sur un paquebot, l'« Europa », qui partait le jour suivant pour New York. Il leur restait juste assez d'argent pour les faux-frais de leur voyage sur mer et pour leur permettre d'atteindre leur destination finale. Quant à l'avenir, ils n'avaient aucune crainte. L'argent leur viendrait comme par le passé, s'ils continuaient à prier et à obéir. Sur mon invitation, ils choisirent deux livres dans ma bibliothèque; ils eurent la courtoisie de prendre l'une de mes publications et prirent en outre la biographie de Georges Muller, le grand philanthrope de Bristol. En partant, ils me laissèrent un exemplaire du livre de Harold Begbie, *Changeurs de vies*, où il raconte quelques transformations merveilleuses de vies humaines amenées par l'activité de Frank.

Comme je rentrais dans mon bureau, l'un d'eux revint en courant m'inviter, ma femme et moi, au dîner d'adieu qu'ils donnaient ce soir-là au restaurant chinois dans Piccadilly Cir-

cus. A ce dîner, des membres des groupes d'Oxford qui, en Chine, avaient appris quelques coutumes orientales, nous donnèrent notre première leçon dans l'usage des petits bâtonnets. Ce fut un repas plein d'entrain. Ces changeurs de vie toujours dirigés par Dieu savaient très bien plaisanter; ils nous racontèrent avec humour leurs aventures, nous firent manger des plats nouveaux; en somme, soirée charmante. En bon journaliste toujours prêt à soupçonner autrui, j'eus l'impression que cette merveilleuse camaraderie était quelque chose d'anormal, qui ne pouvait pas durer. Nous étions montés trop haut; cette communion apostolique dégringolerait bientôt dans le matérialisme ordinaire et la méfiance réciproque; alors je n'aurais pas de peine à voir le défaut de la cuirasse. Pour les gens du monde, il est souvent dans le porte-monnaie. Quand le garçon apporta l'addition, je fus bien attrapé. Garrett Stearly bondit sur la note et la paya. Ainsi donc ces gens qui vivaient par la foi et la prière pouvaient encore se payer le luxe d'inviter à leur table deux convives supplémentaires!

En retournant un peu plus tard au Brown's Hotel, je crus apercevoir enfin le défaut de la cuirasse. Garrett Stearly et moi, nous parlions de différentes sortes d'expérience religieuse. En cherchant que lui dire, je lui décrivis une ou deux formes d'extase assez curieuses que j'avais éprouvées, une fois en lisant ma Bible, et plusieurs fois depuis, pendant certaines périodes de crise. Je lui dis que ces expériences mystiques avaient disparu chez moi et que j'en cherchais la raison. Il saisit l'occasion. Était-il possible que je permette au péché de me tenir éloigné de Dieu? Et puis il ajouta tranquillement qu'il faudrait entre nous un degré plus profond de communion et de partage avant qu'il pût me donner aucun conseil utile.

« Ho! ho! me dis-je en moi-même, le voilà le point faible dans leur mouvement! Voici un bonhomme avec qui je cause depuis dix minutes seulement, qui prétend insinuer que ma vie intérieure n'est pas ce qu'elle devrait être et qui veut absolument que je me confesse à lui! Non, non, non! ça n'ira pas comme ça! » La théorie du partage, comme on me l'avait pré-

sentée, c'était très bien. Mais en pratique, c'était autre chose. Il me revint à l'esprit ce conseil si sage que m'avait donné jadis une jeune Écossaise : « Ne dites jamais tout ce que vous savez. » Je résolus d'être prudent. Nous continuâmes à nous promener autour de l'hôtel et je lui déclarai avec quelque réserve que je ne voyais pas ce qui dans ma vie aurait pu expliquer cette interruption. Garrett Stearly n'eut pas l'air de me croire. A travers ce qu'il disait, je sentais très bien qu'il n'acceptait pas mon point de vue. « Oui, oui, me disais-je, tu en restes là. Tu voudrais que je confesse mes moindres fautes à un jeune blanc-bec comme toi ! Tu voudrais que je te raconte ces choses insignifiantes que tu appellerais des péchés, tout simplement parce que tu n'en connais pas les circonstances. » Je persistais à ne voir rien de mal en moi, sans avouer qu'au fond de moi-même je n'en étais pas bien sûr.

J'avais une autre raison pour ne pas céder. Je me proposais d'avoir une conversation avec Frank quand il reviendrait de l'Amérique du Sud, et je voulais lui parler d'égal à égal, comme un chrétien avec un chrétien, et non pas comme un pénitent devant son confesseur. En révélant quelques petits péchés à l'un de ses amis, je me mettais dans une situation d'infériorité à l'égard de ce Frank mystérieux. En admettant même que ma vie n'ait pas été parfaite, j'avais depuis bien des années vécu d'une vie meilleure qu'autrefois, dépassant même celle d'un chrétien ordinaire. Je pouvais le dire sans indulgence, car c'était la vérité. Mes petits manquements étaient faciles à expliquer, et même à excuser. Sans doute je n'étais pas tout à fait tranquille à cet égard. Mais en tout cas, ces jeunes gens si aimables, si bien rasés, n'avaient rien à y voir. Et cela ne changeait rien non plus à mon projet d'établir, dans leur intérêt mutuel, un rapport entre notre journal et le Mouvement d'Oxford.

Du reste, qui donc était parfait ? Cependant je désirais qu'il s'écoule un temps aussi long que possible entre mes fautes passées et ma rencontre avec ce Frank légendaire, de telle sorte que s'il me questionnait, je puisse dire en toute honnêteté que je vivais le même genre de vie que lui. Bien entendu, à quelque

moment que ce soit, je pouvais dire cela, que ce fût vrai ou faux. Au début de ma carrière de journaliste, j'avais dit plus d'un mensonge pour me procurer quelque nouvelle intéressante. Seulement, depuis lors, j'étais parvenu à supprimer tout à fait en moi ce péché véniel.

Pendant l'intervalle qui s'écoula avant que je rencontre Frank, je pus éviter les fautes graves auxquelles je succombais autrefois; vous verrez plus tard combien fut vain ce truc de ma conscience.

Pendant que Garrett et moi nous marchions ensemble, tout à coup surgit devant nous le problème de la vie sexuelle, comme dans l'après-midi. Je voulais savoir exactement quelle était la doctrine des groupes sur la pureté absolue.

J'avais entendu soutenir que certains manquements à la morale sexuelle étaient excusables dans certaines circonstances. Comment faire si deux êtres humains sont amoureux l'un de l'autre et que chacun est marié à un conjoint indigne et infidèle? Que faire si l'on a un époux déplorable, mais qu'on ne veut pas du divorce? Les savants soutiennent qu'il existe certains types d'hommes et de femmes qui présentent une incompatibilité radicale, démontrée par l'analyse de leur sang. S'ils se marient entre eux, par aveuglement d'amour ou entraînement subit, il n'y aura jamais moyen de rendre ce mariage supportable. A de tels époux, condamnés à l'incompatibilité absolue durant toute leur vie, le christianisme, d'après les groupes, avait le front de dire: «Grincez des dents et supportez votre sort!» Contre ce message inhumain, le sens commun et la nature humaine me paraissaient se dresser l'un et l'autre.

Garrett Stearly soutenait, lui, que toute la question sexuelle devait être abandonnée à Dieu. Dans tout véritable abandon, il faut être prêt à laisser le Christ diriger toute sa vie sexuelle. Quel est le journaliste, pensais-je, qui pourrait accepter un tel idéal?

De nouveau il fit appel à l'idée de la sublimation. Il s'agit, disait-il, d'élever l'âme à une région supérieure de la pensée où l'instinct spontané et les scrupules de la conscience morale

s'évanouissent pour faire place à une liberté absolue, à une complète euphorie. En somme il s'agissait là d'un degré supérieur dans le domaine de la grâce, qui faisait sans doute partie de l'idéal chrétien, mais auquel je ne pouvais pas croire.

Durant toute cette conversation, mon jeune troubadour se cramponna au même idéal sublime. Peut-on imaginer ce qui arriverait, dans notre monde dominé par la tyrannie des sens, si un homme partisan convaincu de cette sublimation s'en faisait l'apôtre, avec une foi si naturelle et si persuasive que les autres arriveraient à la partager? Voyez-vous ce monde nouveau où, dans les salons, dans les rues, les hommes ne passeraient plus leur temps à regarder les femmes pour les convoiter et tâcher de les attirer dans leurs pièges? Un monde où les femmes n'auraient plus à écarter sans cesse ces regards et ces mots où transparait l'appel du mâle. Un monde où l'amitié entre les deux sexes serait enfin possible. Finies toutes ces ruses, finies toutes ces poursuites, toute cette comédie où la femme est le gibier de l'homme.

Bien entendu, dans les Eglises, quand on se décide à parler de la question sexuelle, on prêche la sublimation. Mais dans mon idée, bien peu d'hommes au tempérament fort arrivaient de leur plein gré à pratiquer cette sublimation d'une manière continue. Cette façon de résoudre la question sexuelle pouvait convenir à des stoïques ou à des êtres affaiblis, non point à des hommes et des femmes vivant dans le monde, ayant le tempérament vigoureux et le sang chaud. Or n'était-ce pas ceux-là que les groupes voulaient avant tout conquérir?

Mon troubadour, lui-même marié, connaissait le problème par expérience. Il me parla d'un avocat qui avait gagné beaucoup d'argent en plaidant des cas de divorce, et qui maintenant se dépensait avec plus d'ardeur encore à persuader ses clients que Dieu seul pouvait résoudre leurs difficultés. Il remportait ainsi bien plus de succès qu'il n'en avait autrefois devant les tribunaux. Sans doute, cela n'avancait pas ses affaires comme avocat, mais il servait la cause de Dieu. Même en perdant beaucoup d'honoraires, il ne perdait rien d'essentiel. Voilà

comment raisonnait Garrett. Belle et noble doctrine, sans doute, provocante comme un défi!

Je revins à mes réflexions. Comment tirer de ce mouvement extraordinaire une nouvelle série d'articles? Si ces gens-là avaient raison, notre journal devait le proclamer et publier leurs exploits. L'idée s'imposait à moi. Je me mis donc à lire ce petit livre, *Changeurs de vies*, pour me familiariser davantage avec l'origine, les héros et les doctrines des groupes d'Oxford.

CHAPITRE IV

LE CHANGEUR DE VIES

Le caractère de Frank est unique en son genre. Harold Begbie, dans son livre, raconte comment ce changeur de vies fut changé lui-même. Récit qui vous empoigne et vous inspire. Caractère qui vous fascine, dans le livre comme dans la vie. Dès le premier chapitre, vous avez un vif désir de le rencontrer. Quand vous l'abordez la première fois, vous pouvez avoir une impression tout inverse, mais si vous triomphez de votre appréhension, vous le retrouvez toujours le même, et c'est pour vous l'occasion d'une victoire spirituelle.

Harold Begbie, à la demande de Frank, supprima le nom de son héros et se contenta des deux initiales F. B. Le portrait est dessiné de main de maître. « F. B. est un homme dans la force de l'âge, encore jeune, grand, droit, un tantinet corpulent, rasé de frais, vous regardant à travers ses lunettes, avec cet air de propreté méticuleuse, presque exagérée, avec cette brillante fraîcheur si caractéristique de l'Américain bien élevé. »

Il aurait pu ajouter : si caractéristique chez tous les membres des groupes d'Oxford. Je découvris cela plus tard, en accompagnant une équipe : tous étaient très correctement vêtus ; le chef jetait un petit coup d'œil de blâme ou d'approbation chaque fois que l'un de nous passait devant lui.

Frank est toujours très soigneux dans sa mise. Son esprit bien ordonné n'admet aucun désordre. « Son port est toujours alerte, dit Begbie, ses gestes nets et précis. Jamais il ne baisse la tête, jamais il ne se laisse aller. Après une nuit blanche, au petit jour, son œil reste clair et son attitude athlétique, quand

il entre dans la salle à manger, apportant avec lui un souffle d'énergie, vif et inspirateur. Il existe peu d'hommes aussi calmes et réservés, respirant une force et une santé si contagieuses. Il a dans sa manière de parler quelque chose d'incisif que l'on remarque surtout quand il emploie un tour familier. Sa voix est profonde, énergique, avec un accent de sincérité, de cordialité, de bonne humeur, la même que l'on retrouve partout en lui. On a l'impression très vive d'un homme plein de cœur, tout à fait heureux, pour qui la fatigue physique et même la fatigue morale n'existent pas. Je suis disposé à croire, ajoute Begbie, que si M. Pickwick avait eu un fils et que ce fils tout jeune eût émigré en Amérique, il aurait eu assez de ressemblance avec ce chirurgien des âmes si aimable et si fraternel. Dès qu'on le connaît mieux, on se rend compte qu'en dépit de sa gaieté juvénile, F. B. appartient à la race des grands mystiques, des Plotin et des Tolstoï. »

Frank fut baptisé à sa naissance. Il fit plus tard sa première communion, sans éprouver à cette occasion aucune émotion profonde. Mais il eut plus tard de véritables illuminations, à partir du moment où il commença ses études de théologie; il souhaitait ardemment convertir des âmes, il était fort troublé par le sentiment de son incapacité. Il traversa des humiliations, il reçut de nouvelles clartés, jusqu'au moment où il remporta ses triomphes, dans le milieu le plus dur à convertir de toute la Grande Bretagne, parmi les étudiants d'Oxford et de Cambridge.

La première crise sérieuse dans la vie de Frank fut lorsqu'un camarade au Mount Airy Seminary de Philadelphie l'accusa d'ambition. Accusation qui le frappa au vif; aussi, pour commencer son activité religieuse, il choisit le quartier de Philadelphie le plus ingrat. L'appel qu'il reçut pour sa première église ne manquait pas de saveur. Il y était dit : « *La question du traitement doit pour le moment rester en suspens.* » Il était impossible de fixer aucun chiffre parce que tout l'argent ramassé jusque-là, en vue d'une église qui n'existait pas encore, se montait à dix-sept dollars, presque tout en pièces de deux sous. Mais quelqu'un donna un local tout neuf, au coin d'une

rue. Sous la direction vigoureuse de Frank, ce local devint très vite l'Eglise du Bon Berger.

Il y avait dans ce quartier beaucoup de gens riches, mais ces gens-là étaient bien pourvus déjà au point de vue religieux lorsque Frank arriva. Il décida alors de s'occuper tout spécialement de leurs domestiques, qui n'avaient point de pasteur. Il entreprit de se constituer une paroisse en allant sonner lui-même à la porte de toutes les maisons riches, en faisant bonne connaissance avec les maîtres d'hôtel et les femmes de chambre, en leur parlant de son mieux de l'Evangile. Il eut tant de succès qu'à plusieurs reprises tel ou tel des patrons, ayant invité Frank à dîner, lui dit qu'il sentait bien qu'il devait rester en bons termes avec lui pour ne pas perdre sa cuisinière. L'Eglise du Bon Berger vécut et se développa. Elle put fonder un hospice pour les jeunes gens et finalement plusieurs autres dans des villes environnantes. Après quoi Frank fonda une colonie universitaire et populaire sur le modèle de celle de Londres qui s'appelle Toynbee Hall, mais plus nettement chrétienne. Cette colonie groupa plusieurs centaines de personnes. Frank revient volontiers à cette maison toutes les fois qu'il retourne en Amérique. Les expériences qu'il fit avec les jeunes gens dans son hospice apprirent à Frank la bonne méthode pour s'occuper des adultes. Il apprit en particulier à ne jamais se mettre en colère, à ne jamais perdre son sang-froid. C'est un enfant qui lui apprit plus tard à ne jamais rire des défauts des autres : « Vous aussi, vous êtes drôle. » Frank trouva le secret de faire lever ces jeunes garçons de bonne heure le dimanche matin. Il ne les gronda pas, mais il leur annonça qu'à 9 heures précises, il y aurait des crêpes toutes chaudes sur la table. Après cela, tous furent à l'heure, et quelques-uns avant l'heure ! Il arriva que des gamins des rues que l'on avait amenés là retournaient au ruisseau, ou bien disparaissaient plusieurs jours ; on les retrouvait parfois dans le poulailler d'un petit théâtre où ils s'étaient faulfilés sans payer. A leur retour, on les accueillait à bras ouverts.

Vinrent les ennuis. L'hospice et la colonie étaient dirigés par le même comité, formé de laïques et de membres du clergé.

Après cinq ans un grave conflit amena la seconde grande crise dans la vie de Frank, et cette crise aboutit à la fondation des groupes d'Oxford.

Le comité financier tenait avant tout, comme c'est toujours le cas, à boucler son budget et parfois le budget ne parvenait pas à boucler, quand les jeunes gens étaient nombreux et avaient faim. Alors le comité dit à Frank de réduire les rations. La générosité instinctive de Frank se dressa contre cette mesure et il se fâcha contre les six personnes qui voulaient lui imposer cet ordre.

Ici, Frank reconnaît franchement qu'il a eu tort. « J'ai dit que le comité agissait mal. Mon œuvre était devenue pour moi une idole. Ce que j'aurais dû faire, c'est donner ma démission sur-le-champ et m'en tenir là. J'avais raison dans le fond, mais j'avais tort en nourrissant en moi de mauvais sentiments. Je partis. Je traversai l'océan. J'étais malade. Je souffrais d'épuisement et de surmenage. En voyage je fus hanté par le souvenir de l'ode d'Horace. Le Souci, monté sur son coursier, galopait derrière moi; j'entendais les fers du cheval, je sentais le souffle de ses narines sur ma nuque. Je traversai l'Italie et d'autres contrées de l'Europe. Je revins en Angleterre et j'arrivai à Keswick où la grande Convention religieuse avait lieu à ce moment-là. C'est là qu'il m'arriva quelque chose d'extraordinaire dont je serai toujours reconnaissant. »

Cette expérience religieuse fut le miracle qui changea toute la vie de Frank et d'où sortit un nouveau mouvement religieux dont on peut tout espérer. Comme il arrive souvent, ce miracle ne se produisit pas au cours même de la grande Convention, ni même à tel service religieux présidé par un grand prédicateur. Bien que Frank fût régulier au culte, il se contentait, au point de vue religieux, d'un régime tout à fait modeste, en se répétant cette phrase d'un sermon qu'il avait entendu : « On peut servir Dieu tout simplement en se tenant à sa disposition. » Sa vie lui suffisait. Son moi lui suffisait. Cette sorte d'égoïsme raffiné, que les chrétiens ordinaires acceptent trop aisément, paralyse leur énergie.

Une toute petite église de village, un tout petit auditoire.

Réunion de l'après-midi, sans importance. Le prédicateur est une femme! Point de tonnerre ni d'éclairs, ni de nuages sombres, ni de voix surnaturelle. Petite causerie toute simple devant dix-sept auditeurs, y compris Frank. Celle qui parlait annonçait le Christ en croix, qui sauve le pécheur parce qu'il a racheté tous les péchés du monde.

« Cette doctrine, dit Frank, que j'ai connue dès mon enfance, devint pour moi, ce jour-là, une grande réalité. J'étais entré dans cette église en désaccord avec moi-même. Je nourrissais en moi des sentiments d'orgueil, d'égoïsme, de malveillance, qui entravaient mon ministère. Les paroles très simples de cette voix féminine ont rendu pour moi la Croix tout à fait réelle et vivante. J'eus la vision poignante du Crucifié.

» Il y avait sur le visage du Maître une souffrance infinie et je me rendis compte pour la première fois du grand abîme qui me séparait de Lui. Ce fut tout. Mais un puissant courant de vie fit soudain irruption en moi. Après cela, j'eus une sorte de vertige et le sentiment d'une terrible secousse. Je ne sentais plus ma volonté partagée. Je n'avais plus l'impression de raisonner, de calculer, je ne me sentais plus accablé, faible, misérable. Une puissante vague d'émotion, conséquence de mon abandon total, s'éleva du plus profond de mon cœur, du plus profond de cette vie nouvelle qui arrachait mon âme aux chaînes de l'égoïsme et la transportait à travers un abîme, jusqu'au pied de la Croix.

» Plein d'une joie débordante, je rentrai à la maison, pressé de faire part aux autres de mon expérience. Alors je me mis à écrire aux six membres du Comité, en Amérique, auxquels j'avais gardé rancune. Pour leur dire comment, au pied de la Croix, je ne pouvais penser qu'à mon propre péché, au commencement de chaque lettre j'inscrivis cette strophe de cantique :

- « Quand je contemple la Croix merveilleuse
- » Sur laquelle mourut le Roi de gloire,
- » Tout ce que je possède n'est plus que pauvreté,
- » Et mon orgueil me paraît méprisable. »

» Ensuite j'écrivis ces quelques mots :

« Cher ami,

» J'ai eu contre vous de la rancune. Je le regrette. Voulez-vous me pardonner ?

» Votre bien dévoué,

» Frank. »

» Je ne reçus aucune réponse écrite. Mais ce geste d'excuse fut pour moi précieux. Quand je les rencontrai plus tard, ce fut avec un sentiment tout nouveau d'amitié cordiale. Quelques-uns sont maintenant au ciel; les autres iront bientôt comme moi. »

Frank continue : « J'habitais chez des amis, des gens du monde qui avaient été changés. Leur fils ne l'avait pas été; jeune étudiant à Cambridge, les réunions de la Convention l'assommaient. Les siens ne savaient pas comment faire pour l'intéresser aux choses religieuses. Il vint prendre le thé chez moi. Je me mis à lui raconter mon expérience merveilleuse : comment une joie débordante avait remplacé en moi la rancune que j'entretenais jadis et qui me paralysait moralement. Je lui dis que j'avais pu jeter par-dessus bord tous mes anciens soucis. Le jeune homme fut tout de suite intéressé. Comment cela avait-il pu m'arriver ? Il me proposa une promenade, pour lui donner plus de détails. Avant que nous rentrions, lui aussi était décidé à faire l'abandon de sa volonté à la volonté du Christ. Il alla ce soir-là à l'église, devint un bon chrétien et plus tard fit une belle carrière d'avocat. De nouveau j'avais eu la joie de gagner un homme pour le Christ.

» Rentré en Amérique, j'eus une preuve nouvelle de la valeur de mon expérience. A l'église, le matin de Noël, qui vois-je devant moi ? tout juste l'homme qui me paraissait avoir eu le plus de torts à mon égard. Il avait un peu de calvitie et autrefois, dans les séances du comité, en regardant sur son crâne cette région nue, il me semblait y voir inscrit le mot : MOI. Ce matin-là, j'oubliai même la calvitie, car le véritable esprit de Noël : Paix sur la terre et bienveillance envers tous, régnait dans mon cœur. Bien entendu, j'offris mes vœux à mon

ancien adversaire et cela de tout mon cœur. Lui pendant ce temps-là regardait par terre comme s'il cherchait une épingle. Cependant lui aussi m'offrit ses vœux de Noël et put se rendre compte du fait qu'au pied de la Croix j'avais appris à ne jamais en vouloir à personne, même aux membres d'un comité. »

L'histoire qu'on vient de lire me fut racontée par Frank lui-même peu de temps après que j'en avais lu le résumé dans le livre de Begbie. Je ne fus guère surpris d'apprendre que Frank n'avait reçu aucune réponse à ses lettres : il me semblait que dans son zèle religieux il avait un peu trop oublié son bon sens. Et peut-être les destinataires furent du même avis. Ou bien ils entretenaient encore dans leur mémoire des souvenirs désagréables, analogues à ceux que Frank avait pulvérisés en lui-même. Mais cela n'affaiblit en rien sa conviction d'être en communion avec Dieu, et d'avoir fait exactement son devoir. Seulement cela lui fit comprendre combien il est impossible pour un cœur rempli d'orgueil d'entrer dans le Royaume de l'Amour.

L'âme douloureuse de Frank avait été guérie sur-le-champ par la décision qu'il avait prise de soumettre dorénavant sa volonté entière à la volonté de Dieu. La crise qu'il éprouva n'était pas une crise sentimentale ; c'était une crise de la volonté. Une fois que la volonté fut entièrement abandonnée, les sentiments suivirent le même chemin. La volonté est la racine, l'émotion le fruit.

Frank se rendait compte que pour vivre la vie de Dieu aussi bien que pour vivre la vie du monde, il faut donner tout son cœur. Il comprenait maintenant que ce qui l'avait empêché si longtemps de faire le pas décisif, c'était tout simplement le péché, qui doit être entièrement exclu de la vie d'un enfant de Dieu, le péché n'étant pas autre chose que ce qui est contraire à la volonté de Dieu.

Frank voulait être sans réserve au service de l'absolu, il voulait vivre cette vie chrétienne totale que tous les chrétiens affirmaient, mais que peu d'entre eux essayaient de vivre fidè-

lement. Pour l'homme ordinaire, la décision d'accepter que Dieu vienne détruire le péché en lui et l'accompagne partout, à tout moment, en tous lieux, c'est une pensée terrifiante. Mais aux yeux de Frank, c'était la seule attitude logique, c'était le point de départ d'où les grandes âmes du passé, Abraham, saint Paul, saint François, le général Booth, Muller, Moody et les autres chefs religieux, s'étaient élancés pour conquérir le monde. Pour Frank et pour ses amis, cet abandon inconditionnel de tout ce qui les séparait de Dieu, aboutissait à la plus grande aventure de tous les temps. Oui, c'était sans contredit l'aventure la plus sublime que l'on pût rêver à une époque sans enthousiasme et sans idéal, une époque de pauvreté terne, de dépression générale, d'incroyance et de corruption. Cela n'impliquait rien de moins qu'une nouvelle croisade, les émotions, les souffrances, les épreuves de pionniers abordant des contrées nouvelles, le risque d'être jeté par-dessus bord, la pauvreté perpétuelle au milieu des richesses de ce monde, une vie où d'heure en heure on ne peut compter que sur la foi et la prière, où l'on doit braver le ridicule au dedans des Eglises et en dehors d'elles, braver l'incompréhension et la calomnie à chaque instant; affronter sans cesse tous ces obstacles que les esprits nobles et hardis ont toujours trouvés devant eux et qui les ont entraînés soit au triomphe soit à la banqueroute.

Croisade infatigable pour amener hommes et femmes non seulement à croire à la vie victorieuse, mais à vivre de cette vie. Il s'agissait de fonder une nouvelle communauté de disciples du Christ, toujours prêts à être traités de fous, toujours affranchis de toute inquiétude et de tout souci, à notre époque de matérialisme aride et aveugle. Il s'agissait de rassembler de tous les coins de l'horizon une troupe de moines laïques, dirigés par l'esprit de Dieu, allant à travers le monde sans aucun revenu, vivant comme des soldats de Dieu de la manne qu'Il leur donnerait chaque jour, surmontant toutes les difficultés par leur vie débordante, leur amour et leur joie radieuse, nouveaux croisés qui entreprenaient de sauver le monde, de l'arracher à toutes les ruses, à toutes les tentations du péché, dans

une civilisation sensuelle, adonnée au luxe, n'ayant d'autre idéal que sa propre sécurité.

Ce fils de Pickwick, ce changeur de vies, se rendait très bien compte qu'il avait entrepris une tâche herculéenne, pour laquelle il fallait de sages maximes et des méthodes plus sages encore. Il réfléchit longtemps sur le grand problème de tous les âges : comment s'affranchir du péché, du péché radical, du péché des païens, du péché des chrétiens ? Il savait bien que le péché se niche partout, au bureau, à l'usine, à la maison, dans la chaire, à l'Université et jusque dans les Facultés de théologie. Il ne fallait jamais se fier à l'apparence, parce que le péché est insidieux, contagieux, épidémique ; le péché, contre lequel fulmine le prédicateur sans l'avoir vaincu dans son propre cœur ; le péché, qui pour le païen est une drogue enivrante, tandis que pour le chrétien c'est ce qu'on réprovoe en public avec un sourire et un haussement d'épaules. Combien peu d'hommes vraiment sages, combien peu d'hommes pour montrer soit aux païens, soit aux chrétiens le chemin de la victoire !

Frank insiste sur ce point qu'il faut haïr son péché, confesser son péché, abandonner son péché. La confession a un triple résultat. D'abord elle dresse un obstacle contre une nouvelle chute, puisque cela entraînerait une nouvelle confession pénible. C'est ensuite pour les autres un avertissement. C'est enfin pour le pécheur une impression de délivrance, de nettoyage, de pureté. Mais, bien entendu, la vraie cause de cette délivrance est la Croix du Christ.

En outre Frank soutient que partout où cela est possible, on ne doit pas seulement confesser son péché à la personne envers laquelle on a manqué, mais réparer le mal qu'on a fait. Sans doute une telle exigence n'a rien d'agréable. Mais elle a quelque chose d'héroïque et elle a souvent comme résultat de changer la vie de celui auquel on s'adresse aussi bien que de celui qui répare. Sans doute c'est le Christ qui nous pardonne, mais c'est le pécheur lui seul qui peut réparer le mal qu'il a fait, et c'est là clairement son devoir.

Je voyais pourquoi Garrett Stearly avait eu l'intuition qu'il se trouvait en moi un péché inavoué, obstacle entre Dieu et

moi. Si j'avais reconnu l'existence d'un tel péché, il m'aurait poussé à quelque acte pénible de confession ou de réparation. Instinctivement cette doctrine me déplaisait, car elle me paraissait pleine de danger et menaçante en particulier pour l'estime que j'avais de moi-même. Oh! je ne voyais point de difficulté à ce que quelqu'un d'autre confessât ses péchés ou réparât le mal qu'il avait fait. Quelqu'un d'autre, mais non pas moi-même!

Je cèderai maintenant la parole à Loudon Hamilton, l'un des amis de Frank, l'une de ses premières conquêtes, qui enseignait autrefois au collège d'Eton et qui à présent dirige le groupe d'Oxford en Ecosse. Il vous dira lui-même ce qu'il m'a raconté, l'histoire émouvante de l'arrivée de Frank à Oxford, lorsqu'il reçut la direction de venir dans ce grand centre intellectuel pour y lancer son défi. Je ne puis pas oublier la manière dont Loudon exprimait son impression d'embêtement accompagné d'une très légère nuance de curiosité, quand on lui demanda de rencontrer « un professeur américain qui venait de Cambridge ». Car Frank avait passé un peu de temps à Cambridge, sur la demande de deux évêques, avant de venir à Oxford sur la demande d'un troisième. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, est le texte même de Loudon Hamilton.

L'ARRIVÉE DE FRANK A OXFORD

racontée par Loudon Hamilton

« Est-ce que ça vous dit quelque chose de rencontrer quelqu'un qui vient de Cambridge? » Cette question quelque peu mystérieuse nous était adressée par un étudiant, boursier de Rhodes et champion de Rugby. Elle se répandit dans la cour, un soir d'été, en 1921. Nous sommes des gens polis; nous répondîmes : « Mais oui. » Alors notre athlète nous amena un homme de taille moyenne; rien dans sa mise ni dans ses manières ne nous indiquait ce qu'il voulait nous dire, mais il avait de grands yeux très vifs. C'est ainsi que Frank fit son entrée à Oxford, sans être annoncé, sans avis préalable. Ce fut là le début d'une action spirituelle plus pénétrante et plus profonde

que la plupart des mouvements religieux les mieux organisés, les mieux soutenus, les mieux autorisés. Car cet homme nous apportait une vie nouvelle, étant lui-même en parfait accord avec le Dieu qu'il annonçait.

» Nous l'invitâmes à notre réunion bimensuelle de libre discussion. Cela commença d'une façon très sérieuse, dans le sens le plus fâcheux du mot. Il s'agissait d'une discussion philosophique. Nous disions des choses obscures et profondes, nous parlions pour ne rien dire. Ne nous accuse-t-on pas, nous autres gens d'Oxford, de ne pas toujours savoir nous arrêter quand nous avons dit ce qu'il y avait à dire?

» Onze heures : Frank n'avait pas ouvert la bouche. Comme il nous venait de Cambridge, nous en étions un peu surpris. On crut devoir lui offrir la parole. Représentez-vous l'assemblée : quatre-vingt-dix pour cent peut-être étaient des étudiants qui avaient fait la guerre comme officiers dans l'armée anglaise; quelques-uns s'étaient illustrés soit au Service des Renseignements, soit dans la marine. Il y avait d'anciens soldats de vingt et un et vingt-deux ans, titulaires de décorations qu'ils ne portaient jamais, des hommes qui ont rempli depuis lors d'importantes fonctions dans l'enseignement public, l'administration, la diplomatie ou le gouvernement colonial. Il y avait là les personnalités les plus marquantes de l'Université, la plupart des sportifs, quelques-uns de premier ordre. Le dimanche, bien peu allaient au culte. Nous étions profondément enfoncés dans de bons fauteuils, respirant l'arome des meilleurs tabacs. Au moment où Frank commença de parler, l'atmosphère parut changée. Il s'empara d'une petite chose qu'on avait dite dans la discussion et sur ce thème il se mit à broder son affaire. Il débuta en nous parlant de vies changées. Son langage n'avait rien de théologique. Il nous racontait la conversion d'hommes si semblables à nous-mêmes que nous ne pouvions pas ne pas en être frappés. L'aurions-nous été par un sermon, par un appel enthousiaste, par des subtilités philosophiques? Tout cela nous était bien connu. Mais il y avait ici du nouveau. Était-ce vraiment nouveau? Du moins cela se présentait avec une grande fraîcheur. C'était vivant. Notre

discussion philosophique, nous l'avions tout à fait oubliée. Nous sortîmes en nous disant l'un à l'autre : « Qu'est-ce que vous pensez de cet homme-là ? » Il nous avait donné l'exemple d'un courage bien rare, devant des hommes accoutumés à une tout autre sorte de courage. Cela nous avait tellement surpris que nous en avions presque perdu le souffle et que nous étions pleins de points d'interrogation.

» L'un d'entre nous, dont on n'aurait guère attendu cela, proposa que nous invitations Frank à déjeuner le lendemain matin. « Probablement, me disais-je, il nous interrogera sur l'état de nos âmes. » Mais il n'en fit rien, en tout cas pas durant le déjeuner. Nous avions commandé un menu très copieux pour le tenir en haleine, mais cela ne réussit guère. Il commença par nous parler d'une directrice de pensionnat, très importante, une sorte de douairière, qui lui demandait ce qu'il fallait faire d'une élève qui avait commis un vol. Pour couper court à ses questions, il se tourna vers elle et lui dit : « Madame, quand avez-vous volé la dernière fois ? » Sans en avoir l'air, cette histoire nous amena nous-mêmes à reconnaître que nous n'étions pas sans reproche dans ce domaine. Était-ce donc par là qu'il fallait commencer dans la recherche de la vérité ? Quel changement de point de vue ! Pour moi, j'avais le souvenir désagréable d'être allé à un grand bal universitaire sans payer mon billet ; je me résolus à envoyer l'argent. Le comité, très étonné, me répondit en m'envoyant une invitation pour le prochain bal.

» Une ou deux semaines après, Frank revint à Oxford avec trois universitaires de Cambridge pour passer le week-end. Ils venaient nous dire le résultat de leur rencontre avec Frank, mais non pas certes pour glorifier l'homme. Ils ne ressemblaient guère à des enthousiastes. L'un d'entre eux était un des grands sportifs de Cambridge, les deux autres avaient été officiers durant la guerre ; c'était des gens très cultivés, très sympathiques. Il y avait sur leur figure, il y avait dans leurs gestes un rayonnement subtil, mais très visible ; il y avait entre eux une bonne camaraderie, sans la moindre affectation.

» Ce soir-là, en causant avec nous, ils nous dirent très sim-

plement qu'une nouvelle force était entrée dans leur vie, qui les aidait puissamment à résoudre toutes leurs difficultés. Devant eux, nous ne pouvions pas rester indifférents. Sans doute, ils sortaient des habitudes reçues en parlant d'eux-mêmes et de leurs sentiments religieux, mais ils le faisaient d'une façon qui ne pouvait offenser personne, qui gagnait au contraire notre confiance et notre sympathie. Sincères, ils venaient nous offrir de partager avec eux ce qu'ils avaient à nous donner. Il était difficile de les repousser. Le champion de Rugby se promenait dans la cour, ayant à chaque bras un étudiant d'Oxford. Il semblait être arrivé à les mieux connaître durant cette soirée que nous ne l'avions fait pendant deux ans. Vraiment les paroles de ces trois hommes et la vie qu'ils menaient étaient pour nous un appel très net et très incisif. A la suite de leur visite, on voyait dans la cour se rassembler de petits groupes qui s'entretenaient avec ardeur de cette chose nouvelle. Peu à peu l'on apprit que des athées, des agnostiques n'étaient plus les mêmes; cela éveillait un intérêt toujours plus profond, un étonnement toujours plus grand. Il flottait dans l'air comme une attente. A quoi tout cela allait-il aboutir?

» Nous eûmes bientôt l'occasion de satisfaire notre curiosité. On nous parla d'une *house-party* qui devait avoir lieu pendant les vacances dans un des *Colleges* de Cambridge. Cela pouvait valoir la peine d'aller voir ce qui en était.

» Ici quelques mots sur moi-même. Je traversais une période de crise. Mes projets avaient échoué, mon avenir était incertain, et je me rendais compte que ce que je cherchais dans la philosophie, c'est à dire un fondement pour ma vie, ne m'avait en somme presque rien donné. Je passais d'une école philosophique à l'autre; chacune me paraissait n'être qu'une île flottante. J'étais entraîné vers l'abîme et déjà j'entendais résonner à mes oreilles le fracas de la cataracte. C'était le naufrage; c'était l'abandon de toute recherche pour essayer de comprendre l'univers, la décision de m'en tenir à un matérialisme cynique et brutal. Enveloppés des nuages de la discussion philosophique, nous coupions des cheveux en quatre. Nous n'étions plus nour-

ris que d'abstractions académiques. Nous étions détachés de la vie, sans aucune solution véritable pour les problèmes de la paix de l'âme, du bonheur réel, de l'affranchissement du péché.

» Sans doute mon éducation m'avait porté à croire à l'Évangile et il restait quelque chose en moi de cette conviction. Cependant je n'avais jamais su voir comment Jésus Christ lui-même pourrait devenir dans ma propre vie une réalité authentique. Je me dérobaï instinctivement à parler de cela avec mes amis. La religion traditionnelle venant à me manquer, il fallait bien me réfugier dans une religion fabriquée par ma propre intelligence, où j'essayais de systématiser les règles de conduite acceptées et plus ou moins imposées dans les écoles, dans l'armée, à l'université.

» Et pourtant cette religion fabriquée par moi-même n'avait pas l'air de marcher si bien que ça. Bien des choses n'allaient pas dans ma vie, ou, ce qui est plus grave, allaient de mal en pis. C'est ce dernier fait que le message des groupes me forçait à regarder en face. Je me réfugiais dans le persiflage et le cynisme; mais cela ne faisait qu'aggraver la difficulté. Quel était donc après tout le sens de la vie?

» A ce moment-là, je reçus de Frank une invitation pour aller à la *house-party* de Cambridge. Providentiellement aussi une tante m'envoya quelque argent. Depuis qu'on entendait dire qu'il y avait une université à Cambridge, ne valait-il pas la peine d'aller voir ce que c'était? Et puis encore, comment se montreraient à nous Frank et ses amis dans une *house-party*? Tout cela attirait notre curiosité. S'il s'était agi de simples émotions religieuses, nous nous serions sentis repoussés. Le langage conventionnel dont on se sert en religion nous assomait. Le mot de religion lui-même nous répugnait. Mais de tout cela on ne voyait rien dans cette *house-party*.

» C'était une foule très mélangée : des mondains, les uns contents, les autres mécontents; des saints, ou du moins des aspirants à la sainteté. Une trentaine d'hommes, presque du même âge, venant de points de l'horizon très différents, ayant des points de vue très divers; dans leur vie coutumière, la religion n'aurait jamais été l'objet de leurs entretiens. Dès notre

arrivée, les présentations faites, nous fîmes de bons éclats de rire. Très vite nous fûmes sur un pied d'entière familiarité.

» N'était-ce pas frappant ? Un homme plus âgé que nous, et venant d'un autre pays, arrivait sans le moindre effort, sans avoir à s'imposer lui-même, à nous faire parler, entre nous, qui étions jusque-là des étrangers l'un pour l'autre, sans aucune affectation, sans aucun sentiment d'amour-propre, sans aucune gêne, de nos plus intimes préoccupations. Rien qui sente la pose ou le prêche. Liberté admirable : nous parlions le langage le plus simple, le plus familier, et notre rire était contagieux.

» Il apparut bientôt avec évidence qu'il fallait aboutir à l'une ou l'autre solution : ou bien se tenir à l'écart et puis s'en aller, ou bien rester là et être tout à fait honnête. Les deux solutions paraissaient également désagréables, mais le dernier après-midi, nous sentîmes qu'il fallait prendre une décision. Quatre d'entre nous venaient de jouer au tennis. Nous avions fini de prendre le thé. Je sentais en moi-même qu'il était impossible de rester comme j'étais. Cela me faisait trop souffrir. J'avais décidé d'être honnête, tout en étant persuadé que ces hommes si propres, si intelligents, si normaux, ne voudraient plus me regarder. Après cela j'eus un moment l'envie absurde de faire une confession dramatique ou héroïque. Mais cela n'aurait rien voulu dire du tout. Il ne me restait qu'une ressource : reconnaître avec courage la réalité. A mon grand étonnement, à mon grand soulagement, les autres furent aussi honnêtes que moi. Toute fausse honte, toute réserve avaient disparu. Tout naturellement, nous nous mîmes à genoux et nous priâmes. Ce fut le tournant décisif. Le ciel sombre s'était ouvert. La réunion de ce soir-là fut mémorable.

» Cette honnêteté absolue, à bien des égards si nouvelle, se répandit comme une épidémie. Elle continua à se manifester durant le trimestre suivant à Oxford. Nos amis les plus anciens s'informaient avec curiosité de ces changements si surprenants. Six d'entre nous se réunirent un soir. Peu de jours après, on en invita encore six autres. Peu à peu nous fûmes quarante-quatre et nous fûmes forcés de trouver une salle plus grande. Quatre étudiants, sans doute pour se donner du courage, avaient

bu passablement avant de venir. Ils étaient légèrement ivres. Mais leurs critiques virulentes n'arrivèrent pas à obscurcir la clarté et la sincérité de notre atmosphère. Nous étions bel et bien du côté de Dieu. Le message nouveau s'était implanté au milieu de nous. En nous y opposant nous n'aurions pas seulement péché contre Dieu, nous aurions manqué le coche. Dans une des chapelles de l'Université, devant tout le monde, une prière monta vers le ciel, une action de grâces pour remercier Dieu de la nouvelle lumière qui était venue briller à Oxford. »

CHAPITRE V

LA PREMIÈRE « HOUSE-PARTY »

La scène se passe à la légation chinoise d'un pays de l'Amérique du Sud. A la fin d'un dîner officiel, un orateur se lève. C'est un ministre chinois, grand et maigre, au visage d'intellectuel. Il raconte à ses hôtes l'extraordinaire aventure de sa vie. Comment, dans la ville où il était né et dont il était le gouverneur, un agent soviétique, qui venait de s'installer dans la province afin d'y introduire le communisme, lui avait enjoint d'abjurer la foi chrétienne. En refusant d'obéir, il risquait d'avoir la tête coupée, puis exhibée dans les rues au sommet d'une perche. Mais avant de rencontrer cet homme, il avait rencontré Frank, et le message de Frank l'avait pénétré. Il informa le communiste qu'il était tout prêt à se laisser prendre la tête pour qu'on la portât partout dans les rues sur une perche, mais qu'il n'acceptait pas de renoncer à Jésus Christ, son Ami personnel.

Quelle était donc cette puissance capable de transformer un homme, l'un des plus éminents de la Chine, de telle sorte qu'il affrontât la mort plutôt que de renoncer à sa foi et qu'il se trouvât réunir chez lui la première *house-party* de ce Mouvement où les *house-parties* jouent un si grand rôle? Voici l'histoire.

Frank déployait son activité dans les montagnes de la Chine quand un jour un de ses amis lui dit que, puisqu'il avait tant de zèle pour transformer les hommes, il devrait bien essayer de changer quelqu'un qu'il connaissait. C'était l'homme en question, le futur ministre de Chine, diplomate distingué, avocat éminent, l'un des hommes les plus marquants dans sa

profession, qui avait été le conseiller du Président de la République chinoise. En faisant ses études à l'étranger, cet avocat était devenu chrétien. A son retour, il fut élu membre du Conseil d'Eglise et trésorier de l'Union chrétienne. Il comprit que l'on avait pensé à lui à cause de sa fortune, en supposant qu'à la fin de l'année financière il serait là pour boucher les trous. Il savait bien que les membres de l'Eglise n'approuvaient pas la vie qu'il menait à son club; mais, comme on ne lui donnait rien qui pût satisfaire ses besoins spirituels les plus profonds, comme on se moquait de certaines de ses habitudes, il continuait tranquillement d'aller à son club et de jouer au mah-jong.

Un jour, le diplomate chinois invita Frank à prendre le thé chez lui. Il apporta des cocktails pour les offrir à son hôte, et Frank dit : « Non, merci. » Il lui présenta un charmant petit plateau de cigarettes, et Frank refusa de nouveau avec courtoisie. Mais il remarqua que les mains de son hôte avaient des taches brunes et que son système nerveux était gravement atteint par l'abus de la nicotine et d'autres choses encore. Ses mains tremblaient. Le Chinois parla beaucoup de lui-même et des grandes affaires qui l'occupaient, tandis que Frank se disait qu'il avait devant lui encore un de ces riches qui sont si pauvres, et s'efforçait de trouver entre eux quelque intérêt commun. Son œil observateur avisa une raquette de tennis et ils jouèrent une partie. Ceci amena l'avocat à inviter Frank à un festin. Frank, par principe, ne refusait jamais une invitation à un festin chinois. Ce sont de très longs dîners de trente services au minimum, où l'on commence par des œufs conservés depuis vingt ans, « ayant un goût crémeux comme du fromage ». On continue par des limaces de mer, du poisson, de la volaille, et ainsi de suite indéfiniment, jusqu'à des pétales de chrysanthèmes baignant dans des sirops merveilleux.

Après avoir absorbé sans sourciller les œufs de vingt ans, après s'être rendu compte qu'il arrivait à manier sans embarras ses petits bâtons en les trempant dans le grand plat central, Frank se sentit bientôt à son aise. Quant à son hôte, comme il buvait une nouvelle espèce de vin pour chacun des trente-sept

services, il devint de plus en plus bavard à mesure que la soirée avançait.

Frank aurait très bien pu se passer de revenir chez lui en chaise à porteurs, porté par six coolies, comme son hôte le lui offrit. Cependant il accepta l'offre. Dans son recueillement le lendemain matin, il comprit qu'il devait envoyer à son nouvel ami une invitation à dîner en signe de reconnaissance. L'invitation fut acceptée. Ce fut un repas tout anglais : de la soupe, du *roast beef*, des choux, des confitures et point de vin. Il y avait là un évêque anglican et un archidiacre. Après le dîner, quelques-uns des invités commencèrent à se faire part de leurs expériences religieuses en présence du diplomate chinois. Lui se tenait à l'écart, assis dans un coin et ressemblant à un énorme point d'interrogation.

Frank raconta qu'en traversant une ville américaine, il s'était senti poussé à aborder un homme très bien habillé dont il se rendait compte qu'il était dans une grande détresse. N'étant pas tout à fait certain que Dieu lui demandait cela, il résolut de se décider ainsi : si l'inconnu s'arrêtait au prochain lampadaire, il parlerait. L'homme s'arrêta.

A ce moment-là, le diplomate chinois parut s'intéresser à l'histoire. Frank racontait comment il aborda l'inconnu et lui demanda s'il n'était pas en détresse.

— Eh! oui, je suis en détresse, répondit-il avec émotion.

— Alors, je crois que c'est Dieu qui m'a envoyé vers vous, dit Frank.

— Oh! oui, c'est Dieu, répondit-il.

Alors il dit à Frank que sa mère était mourante dans un hôpital tout près de là. Il venait de sortir pour prendre un peu l'air. Ils marchèrent ensemble tous deux avec ce sentiment de communion profonde que l'on éprouve quand Dieu pousse un homme à pénétrer dans la vie d'un autre homme. Frank raconta à l'inconnu la mort de son père et de son frère et lui dit qu'il croyait à la vie au delà de la tombe. L'inconnu lui dit qu'il avait entendu parler de ces choses-là par des prédicateurs, mais jamais par des gens comme lui, et le remercia de ses paroles consolantes. Ses sept frères et sœurs attendaient là-bas

à l'hôpital. Frank voulait-il venir avec lui pour les reconforter? Frank y alla. L'inconnu le pria de ne pas quitter l'hôpital avant qu'ils eussent prié Dieu ensemble dans la chapelle. Frank y consentit.

A Pâques, Frank reçut un mot, puis un télégramme annonçant que la mère était partie pour le ciel. Un peu plus tard, une lettre de profonde reconnaissance.

Le diplomate chinois commençait à être intrigué. Frank a coutume de dire qu'il est merveilleux de voir comme tout s'arrange quand on travaille avec Dieu. A ce moment, un petit cyclone faisait rage au dehors. Ce n'était pas assez violent pour arracher les toits, mais il pleuvait des hallebardes. Frank invita son hôte à rester pour la nuit. Celui-ci commença par dire que c'était impossible : sa femme l'attendait.

— Mais, dit Frank doucement, ce n'est pas la première fois que votre femme vous aura attendu en vain.

Et son hôte sourit en guise de réponse.

Alors il invoqua une autre raison : ses coolies. Il fallait bien qu'ils rentrent chez eux. Frank répliqua que les coolies, eux aussi, ne demanderaient pas mieux que de rester, puisque trois d'entre eux avaient été mangés par des tigres, là-bas dans la vallée, tout récemment. Mais où coucherait l'invité? C'était encore une objection. Il y avait pourtant un lit vide dans la chambre de Frank, et finalement son offre fut acceptée sans beaucoup d'empressement. Quand ils pénétrèrent dans la chambre à coucher, Frank prit sa Bible et pria son hôte de lui lire le chapitre qu'il aimait le mieux. La plupart des chrétiens, d'après Frank, s'efforcent de lire la Bible aux autres gens. « Ce n'est pas la bonne manière, dites-leur de vous la lire à vous. »

L'invité parcourut toute la vieille Bible, comme il appelait l'Ancien Testament, essayant en vain de trouver un chapitre qui lui fût familier. Il parcourut le Nouveau Testament avec le même insuccès. Une seconde fois il recommença, avec plus de précaution, espérant que le hasard viendrait à son aide. Il ne trouva rien. Alors il ouvrit n'importe où. Mais cela tourna de nouveau contre lui. C'était un chapitre de l'Ancien Testament, plein de noms difficiles à prononcer, et où le mot « engen-

dra » figurait continuellement. En bon juriste, il ne se démonta pas et lut le chapitre du commencement à la fin. Frank lui proposa de prier. Il répondit : « Priez, vous. »

Frank pria et ils s'endormirent. Au matin, le domestique apporta le thé, mais l'avocat semblait ne pas vouloir ou ne pas pouvoir se réveiller. Son hôte fit plusieurs tentatives, mais rien ne semblait agir sur lui. Tout de même, après avoir beaucoup bâillé et s'être beaucoup étiré, le Chinois ouvrit les yeux et, avec un sourire malin, demanda à Frank s'il pensait que c'était la lecture de la Bible qui l'avait fait dormir si profondément.

— Peut-être bien, répondit en souriant son hôte. Voulez-vous que nous lisions un autre chapitre ?

— Lisez, vous !

— Je le fis, dit Frank, et les yeux lui sortaient pour ainsi dire de la tête, bien que je ne lui aie lu que trois versets.

Le diplomate demanda à Frank de lui relire ces trois versets en disant qu'ils étaient tout à fait pour lui. Frank les relut. Ils étaient tirés du chapitre VI de la I^e épître aux Corinthiens. Le lecteur peut deviner ce qu'étaient ces versets. A ce moment le Chinois avoua pourquoi il n'avait pas voulu passer la nuit là. C'est parce qu'il n'avait pas avec lui sa petite pilule. Son médecin lui donnait une pilule pour l'endormir et une autre pour le réveiller.

— Vous êtes le seul à qui j'ai raconté ce petit secret, confessa l'invité ; son masque commençait de tomber.

Après déjeuner, Frank dit au domestique d'apporter le thé, ce qui est en Chine le signal que l'invité est libre de partir. Mais l'hôte de Frank était très désireux de rester encore et de causer. Frank devait parler à une réunion à dix heures et demie dans la maison d'un ami. L'avocat décida d'aller avec lui. Le sujet que Frank traita à cette réunion était le suivant : « Ceux qui ont trop des bonnes choses de la vie. »

— Ces paroles s'appliquent à moi, dit l'avocat.

— C'est pourquoi vous les avez entendues, dit Frank.

— Alors, vous aviez organisé la réunion pour moi ?

— Naturellement.

Frank croit qu'il faut toujours dire aux gens qui viennent l'entendre ce qui leur est nécessaire à ce moment-là. L'avocat était maintenant tout à fait empoigné; il pria Frank de venir déjeuner chez lui le lendemain.

Dans son recueillement ce matin-là, Frank trouva ce qu'il fallait dire à cet homme en détresse : d'abord qu'il pourrait exercer une grande influence pour changer un autre homme, et ensuite qu'il prie avec lui avant le déjeuner. Avant le déjeuner, ils eurent trois minutes pour causer, et pendant ce temps Frank lui dit la direction qu'il avait reçue. Là-dessus l'avocat sortit son carnet et dit que Dieu lui avait donné à lui une direction plus précise encore, car il avait noté le nom de la personne qu'il devait secourir : c'était un grand industriel, et ils prièrent pour lui.

Alors vint le déjeuner, où assistaient la femme de l'avocat qui était chrétienne, sa mère qui était confucianiste, ses enfants et leurs gouvernantes. Durant le déjeuner, l'avocat fit part à sa femme et aux siens de quelques pensées qui l'avaient préoccupé. Une fois marié, il avait amené sa femme à croire qu'il était un chrétien, sans réussir à vivre d'une vie chrétienne, quoiqu'il en eût un véritable désir. Mais durant les derniers jours il s'était résolu à donner au Christ la première place dans sa vie. Il y avait des choses dont jusqu'alors il ne voulait pas se charger et qu'il allait demander de faire. L'une d'elles, c'était d'être président de la commission d'évangélisation des Chinois.

Sa mère fut aussi touchée que sa femme, bien qu'elle appartînt au confucianisme et apportât tous les matins sa petite burette d'huile d'olive et un cierge d'encens en offrande aux dieux. Elle aussi devint chrétienne en conséquence de ce déjeuner mémorable.

Notre diplomate était devenu un des grands personnages dans le mouvement nationaliste chinois lorsque Frank le rencontra de nouveau. A ce moment-là, Frank et son équipe s'occupaient d'un vaste mouvement de réveil qui amena, dans la même ville, quatre cents nouveaux membres à la paroisse de la cathédrale et frappa tellement l'évêque qu'il devint l'ami de Frank et son admirateur fidèle. Son propre fils devint l'un

des chefs des groupes d'Oxford. On décida, pour l'un des services religieux dans la cathédrale, que chaque chrétien devait amener avec lui un non-chrétien. Un haut dignitaire n'observa pas cette règle, pensant que lui en avait bien le droit, mais on ne le laissa pas entrer. Au lieu de se mettre en colère, il revint avec trois personnes comme billets d'entrée et se contenta de dire : « Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé cela il y a bien longtemps ? » A l'occasion de ce service, l'évêque déclara qu'il avait compris enfin que chaque personne dans son diocèse devait être une force active et non pas simplement un champ à labourer.

Ensuite vint la première de cette longue série de réunions familiaires, *house-parties*, par lesquelles les groupes d'Oxford font tant de leur besogne. Elle se tint dans la maison de campagne du diplomate-gouverneur, dont l'hospitalité fut splendide. Quelques-unes des quatre-vingts personnes qui étaient là venaient de très loin et avaient fait jusqu'à six jours de voyage. Tout cela par suite du changement miraculeux survenu chez un diplomate. De cette réunion sortit une société missionnaire chinoise, qui pour la première fois entreprit de munir une des provinces chinoises encore païennes de changeurs de vies *chinois* qui seraient payés avec de l'argent *chinois*. Plus tard, avant que le gouverneur ne partît pour occuper un poste élevé comme ministre de Chine, il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir le grand industriel au sujet duquel il reçut pour la première fois une direction.

Ces débuts de l'apostolat de Frank, en Chine, sont connus par des serviteurs de l'Évangile dans toutes les parties du monde. L'évêque Lewis, de l'Église missionnaire de Chine, écrivit que l'œuvre accomplie par Frank et son équipe en Extrême-Orient avait eu plus d'importance pour la mission en Chine et dans le monde entier qu'aucun autre mouvement durant les vingt-huit ans qu'il avait passés en Chine.

Partout où Frank passe, il laisse derrière lui une traînée de convertis appartenant à toutes les nations possibles, et tel d'entre eux peut ouvrir pour lui un champ d'action bien plus

vaste. Ce fut le cas du jeune Victor. Représentez-vous dans l'immensité de l'Himalaya la chaîne du Kintchindjinga : sommets neigeux, comme les tentes blanches d'Abraham, suspendues dans les hauteurs, tout près du ciel. C'est dans ce pays merveilleux qu'avait lieu un camp de jeunes garçons parmi lesquels un grand nombre avaient besoin de secours moral. Un de ceux qui dirigeaient le camp était professeur dans une grande école anglaise fort connue. Il pria Frank de venir à son aide pour un garçon nommé Victor dont personne ne savait que faire dans le camp. Victor refusait d'assister aux leçons, préférait faire l'école buissonnière, arracher les piquets des tentes et en somme s'amuser aux dépens des autres. Tous les maîtres s'étaient réunis et avaient décidé qu'il fallait renvoyer Victor chez lui, mais ils pensèrent qu'il vaudrait mieux d'abord qu'il pût causer un peu avec Frank.

— Est-ce que vous avez parlé avec le garçon? demanda Frank.

— Non, nous avons parlé de lui.

Frank fait observer qu'il y a des gens qui parlent de quel-
qu'un d'autre sans jamais lui parler à lui. Il dit aux maîtres que c'était là la première chose à faire, et promet qu'il verrait le garçon à dix heures et demie. Le moment vint, mais point de Victor. Au repas de midi, le maître demanda si Frank avait eu avec Victor une conversation intéressante.

— Point de Victor, dit Frank.

— Oh! mais il m'avait promis...

— Victor peut avoir dit oui, mais sans doute il voulait dire non, remarqua Frank.

Un autre rendez-vous fut fixé pour deux heures et demie, qui est le moment le plus chaud de l'après-midi aux Indes, où tout le monde dort, rafraîchi par la punkah. Deux heures et demie sonnèrent.

— Eh bien! Avez-vous eu un petit entretien avec Victor?

Le maître reçut la même réponse.

— Mais il m'avait promis, répéta le maître, ce qui faisait penser qu'il n'avait sur le jeune garçon aucune influence.

Le maître alors invita Frank à parler à la réunion du soir,

ce qu'il accepta de faire, sans promettre que ce qu'il dirait s'adresserait directement à Victor, puisqu'il y avait tant d'autres besoins qu'il fallait satisfaire dans cette immense variété de jeunes écoliers. Ce soir-là il parla dans le beau décor d'une petite chapelle et au milieu de sa causerie, voilà le maître qui entre après avoir vainement cherché à attirer Victor qui était dans une barque sur le canal, par un merveilleux clair de lune.

— Qui pourrait blâmer Victor pour n'être pas venu? dit Frank doucement lorsqu'il raconte cette histoire. Le maître avait pris la chose tout à fait au sérieux, car Frank le trouva un peu plus tard priant pour Victor, et demandant de la lumière pour savoir comment il fallait traiter ce petit vagabond.

Le dimanche suivant, vers onze heures du matin, le maître entra précipitamment chez Frank en criant : « Je tiens Victor! » Il voulait que Frank vînt tout de suite.

Il vint, s'attendant à trouver Victor assis sur une chaise, tout prêt à être interrogé. Au lieu de cela, on lui montra une petite pelouse où Victor et un autre garçon jouaient une dernière partie avant de prendre le train de 14 h. 30. Le maître pensait-il que lui Frank pouvait saisir le rebelle par un lasso et le ramener au camp? Il s'approcha, à pas prudents, car Victor semblait se défier beaucoup. Sa conscience était tout de même un peu tracassée à propos de tous ces rendez-vous manqués. Les garçons jouaient avec des cannes de bambou qu'ils faisaient tourner avec vigueur et une remarquable dextérité. Pendant que Victor faisait le moulinet, la voix réjouie de Frank se fit entendre :

— Bravo, Victor!

Victor fut très surpris et Frank poursuivit son avantage :

— Tu es rudement adroit, Victor. Je voudrais bien faire comme toi.

— Essayez donc, dit Victor d'un air tout à fait naturel.

Frank essaya mais en vain. Victor riait aux éclats. Frank se tourna vers le camarade de Victor et lui dit :

— Si ça ne te fait rien de nous laisser?

L'autre garçon s'éloigna, regardant en arrière, un peu

comme la femme de Lot. Frank et Victor allèrent à l'intérieur d'une tente et, comme ils s'asseyaient, Frank lui dit :

— Moi aussi, j'étais une fois dans un camp et ça ne me disait rien du tout.

Le visage de Victor s'éclaira :

— Vous aussi, vous étiez comme ça ?

— Mais oui, j'étais comme ça.

— Eh bien ! moi aussi.

— Et pour quelle raison ?

— Je suppose, dit Victor, parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas là-dedans. Il y a quelque chose qui se révolte en moi.

— Et c'est pour cela que tu as arraché les piquets des tentes ?

— Oui. Je me disais que comme ça on me mettrait dehors et que je n'aurais plus à voir personne et à être embêté par les gens.

Frank dit au garçon qu'il le comprenait et que lui-même avait horreur de beaucoup de ces choses qu'il détestait. Ils continuèrent à causer, puis le garçon dit soudain qu'il était bien fâché de ce qu'il avait fait.

— Tu es vraiment bien fâché ? Sais-tu ce que c'est que le remords ?

— Oh ! oui, je sais bien. C'est quand on est embêté pour ce qu'on a fait de mal, et quand on sent qu'on se laisse entraîner de nouveau.

— Alors, qu'est-ce que tu crois qu'il te faudrait ?

— La repentance.

— Et qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oh ! c'est quand on est tellement embêté qu'on se décide à tout lâcher.

Les définitions de Victor frappèrent Frank à tel point qu'il s'en est sans cesse servi depuis lors. Il se mit à parler au garçon d'un compagnon qu'il avait, qui le comprenait toujours, d'un ami si sympathique qu'il n'avait jamais envie de s'enfuir loin de lui.

— Oh ! je sais qui c'est, dit le garçon, c'est Christ. J'aimerais bien être chrétien, mais je ne sais pas comment faire.

Frank lui dit qu'il essaierait de lui montrer. Il lui expliqua que toute la difficulté venait de son moi, et que le moi était toujours le noyau du péché :

— Le péché nous aveugle, nous enchaîne, nous enlace, nous obscurcit, nous assourdit, nous tue. Ce qu'il nous faut, c'est la foi. Quand nous acceptons complètement de renoncer au péché et de suivre le Christ, alors viennent la joie et la libération. Ce qu'il nous faut, c'est arriver au contact du Christ et tourner nos vies vers lui. Pour cela, comment faire ?

Le gamin répliqua tout de suite :

— Il n'y a qu'une façon : il faut s'agenouiller.

Puis il pria. Une de ces prières puissantes et simples qui sont si vite entendues par le Créateur de l'œil et de l'oreille :

— O Seigneur, tire-moi d'affaire, car moi je ne peux pas me tirer d'affaire.

Ils se rassirent et ils parlèrent de la vie chrétienne et de sa croissance. Frank disait que la vraie manière pour que la Vie croisse en nous, c'était d'aider d'autres gens. Le garçon lui dit qu'il sentait comme si un gros fardeau lui avait été enlevé, comme un vieux bagage qui ne servait à rien et qui aurait roulé par terre. Il se demandait pourquoi cela n'était pas arrivé plus tôt, mais cette sensation nouvelle le ravissait. Il voulait aller le dire à ses camarades.

Le maître était allé à la gare, et Frank y accompagna Victor. En chemin ils virent un homme qu'on menait en prison. Quand Frank vit la chaîne qui l'attachait aux deux gendarmes à képi rouge, il s'écria :

— C'est bien triste, cet homme est un esclave.

— J'étais un esclave jusqu'à ce matin, dit le jeune converti. Maintenant je suis libre.

— C'est ce que tu éprouves ?

— Oui, je suis léger comme l'air.

Pendant que Victor achetait son billet, le maître aborda Frank, disant qu'il trouvait déjà un changement merveilleux chez le jeune garçon. Il semblait tout différent. Qu'est-ce qui était arrivé ?

Frank répondit :

— Demandez à Victor. Vous savez que notre principe est de ne pas parler pour les autres.

Mais que faisait donc Victor à ce moment-là? Pendant que Frank regardait sur le quai de la gare, sa curiosité l'emporta. Il descendit et vit Victor en train de causer amicalement avec le prisonnier enchaîné, qui s'était mis lui-même à être expansif.

— Eh bien! Qu'est-ce que tu lui as dit? demanda Frank comme Victor venait à lui.

— Je lui ai dit que ça me faisait de la peine de le voir ainsi et que j'avais été comme lui une fois, que j'étais jusqu'à maintenant esclave et prisonnier du péché. Je lui ait dit que saint Paul aussi était un prisonnier, quoiqu'il fût réellement un homme libre, et que j'espérais le voir quand il serait libéré pour lui en parler davantage.

Tout à coup Victor bondit et courut acheter une portion de riz et de curry pour le prisonnier qui avait faim, après sa longue marche dans la poussière. Il exprima à Victor sa reconnaissance.

Plusieurs semaines après, Frank était avec des amis dans la ville natale de Victor et on l'invita à une promenade en voiture, un dimanche après-midi. Il répondit qu'il aimait mieux rester en ville pour voir un jeune garçon chez qui s'était produit un changement profond. Son hôte trouva que c'était une triste manière d'employer une après-midi si chaude. Frank se rendit au collègue et demanda Victor. Il fut tout réjoui quand il apprit qu'il était descendu au quartier mahométan, où il présidait un service religieux. Ce soir-là, Frank raconta à son hôte toute l'histoire et celui-ci y prit tant d'intérêt qu'il ne voulait plus aller se coucher. Il trouvait incroyable qu'une conversion si radicale eût pu être réalisée chez un garçon d'aujourd'hui. C'était comme une répétition des miracles du Nouveau Testament.

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas vous-même, lui suggéra Frank. Vous voyez bien qu'il y a dans l'humanité un désir ardent de voir se produire des conversions pareilles.

Le lendemain matin, Frank alla déjeuner de bonne heure avec Victor, qui lui amena plusieurs de ses amis du collègue, convertis grâce à son intermédiaire. Quelques semaines plus

tard, Frank, dans une région éloignée du pays, rencontra un évêque chez lequel il devait passer quelques semaines. Les premiers mots de l'évêque furent les suivants :

— Je sais d'avance qui vous êtes, car j'ai vu Victor.

A cause du succès que Frank avait remporté en la personne de Victor, cet évêque lui proposa une conversation avec un étudiant d'Oxford, et de cette conversation sortit à son tour le mouvement des Groupes d'Oxford.

CHAPITRE VI

LE GROUPE D'OXFORD

Frank est de toute son âme un missionnaire, un pionnier. Il sait beaucoup de langues. C'est un charmant compagnon de voyage. Il est bien rare qu'il reste longtemps dans le même pays. Tantôt ici, tantôt là, un peu partout, il fonde des groupes de nouveaux convertis, puis il court dans une autre ville ou dans un autre pays, selon la direction de l'Esprit de Dieu. Quand j'entendis parler de lui la première fois, il voyageait à travers l'Amérique du Sud. Il connaît la Chine comme un Chinois. Il est tout à fait chez lui en Allemagne, dans les Pays-Bas, aux Indes, en Amérique, en Afrique et en Australie. Il est même parvenu jusqu'à l'Islande et il sait ce que beaucoup d'Anglais ignorent, que l'Islande ne fait pas partie de l'Empire britannique, mais que c'est une possession danoise.

On a quelquefois appelé Frank « le missionnaire des missionnaires », à cause de son zèle, de son amour de l'Évangile, de ses efforts pour aider chaque chrétien à parvenir au maximum de puissance et d'efficacité. Quand il choisit des chefs pour s'occuper des groupes durant son absence, Frank bien souvent se montre inspiré, par exemple lorsqu'il laissa la charge du groupe d'Oxford à Ken Twitchell, un élégant jeune Américain, étudiant de Princeton, aux manières charmantes, qui se convertit soudain et ensuite passa ses examens au Balliol College à Oxford. C'est un de ces aimables Américains qui font la joie des Anglais en leur déclarant tout de suite qu'ils sont d'origine purement anglaise.

Par un beau week-end en février, je courus à Oxford pour voir Ken Twitchell et le groupe d'Oxford dans son activité. Ken m'invita à dîner et je me trouvai dans une maison con-

fortable et bien meublée. Depuis quelques années, Ken, sa femme Marianne et sa famille ont vécu sans ressources fixes, par la foi et la prière, ce qui ne veut pas dire qu'ils habitent dans une chaumière. A dîner, point de vin, un verre d'eau devant moi.

— Quel est l'enseignement des groupes pour le tabac et l'alcool? demandai-je.

— Et vous, qu'en pensez-vous?

C'est la réponse typique dans les groupes. La décision vous appartient. La rigidité dans de pareilles questions n'est pas admise. Certes, il y a des principes dans la communauté, mais point de règles rigides. Si vous jetez une question aux groupes, la balle vous est renvoyée. Voici des faits, vous dit-on. Interpretez-les de votre mieux sous la direction de Dieu. « Faites tout ce que Dieu vous permet de faire. » C'est le principe des groupes, le principe de la liberté.

Garrett Stearly, autrefois, était l'esclave du tabac. Il ne pouvait s'arrêter de fumer des cigarettes. Pour lui c'était devenu un péché qu'il devait abandonner; pour d'autres ce n'est pas indispensable. Garrett eut de la peine à triompher. Il remporta la victoire après un rude effort.

Dans une autre réunion j'entendis un nouveau venu demander quelle était la règle pour l'alcool. Et de nouveau on lui répliqua :

— Et vous, qu'en pensez-vous?

Un bel Anglais aux cheveux noirs raconta qu'il s'était efforcé de guérir quelques amis buveurs. Il reçut de Dieu la direction de renoncer lui-même à l'alcool. C'est la doctrine de saint Paul : « Si la nourriture que je prends amène mon frère à tomber dans le péché, je cesserai d'en manger. » De même, évidemment, pour la boisson. Rien de neuf au point de vue doctrinal, mais une application très précise dans la vie concrète, à l'Université d'Oxford, où presque tous les étudiants fumaient et buvaient. La théorie entrait dans la vie, parce que la doctrine chrétienne était appliquée strictement.

Ken Twitchell, dans sa voiture, une vieille auto découverte, me conduisit le dimanche soir au *College de Corpus Christi*, le

College de l'élite, où Frank avait fait ses débuts. Une belle nuit froide, avec la pleine lune éclairant les tourelles des toits, illuminant la grande cour carrée de *Christ Church*. Nous passâmes sous la tour qu'on appelle *Tom Tower*, et nous arrivâmes sur les dalles des cloîtres de *Corpus Christi*. A nos pieds, les toits sculptés formaient des ombres comme une délicate dentelle. Nous arrivâmes à l'escalier bien usé qui conduisait chez le chapelain. J'étais tellement empoigné par la beauté de ces vieux monuments d'Oxford au clair de lune que je ne me demandais pas ce que j'allais voir. Était-ce une réunion religieuse, une conférence, un concert? Cela ressemblait un peu à la salle de conférences de la Garde royale. Une foule de jeunes hommes, d'une belle allure militaire, remplissaient la pièce. Tous les sièges étaient occupés. Plusieurs étaient accroupis par terre, là où il y avait encore de la place. Il y en avait, tout autour de la porte, au moment où nous entrâmes. L'estrade en était couverte, il y en avait dans tous les coins. Réunion toute simple, toute cordiale, avec des moments de franche gaieté. Aucune tenue spéciale : des costumes d'intérieur, des culottes de golf, des cravates multicolores. Rien de forcé, rien de choquant.

Point de jeunes gandins, mais des figures rayonnantes. Ce groupe d'Oxford, le premier d'une série qui devait s'étendre tout autour du monde, était quelque chose de très vivant, de très moderne. L'atmosphère était religieuse, mais non sentimentale. Ces jeunes gens étaient cultivés, mais naturels. Ils connaissaient le monde, mais ils avaient fait leur choix. Après mûre réflexion, ils avaient décidé de ne plus connaître que le Christ. Il y avait là un ou deux professeurs. Un jeune homme de vingt-cinq ans, Francis Elliston, dont le père était membre du Parlement, tenait sur son genou un carnet ouvert, son carnet de direction, je suppose, auquel il regardait de temps en temps pendant qu'il racontait sa propre histoire.

Deux des assistants se levèrent tout de suite pour nous donner leurs chaises, tandis que la pièce se remplissait toujours davantage. Les étudiants arrivaient un à un, l'air joyeux. Point de trouble-fête. J'aurais souhaité qu'il y en eût.

A peine étions-nous entrés qu'on nous dit de prendre nos

chaises et de descendre plus bas dans une pièce plus grande. Quand le remue-ménage fut terminé, celui qui dirigeait nous fit rire en nous indiquant le nombre de gens qui pouvaient tenir là où nous étions. « S'il en vient davantage, ajouta-t-il, il nous faudra de nouveau aviser : seulement voilà, ce qu'il y a au-dessous de nous, c'est le calorifère. »

J'étais donc là, à ma première réunion de groupe, perché au-dessus d'une sorte d'enfer symbolique qui me faisait penser à Dante. Et toujours les étudiants continuaient d'affluer.

Dès le début de la réunion, on ouvrit le feu en demandant des témoignages, comme c'est la coutume dans les groupes. Je me demandais si l'on arriverait à faire parler beaucoup d'étudiants. Un garçon à gauche de moi se leva vivement et se mit à parler. Ce qu'il disait était plein de bon sens et en même temps émouvant. Il nous racontait tranquillement les efforts qu'il venait de faire durant la dernière semaine pour mener la vie des premiers chrétiens. Son récit me fit une vive impression. J'avais entendu bien d'autres convertis raconter leur histoire. J'avais entendu des évangélistes parler avec ferveur dans des réunions de réveil, de braves vieux piétistes dans leurs villages, des jeunes filles donnant de bons conseils dans des réunions d'activité chrétienne, et de braves gens qu'on n'écoute guère, perchés sur un tonneau dans Hyde Park. Mais ceci était tout différent. L'histoire toute simple que j'entendais raconter rendait pour moi le christianisme plus réel. La vie chrétienne m'apparaissait ici, authentique. Sans doute, celui qui parlait était un homme cultivé, mais ce qu'il disait témoignait d'une parfaite humilité. Il faisait des aveux que je n'avais jamais entendus dans aucune sorte de réunion. Ces jeunes gens laissaient voir le fond de leur âme, et sans rien dire de choquant. Ils étaient modestes, sans la moindre fausse honte. Ces jeunes aristocrates d'Oxford donnaient un bel exemple, dans notre monde où chacun se déguise plus ou moins, en se présentant sans aucun masque. Ils parlaient de leur lutte quotidienne contre le péché. Ils indiquaient quelques-uns de leurs péchés : l'orgueil, l'égoïsme, la malhonnêteté, la paresse, le doute, l'im-

pureté. Ils reconnaissaient leurs fautes et ils disaient comment, grâce à la présence intérieure du Christ vivant, ils arrivaient à la victoire. Par ce témoignage public, ils prouvaient que même à l'Université d'Oxford il était possible de vivre en communion étroite et personnelle avec le Saint Esprit. Quelque chose qui ne s'était jamais vu se faisait ici. Ces jeunes gens parlaient ouvertement et joyeusement de leurs sentiments religieux les plus intimes, et ils étaient heureux parce qu'ils triomphaient du péché en marchant avec Dieu jour après jour. N'avais-je pas pendant des années eu tout au fond de moi cette pensée que, si notre religion était la vérité, les chrétiens devraient pouvoir vivre une vie sans inquiétude sous la direction constante du Saint Esprit? De nouveau du neuf!

Aucune hésitation : ceux qui parlaient se succédaient sans intervalle. Chacun parlait avec le même naturel. Point de ces raisonnements pleins d'arrogance que les jeunes tiennent si souvent dans la discussion, mais un témoignage simple et convaincant. Chacun avait à dire quelque chose de particulier. Chacun exprimait un nouvel aspect de la vie chrétienne, avec des traits neufs et originaux. Comme chacun d'eux confessait des péchés qu'il fallait du courage pour avouer en public, notre attention était toujours soutenue. Sans doute, parmi les faits racontés, il y en avait qui étaient assez terre à terre, mais on y voyait quand même la preuve d'un changement radical. Ces jeunes gens avaient commencé d'apprendre ce qu'on enseigne bien rarement ailleurs : comment il faut vivre.

Un garçon bien bâti, là-bas dans le coin, était organiste. En s'abandonnant au Christ, il avait appris à s'appliquer mieux à ses leçons. Un autre, aux cheveux très bruns, aux traits accusés, avait fait cette découverte que pour les membres du groupe il y avait de l'égoïsme à causer toujours entre eux au lieu de se mêler aux autres et d'employer leurs moments de loisir à ramener les enfants prodiges au Père céleste.

Il n'y avait pas de confession dramatique. Un jeune homme assez grand, avec une belle tête, nous dit sa reconnaissance : c'était grâce au groupe qu'il avait pu triompher de l'impureté. C'était la première fois que j'entendais faire un aveu semblable

dans une réunion religieuse. (Pas tout à fait la première cependant. Autrefois j'avais entendu le D^r Lang, avant qu'il devînt archevêque de Canterbury, traiter dans une réunion d'hommes très ouvertement des péchés sexuels.) On ne pouvait pas ne pas éprouver de la sympathie pour la confession si franche de ce jeune étudiant d'Oxford. Il me fit comprendre d'une façon toute nouvelle ce terme de « grâce » que j'avais précédemment entendu définir comme une condescendance de Dieu à l'égard du pécheur indigne. Ce jeune homme, en nous disant sa victoire sur le péché, définissait la grâce comme la puissance de Dieu qui, à sa grande joie, l'avait libéré de sa faiblesse.

La grâce de Dieu en pleine action à l'Université d'Oxford, à notre époque! Que diraient les lecteurs si l'on osait imprimer cela dans un journal? Je pouvais seulement constater l'effet de cette histoire sur moi-même. Je me demandais si cette même grâce de Dieu pourrait me donner la victoire sur un autre genre de péché. Et de nouveau surgissaient des doutes. Est-ce que la grâce n'était pas au fond de l'autosuggestion? Il me fallait plonger plus profond dans le mouvement avant de le savoir.

Plus tard, dans des réunions de groupe, j'ai entendu de temps en temps ces mots de pureté et d'impureté. Quelquefois le mot de sensualité. Mais bien que j'aie assisté maintenant à des centaines de réunions de groupe, je n'ai jamais rien entendu qui fût de mauvais ton.

J'appris bientôt à connaître la mode des anniversaires spirituels. Il est rare qu'une seule réunion ait lieu, sans que quelqu'un se lève et annonce qu'il y a juste un an ce jour-là qu'il a pris la résolution d'abandonner sa vie à Dieu; il nous décrit le passage d'une vie d'inquiétude, de chaos et de discorde à une vie de paix, d'ordre et d'harmonie, où il s'est déchargé sur Dieu de tous les fardeaux pesants, où il s'est reposé en Lui avec confiance. Récits joyeux d'une vie vraiment nouvelle, rayonnante, coupée par quelques chutes occasionnelles suivies de repentance et d'un nouvel abandon. Affirmation humble et joyeuse de croissance spirituelle, de progrès conscient dans ce domaine de la perfection qui est le Royaume de Dieu.

Dans son livre « Religion et Politique », Stanley Baldwin, premier ministre d'Angleterre, nous dit : « Si seulement un saint François ou un Wesley pouvait surgir aujourd'hui, la meilleure chose pour le monde ne serait-elle pas de fonder une corporation de frères prêcheurs, car aujourd'hui le monde paraît plus éloigné de la religion qu'il ne l'a jamais été depuis l'ère chrétienne. »

Et voilà que j'avais devant moi plus d'une soixantaine de jeunes gens, une corporation de moines prêcheurs, décidés à suivre le Christ et à l'annoncer partout où ils iraient, comme ministres de l'Évangile ou comme simples laïques, en racontant tout simplement, comme au premier siècle, l'histoire de leur propre conversion, et leur confiance dans la direction du Saint Esprit. La génération qui nous suivra jugera des résultats obtenus.

A Oxford, un groupe se réunit tous les jours durant la période des cours, vers midi, dans l'ancienne bibliothèque de l'*University Church*. J'assistai au groupe qui se réunit le jour suivant, où Ken Twitchell lut un chapitre du Nouveau Testament, en se servant de l'une des versions les plus récentes. Toutes les vieilles vérités ressortaient dans cette traduction avec une vigueur nouvelle.

J'assistai pour la première fois ici à la pratique du recueillement (*quiet time*), qui est un des principes fondamentaux des groupes et l'une des choses qui arrêtent le plus les nouveaux venus. Il faut que tous ceux qui s'abandonnent à la volonté de Dieu reçoivent de lui des directions précises. Au moment où Ken Twitchell annonça que le recueillement allait commencer, les étudiants fouillèrent leurs poches. Chacun sortit son crayon et son carnet, et ils commencèrent à écouter Dieu dans le silence. Il ne s'agit pas ici d'une simple méditation, d'une concentration de l'esprit sur tel aspect du Christ ou de l'Évangile, mais de quelque chose de plus. Il s'agit d'écouter pour entendre des messages définis répondant à nos besoins présents. Puisqu'ils s'étaient engagés à faire la volonté de Dieu, cette volonté pouvait leur être connue chaque fois qu'ils en avaient besoin.

En les regardant écrire en silence, on était partagé entre deux impulsions différentes. D'une part, on avait envie de rire. Est-ce qu'ils n'étaient pas tous mabouls? D'autre part, cette manière de prendre des notes durant le recueillement comme un étudiant à son cours, pouvait être une bonne idée. Théoriquement que pourrait-on imaginer de mieux? Trouver aussi simplement l'inspiration de Dieu, est-ce que cela n'enfonçait pas toutes les autres formes de communication humaine, le télégraphe, l'aviation, la T. S. F.? Oui, si seulement cela pouvait marcher.

Mais qui pouvait croire sérieusement que cela marchait? Ce n'était pas les journalistes de Londres! Une fois, tout jeune reporter, on se ficha de moi parce que j'avais rapporté l'interview d'une jeune fille, guérie miraculeusement grâce à ses propres prières, et qui m'avait tout raconté dans le détail. Malade pendant bien des années, elle avait soudain retrouvé la santé. Bien entendu, j'avais trouvé son visage angélique. On imprima l'article quand même, avec quelques réserves. Mais que dirait Fleet Street de cette nouvelle histoire? Je savais bien ce qu'on me répondrait: « Dites-nous quelles pensées viennent dans les recueils; si elles sont assez frappantes pour nous convaincre, eh bien! nous y croirons. »

Rien de frappant dans les pensées qui venaient. Tout juste ce qu'on pouvait attendre chez n'importe quel jeune homme vivant d'une vie chrétienne. Du moins, c'est ce qui m'apparut. Je demandai à Ken Twitchell comment l'on pouvait distinguer entre des pensées vraiment dirigées et les pensées flottantes qui naissent en chacun de nous. Il me répondit que l'individu est guidé par Dieu, aussi bien durant son recueillement que durant toute la journée, grâce aux moyens suivants :

1^o Par le Saint Esprit lorsque, dans notre recueillement, il nous parle, soit par un verset des Ecritures, soit par notre conscience morale, soit par des pensées qui nous illuminent, soit par la communion avec la pensée du Christ.

2^o Par la lecture de la Bible et la prière.

3^o Par les circonstances qui surviennent.

4^o Par notre intelligence.

5^o Par l'Eglise et par la communion fraternelle avec nos camarades des groupes.

La condition indispensable pour recevoir des directions précises est de s'abandonner de tout son cœur à Jésus Christ. Les critères qui nous permettent de juger si une direction vient ou non de Dieu, sont les suivants :

1^o Cette direction contredit-elle les plus hauts degrés de foi auxquels nous sommes arrivés déjà ?

2^o Contredit-elle la révélation que le Christ nous apporte dans la Bible ou par la Bible ?

3^o Cette direction est-elle conforme à la droiture absolue, à la pureté absolue, à l'abnégation absolue, à l'amour absolu ?

4^o S'oppose-t-elle à nos devoirs évidents, notamment à l'égard des autres ?

Si nous sommes encore dans l'incertitude, il faut attendre, continuer à prier et consulter un ami de toute confiance qui croit lui-même à la direction du Saint Esprit.

Tout à coup, Ken Twitchell me demanda de parler, à moi le représentant d'un groupe de journaux qui avaient autrefois traité le Mouvement avec mépris. Les étudiants m'écoutaient avec indulgence et sans animosité. Ils sourirent quand je racontai mes discussions religieuses avec mon pasteur en jouant au golf : je gagnai dans la discussion et lui gagna au golf. J'essayai de présenter un argument du Père Martindale, à savoir que lorsqu'on pensait assez longtemps à quelque chose, à la fin on pouvait compter qu'on agirait de cette manière quand l'occasion se présenterait ; par exemple si l'on pensait beaucoup à un péché, on commettrait ce péché ; si l'on pensait beaucoup à quelque chose de bien, on agirait bien. Et puis, j'oubliai tout à fait l'argument du Père Martindale.

Je dis que je n'approuvais pas l'expression « *quiet time* » qui me paraissait banale et que je préférais dire « écouter Dieu ». Je dis encore bien des choses insignifiantes qui me semblaient opportunes, mais dont je me rendis compte bientôt que ce n'était que des vieilleries pour ces jeunes esprits. Evidemment, quelqu'un les avait si bien entraînés à la vie chrétienne intense et enthousiaste que pour moi je restais loin en arrière.

Pourtant, dans l'après-midi de ce même jour, à Oxford, je participai pour la première fois à un recueillement ayant un résultat positif. Nous discutons d'un problème difficile lorsque Ken Twitchell me dit : « Essayons d'avoir un *quiet time*. » Nous prîmes des bouts de papier. Nous nous mîmes dans l'état de détente et nous écoutâmes. J'avais pour moi l'impression que cela ne donnerait pas grand chose. On ne pouvait pas organiser ainsi l'inspiration divine pour résoudre un problème d'affaires, pas davantage que pour découvrir d'avance le nom du cheval gagnant, dans une course. Et puis, juste au moment où nous allions mettre nos papiers de côté, soudain à travers les pensées ordinaires, toutes humaines, en désordre, surgit une pensée d'un autre ordre, intense et lumineuse, tout à fait distincte des autres. Il est à peu près impossible sans doute de décrire une pensée particulière sans parler de son contenu. Mais je savais que celle-là avait de la couleur, une forme, une puissance émotive, quelque chose de lumineux. Elle me disait de faire une chose que jusque-là je n'avais pas voulu faire, dont je n'avais aucune envie et que sans doute, si j'en avais précédemment eu l'idée, j'aurais rejetée comme inutile et absurde. Et pourtant, si la personne qui m'était indiquée acceptait ma proposition (humainement parlant, j'étais sûr qu'elle ne le ferait pas), le problème spécial qui se présentait à moi serait bel et bien résolu. En même temps, cela résoudrait un autre problème : y a-t-il quelque chose à prendre dans cette méthode amusante d'écrire les pensées qui vous viennent et de se persuader que ce sont des messages venant de Dieu ?

Cette pensée lumineuse était venue à moi d'une façon tellement inattendue que je retournai à Londres et que j'en fis l'épreuve. J'en fis part au personnage très haut placé qu'elle concernait, et quelques minutes après il m'appela au téléphone, me remerciant en termes chaleureux pour l'idée admirable que je lui donnais, dont il allait user à l'instant. Un recueillement qui ne me disait rien avait résolu pour moi un grand problème, peut-être deux. La direction divine était donc une réalité !

CHAPITRE VII

UN MOTO-CLUB SE DISSOUT

Un moto-club dans une université anglaise. Trois jeunes casse-cou en sont le centre. Ils ont l'air de ne penser qu'à teindre d'un sang rouge la ville et la campagne. Ils en font tant que l'un d'eux est renvoyé de l'université. Tous les trois se jettent à corps perdu dans toutes sortes de conflits avec tous les pouvoirs constitués. Tous les trois sont des Don Juan scandaleux. Ils organisent des courses contraires à tous les règlements. Ils méprisent le commun des mortels, qui n'osent pas se jeter la tête la première dans une vie de désordre et de débauche.

Supposons qu'on vienne nous dire qu'il est possible d'agir sur de pareils libertins, d'atteindre au cœur ces jeunes dévergondés, de transformer ces trois enfants prodigues en trois hommes nouveaux qui écoutent la voix de Dieu, reçoivent sa direction quotidienne et passent leur temps à changer les autres comme ils ont été eux-mêmes changés, humblement, à l'image du Christ. Qui aurait pu croire cela possible en 1932, dans ces années d'après-guerre où les vérités du christianisme ne sont plus que des crédits gelés ?

Eh bien ! tout cela vient d'arriver dans une université anglaise, parmi des gens de la haute. Par suite de leur merveilleuse transformation, les trois protagonistes du moto-club se détachèrent de leur vie insensée. Si jamais il peut y avoir quoi que ce soit de romanesque et d'aventureux dans la religion d'aujourd'hui, il y en a dans cette histoire authentique qui a échappé à tous nos grands journaux. Elle m'a été racontée par les trois conspirateurs eux-mêmes, que j'appellerai, s'il

vous plaît, Bob, Rip et Sandy. Quant au petit groupe qu'ils formaient avec quelques autres au sein du moto-club, je le baptiserai pour la commodité de mon récit le « Bolide-Club ».

L'histoire commence par Bob. C'est un garçon de vingt-deux ans, assez grand, très droit, aux larges épaules; cheveux blonds et bouclés, de belles dents, des lunettes d'écaille et une expression un peu mystérieuse qui fait qu'on se demande s'il se défie de vous ou s'il désire continuer la conversation. Il conquit un *scholarship* à Winchester et se couvrit de gloire pendant qu'il était dans cette célèbre école. Tous les premiers prix furent pour lui dans les langues classiques, en littérature anglaise, en allemand, et beaucoup de seconds prix par-dessus le marché. Par nature, ce n'était pas un sportif, mais il s'entraîna suffisamment, à force de patience et de volonté, pour devenir un bon rameur et un bon joueur de football. On choisit à Winchester cinq étudiants qui sont à la tête des autres, et parmi ces cinq on désigne le major de l'École; celui qui devient major doit justifier ce titre par ses succès, et Bob y parvint grâce à des efforts persévérants.

Bob entra brillamment à l'université; mais alors son penchant pour l'étude et pour les sports disparut soudain, sauf son goût pour les courses de motocyclette. Rassasié de gloire et de succès, il lui parut que le temps était venu pour lui de mener joyeuse vie avec Sandy et Rip, de gais compagnons. Au sein du moto-club, ils fondèrent leur Bolide-Club, et commencèrent à rouler dans tous les sens du mot. Ils s'installèrent pour plus de commodité à côté de plusieurs caboulots qu'ils fréquentaient tous à tour de rôle. Que le Bolide-Club ne fût pas autorisé par le censeur de l'université et qu'il fût par conséquent illégal, cela leur importait peu. Durant la première année, Bob eut trois motocyclettes pour le sport et une petite auto pour son plaisir.

Les trois amis allèrent à l'Île de Man et deux d'entre eux prirent part aux courses d'amateurs. Ils firent beaucoup de sport. Ils eurent assez de chance dans les courses et se donnèrent surtout beaucoup de bon temps. Un jour avant déjeuner

ils mirent en morceaux le piano de l'hôtel. De retour à l'université, Sandy continua la même tradition. Il jeta une fois quarante bouteilles vides dans la rue principale, ce qui mit hors de lui le doyen.

Un autre exploit des trois mousquetaires fut de louer le camion d'une société de tempérance avec son chauffeur et de faire le tour de tous les cabarets de la ville en buvant sans relâche, pendant que les gens de la ville, qui en avaient vu bien d'autres, s'amusaient de ce spectacle. Sandy se laissa aller à de tels écarts de langage que ses amis durent le laisser de côté.

Le Bolide-Club organisa une course d'autos contraire aux règlements un matin à l'aube, sur la grand route. Le vainqueur n'atteignit pas plus de 68 milles par heure. Vers la même époque, Bob, l'ancien major de Winchester, se fit remarquer en s'échappant du *College* le long de la gouttière d'une maison voisine. C'est là un exploit difficile mais que bien des étudiants ont déjà su accomplir. La différence entre Bob et les autres, c'est qu'il prit avec lui la gouttière en même temps que la clef des champs. Mais pas pour longtemps. Un policeman l'emmena au bureau de police, où on le relâcha, après qu'il eût relevé sa veste pour montrer son nom et sa qualité inscrits sur son gilet.

Et maintenant le groupe commença de s'occuper du Bolide-Club, et le Bolide-Club fit la connaissance du groupe. Les trois mousquetaires avaient entendu dire que dans les groupes on parlait ouvertement de ses péchés. C'est pourquoi ils eurent l'idée d'envoyer Sandy leur expliquer ce qu'était réellement le péché, puisqu'il avait une grande expérience de la question, et de faire un éclat. On ne peut guère donner une meilleure idée de Sandy qu'en rappelant l'impression qu'il faisait à son copain Bob, qui disait d'un air goguenard : « Sandy a de joyeux éclats de rire suscités par toutes sortes de fredaines, une moustache blonde et légère, un nez crochu, des lunettes, un front qui s'en va un peu en arrière, le teint jaunâtre, un cerveau rapide qui peut trouver quand il le veut des formules épatantes, et un certain talent d'organisateur. » Sandy revint de la réunion de groupe en racontant qu'il leur avait dit certaines choses qu'ils avaient besoin de savoir, qu'il leur avait parlé avec la liberté

dont il usait en présence des doyens et des autres autorités, tant qu'il était encore debout. Bien entendu, il avait sur la tête sa vieille casquette imperméable toute tachée, dont la visière était partie, et sa veste de cuir brun. Mais dans les groupes on ne se démonte pas pour si peu.

Sandy rencontra un étudiant de Springbok, joueur de Rugby, membre du groupe, qui persuada Sandy de venir à Crowborough pour une house-party que Frank avait organisée là : « Les gens savaient que je devais venir, raconta Sandy, et Frank m'introduisit d'une manière assez solennelle, ce qui flatta mon orgueil ; c'est peut-être ce qui m'empêcha d'être impressionné par la réunion. Je sais que je fus très désagréable et très turbulent comme toujours. Je pris le thé, je regardai pour voir s'il y avait de jolies filles, je fus un peu déçu de n'en pas trouver. Mais Frank gagna ma sympathie et je fus frappé de la bonté que je voyais dans ses yeux. Je dis à Frank que tout mon plaisir était les femmes et la boisson ; je me gardai de lui dire que je me sentais au fond très seul et très misérable. Il n'eut pas l'air très choqué, mais me dit simplement qu'il fallait que je renonce à ces deux choses. Nous priâmes ensemble et je revins... transformé ! La première personne qui s'en aperçut fut ma logeuse. J'étais rentré chez moi à trois heures du matin sans être ivre, et je sortis le lendemain, toujours sans avoir bu. »

Le premier témoignage de Sandy, ce fut une lettre qu'il écrivit à Bob et à Rip en leur disant ce qui était arrivé. Lorsque le Bolide-Club reçut la lettre de Sandy, ce fut comme si la terre avait cessé de tourner. Sandy disait qu'il avait essayé de piloter lui-même sa propre vie et qu'il avait échoué, mais que maintenant il laissait Christ la piloter et que cela lui réussissait. Il leur disait qu'ayant essayé de ces deux vies alors qu'eux n'en avaient essayé qu'une, il lui semblait qu'il devait leur dire celle qu'il trouvait la meilleure.

— Cela nous fit réfléchir un peu, dit Rip. Nous posâmes nos verres sur la table et commençâmes à examiner cette nouvelle ébouriffante. Un de nos as avait passé à l'ennemi. Ne sachant quoi faire d'autre, nous nous mîmes à ricaner.

Sandy eut l'air de prendre cela très calmement, ce qui ne

lui ressemblait guère, car il aimait à riposter et il avait une langue qui coupait comme un rasoir. Il dit simplement : « Eh ! bien, alors, venez donc vous-mêmes voir ces types-là. » Sandy invita quelques amis chez lui pour le thé, et huit membres du moto-club acceptèrent de venir. Quand le groupe en entendit parler, il envoya une patrouille d'assaut avec trois des meilleurs tireurs, et de plus, chose capitale, soutenue par une batterie de vingt-cinq hommes qui priaient avec ardeur.

La patrouille d'assaut s'arrêta à cent mètres de la maison de Sandy et tint l'un de ces recueils qui terrassent l'ennemi. Avant d'entrer, Ken Twitchell donna ordre à ses deux compagnons de ne pas chercher leurs mots, d'éviter toute phraséologie pieuse et de parler dans un langage que les païens puissent comprendre. Les huit innocents qui étaient chez Sandy ne se doutaient pas de ce qu'on préparait pour eux. Quand les trois pionniers entrèrent, le thé était servi et tout le monde avait l'air de bonne humeur. Pour commencer, les gens du groupe leur parlèrent de leurs courses sportives, de leurs études, de tout au monde excepté de leurs convictions religieuses. Mais après le thé, ils s'assirent en rond et les trois visiteurs abordèrent carrément le sujet pour lequel ils étaient venus, tandis que Sandy, l'ancien chef des noceurs, servait de lien entre les uns et les autres.

Les huit n'eurent guère de temps pour raisonner, car ceux du groupe, fidèles à leur tactique éprouvée, déclenchèrent leur témoignage. L'un se mit à raconter son histoire, évidemment très impressionnante. Fils de pasteur, il avait échoué partout en Angleterre, et on l'avait expédié au Canada où il resta aussi dévoyé. Un soir, il était tellement pris de boisson qu'il s'imagina de couper la tête à toutes les poules dans un poulailler. Cet exploit fit rire aux éclats les bandits qu'il rencontra un peu plus loin. Ne pouvant guère après cela rester au Canada, il alla plus au sud, jusqu'à New York, jouant au poker chaque fois qu'il en avait l'occasion et perdit tout ce qu'il avait, sauf sept dollars. A New York il trouva un emploi qui consistait à vendre de la porcelaine derrière un comptoir. Une dame anglaise entra dans le magasin et lui demanda en passant : « Vous inté-

ressez-vous à la religion ? » Il répliqua : « Non. » Elle l'invita à l'église du Calvaire et il y alla. Là, à la réunion très suivie du jeudi soir, il rencontra un jeune banquier qui avait été plongé dans la plus grande dépravation et qui avait été régénéré par la puissance du Christ. Mais notre fils de pasteur croyait toujours que son cas était désespéré. On l'amena à la mission du Calvaire, où il entendit plusieurs histoires extraordinaires de conversion chez des hommes qui avaient atteint l'extrême limite du désespoir. L'un d'eux raconta comment on l'avait mis à la porte de chez lui, malade et dégoûté de tout, en lui disant d'aller mourir ailleurs. Et lorsqu'il cherchait où il pourrait aller mourir, il fut converti à la mission du Calvaire. Cette histoire convainquit à la fin le fils de pasteur qu'il pourrait triompher de ses penchants funestes et que le Christ était la vraie réponse à sa détresse.

L'ancien major de Winchester, notre ami Bob, écoutait de toutes ses oreilles. Il fut frappé par les muscles saillants et le cou robuste de celui qui parlait. L'histoire le fit rentrer en lui-même, surtout lorsqu'un autre équipier serra les dents d'un air décidé, pour montrer qu'il connaissait lui aussi la vie avec Dieu, et qu'il s'y tenait résolument. Après cela, on exposa les quatre critères des groupes et Bob laissait toujours tomber plus bas sa mâchoire. Malgré les témoignages qu'il entendait, il ne pouvait pas croire en toute sincérité qu'il fût possible d'être absolument honnête, absolument pur, de pratiquer l'abnégation absolue et l'amour absolu. Il prit la parole pour dire qu'il faisait quelquefois acte d'abnégation en réparant des motos en panne, mais c'était peut-être parce qu'il aimait les motos.

— Et que diriez-vous de raccommoder des hommes ? demanda Ken Twitchell.

— C'est si passionnant de dépanner des motos, dit Bob.

— Vous verrez, c'est plus passionnant de dépanner des hommes, dit Ken.

Il ne se doutait guère en faisant cette prophétie qu'avant deux ans Bob aurait dépanné une douzaine d'hommes directement et des quantités d'autres d'une façon indirecte.

— Alors nous nous mîmes à discuter, raconte Bob.

Mais après une heure et demie Bob reconnut qu'il n'y avait pas moyen d'échapper au fait, c'est à dire à la conversion évidente de son ami Sandy.

Après cela, vinrent les réunions de groupe du dimanche soir, où assistaient les huit camarades et où Rip venait faire du scandale.

« A ces réunions, continua Bob, je remarquai le visage rayonnant de Howard Rose quand il nous disait qu'il était un homme libre. Cela me fit quelque chose. Je pris l'habitude d'écarter un peu ma chaise de celle de Rip à cause de ses blasphèmes. J'avais honte d'être à côté de lui. Puis je me rendis compte qu'un membre du groupe, après avoir ramé toute une après-midi, écouta patiemment jusqu'à minuit la confession d'un malheureux. Voilà un degré d'abnégation que je n'avais jamais vu. Dans une réunion où l'on prenait le thé, j'entendis quelqu'un dire que l'impureté s'évanouissait d'elle-même quand le Christ entrait dans une âme. Je n'en croyais rien. « Il me faudra bien toujours fumer et boire, disais-je, pour cacher mes sentiments, quand je serai diplomate. » L'un d'eux me répliqua : « Et qu'est-ce que vous feriez si vous n'aviez point de sentiments à cacher ? »

» Sans se gêner les groupes dégonflèrent ma théorie sentimentale sur l'amour libre et la volupté libre, en me disant que c'était peut-être très joli pour moi, mais que pour eux cela leur paraissait méprisable. Un jour, l'un des chefs nous lut le poème de Masefield : « L'Eternelle Miséricorde. » J'en emportai un exemplaire et ma petite amie et moi nous le relûmes plus de cinq fois durant la quinzaine qui suivit. Le vers qui me frappa le plus fut celui-ci :

Il mit le Christ à la porte en vivant de caroubes parmi les pourceaux.

» La conviction de péché ne me quittait plus ; déjà je me levais plus tôt, parce que dans mon lit je me sentais mal à l'aise en pensant au groupe. Quand j'allais déjeuner à la salle commune, je me surprénais à raffler les meilleurs morceaux sans égards pour les autres et je sentais la profondeur de mon égoïsme. Ce fut un coup dur.

» Puis vint cette fameuse soirée de dimanche, où je quittai la réunion avec la décision ferme d'appliquer le critère de la pureté absolue. Le lundi après-midi, il me vint tout à coup l'idée de lutter à la course dans le parc avec l'un des chefs des groupes. Je voulais faire un peu d'entraînement. Pendant que nous courions tous deux, je pris la résolution de ne laisser voir aucune trace d'épuisement, de fatigue ou de faiblesse. Mon idée était que l'on pouvait vivre une vie déréglée sans aucune fâcheuse conséquence. Cette petite course fut pour moi un coup de fouet. Je résolus de supprimer de ma vie l'impureté, le tabac et l'alcool. Après cela, je décidai de mettre Dieu à l'épreuve ce soir même. Sur l'impériale de l'autobus, je fis une prière; je regardai le ciel tout gris et tout couvert, et j'implorai la Puissance suprême qui était là, quelle qu'elle fût, de me venir en aide. Elle agit en moi cette nuit même.

» Avant d'aller au lit, je fis encore une prière. Chose étrange, j'avais le sentiment que le Christ était là, debout. Le matin suivant j'eus de nouveau l'impression que le Christ était là, dans ma chambre. Jusqu'alors je m'étais toujours représenté le Christ se tenant au bord du lac de Génésareth. Ici, à l'université, il était là, debout, à mes côtés, pour m'encourager et me fortifier. Je me rendais compte maintenant que je m'étais échappé d'une cage dorée. Ce matin-là, les arbres étaient plus verts, le ciel était plus bleu et les oiseaux chantaient. Pour la première fois le Nouveau Testament était pour moi quelque chose de vivant.

» Après cela, je fis une nouvelle course avec mon ami. J'étais soutenu par la puissance de l'Esprit. Je courais plus vite que la veille et avec moins de fatigue. Dans cette course, où je dépassai mon ami, je lui dis : « Qui sait si je ne vais pas bientôt entrer dans votre boutique? » C'est le premier signe que je lui donnai d'un changement dans mes dispositions, bien que j'eusse déjà défendu les groupes, dans nos jeux entre camarades, tandis que d'autres les insultaient. Je disais, moi, que les groupes avaient du bon. »

Une quarantaine de conversations particulières ou de réunions familières avec d'autres étudiants, tel fut le programme de

Bob durant les semaines mémorables qui suivirent. Un jeune homme, futur missionnaire, apprit à convertir les hommes selon la méthode des groupes. Un étudiant en théologie fut délivré de ses chutes et de sa conception pessimiste de la vie. Après cela, Bob rentra chez lui et acquit de nouvelles forces spirituelles. « A la maison, dit-il, je rendis témoignage, et, j'en ai peur, un peu brutalement. Je fis aussi une restitution à une compagnie d'assurances à laquelle j'avais réclamé une indemnité beaucoup trop forte pour un accident de moto. Dans la première partie de ma conversation avec le directeur, je me demandais s'il n'allait pas m'attaquer en justice. Il me demanda pourquoi je venais ainsi me dénoncer, et je lui dis que j'avais chargé le Christ de diriger ma vie. Il fut un peu abasourdi, mais à la fin, il devint tout à fait cordial, et il me demanda d'entrer en rapport avec un sien neveu qui était à l'université. Il me dit qu'il ne me réclamerait que neuf livres sterling. Pour moi, je m'attendais à vingt.

» Ce soir-là, j'eus encore à effectuer une restitution. J'avais donné des leçons au fils d'un homme riche, sur la foi d'un certificat qui n'avait plus de valeur, en me faisant payer neuf guinées par semaine. Je me sentis contraint d'aller dire à cet homme la vérité; je m'attendais à perdre une trentaine de livres. Au lieu de rien perdre, je trouvai cet homme plein d'amabilité; il s'assura mes services pour les vacances, et il me donna en outre vingt-six livres pour la croisade des groupes dans l'Afrique du Sud. »

Il ne se passa pas plus d'une semaine avant que Bob fût recherché avec ardeur par beaucoup de jeunes gens qui lui demandaient secours, et avec qui il avait de longues conversations jusqu'à deux heures du matin. Au bout d'un mois, il faisait partie d'une troupe de soixante et dix équipiers; plus il agissait, plus il accroissait son trésor d'expériences. Un de ses meilleurs amis vint le voir peu après sa conversion et se décida pour Dieu. Bob alla dans l'Afrique du Sud pendant que son histoire faisait le tour de la Grande Bretagne et presque de la terre entière.

Enfin le dernier des trois mousquetaires se rendit à Dieu. Ce fut notre ami Rip, qui parlait d'une façon si joyeuse à la première réunion des groupes à laquelle j'ai assisté.

Pour le dépeindre, je rapporterai l'impression de ses camarades. Bob nous dit :

« Rip ressemble à Harold Lloyd : lunettes d'écaille, cheveux roux, une belle voix ; il parle un peu fort, parce qu'il est préoccupé de lui-même, et il attire ainsi beaucoup l'attention. Il ne peut supporter que très peu de bière, sa capacité ne va pas au delà d'un demi-litre. Tous nous le méprisions un peu parce qu'il roulait sous la table avant que nous soyons vraiment allumés. Il est de taille moyenne, il conduit sa moto à la perfection et c'est un bon pianiste pour jouer les jazz. »

Et maintenant Rip lui-même nous racontera avec humour sa conversion :

« J'allai pour la première fois dans un groupe, étant bien lesté de bière, en compagnie de quelques amis qui partageaient mes idées en matière religieuse, parce que j'avais remarqué que Sandy restait de longues périodes sans être ivre ; quelque chose avait dû lui arriver. J'étais athée, et je venais d'écrire une thèse sur l'impossibilité de l'existence d'un Dieu personnel. J'entendis raconter que certains membres des groupes avaient trouvé la solution du problème moral élémentaire où je me débattais en vain depuis six ans. Tellement que je ne me sentais plus en faute.

» J'avais plaisir à discuter avec les gens du groupe, mais ce qui me frappait le plus, c'était leur air joyeux, cordial, sans rien de mômier. J'assistai plusieurs fois à leurs réunions du dimanche soir et j'expliquais la chose à mes amis, en leur disant que cela en valait bien la peine, étant donné la soif prodigieuse que je gagnais en restant deux heures sans rien boire du tout, dans une chambre surchauffée. En réalité, j'avais la nostalgie du bonheur. Ces gens-là savaient ce qu'ils voulaient. D'autre part, je n'avais aucune envie de devenir religieux et de renoncer à passer mes soirées comme il me plaisait.

» Je rencontrai Frank à Wallingford. Je fus prodigieusement

amusé par son irrésistible bonne humeur. L'ensemble du « Bolide-Club », toute notre bande d'écervelés alla dîner avec lui à Londres. Pendant le dîner, Frank me demanda mon histoire la plus drôle, mais je n'en savais point qu'il fût possible de raconter devant des dames. C'était dommage, car mon répertoire comique m'avait acquis une certaine renommée. Alors quelqu'un me demanda pourquoi je n'entrais pas dans les groupes, et je me rappelle que je lui répondis : « Parce que je suis trop égoïste. » Et pourtant ce n'était là qu'une partie de la vérité.

» Peu de temps après, je reçus l'invitation de Frank pour aller à Edimbourg. Je me dis alors : Puisque le groupe veut agir et parler comme s'il y avait un Dieu, je donnerai un peu plus de saveur à leur jeu, en agissant et en parlant comme s'il y avait un diable. C'est pourquoi, en écrivant à Frank, je signai : Votre dévoué Rip, au nom de la Société Péché, Enfer et C^{ie}. Je partis pour Edimbourg sur une moto, mais je n'allai pas plus loin que Derby, où un ouragan de neige me força de prendre le train. Après un pénible voyage de nuit, j'arrivai à sept heures du matin, de fort méchante humeur. Ma première rencontre fut celle de Frank, qui me dit d'acheter un imperméable. Pouah!

» Puis vint la première des grandes réunions du soir. Jamais il ne m'était venu à l'esprit que Frank me demanderait de parler. Les équipiers l'avaient supposé moins encore. Ils se cramponnèrent à leurs chaises avec effroi, quand il le fit. Pour moi, je suais à grosses gouttes. Je ne sais pas ce que j'ai pu dire : personne n'y fit attention. J'en avais assez, je ne pouvais plus supporter l'idée que tous les autres faisaient quelque chose et que moi je n'étais bon à rien. Certes, je ne me sentais pas du tout convaincu de péché, mais je voyais bien que tous ces gens-là étaient beaucoup plus heureux que moi, et c'est leur bonheur dont j'avais besoin. Mais je dus reconnaître, après avoir passé une semaine ou deux dans cette sorte de caravansérail, que cela n'allait pas tout seul, et qu'il ne s'agissait pas seulement de se laisser aller.

» En tout cas, voici comment j'aboutis à une décision. J'en-

traï dans l'hôtel, et je dis à quelqu'un de l'équipe : « Êtes-vous libre pendant cinq minutes ? — Mais oui. — Alors, venez me convertir. » Ce furent là les mots échangés, je m'en souviens très nettement. Nous montâmes, et nous nous mîmes à genoux devant un lit. Pour moi, je me sentais assez nigaud. Je demandai à Dieu de venir diriger ma vie et de m'indiquer ce que j'avais à faire. La première chose qui me vint à l'esprit fut de dire à l'équipier que j'avais menti jusqu'alors, d'une façon continue. La seconde idée fut de télégraphier à ma mère, qui savait tout ce qu'on peut savoir sur la religion, mais qui ne connaissait pas le meilleur moyen de l'appliquer. La troisième fut d'apprendre à mes amis où j'en étais venu. La quatrième, de renvoyer deux livres au directeur de mon école, en lui disant pourquoi je les renvoyais. C'est peut-être ce qui me coûta le plus. »

Avec la capitulation de Rip, les trois mousquetaires furent de nouveau réunis. Ils s'efforcent encore de changer la couleur de la ville et de la campagne, mais au lieu de les peindre en rouge, ils s'efforcent de les peindre en blanc.

Et voilà comment le « Bolide-Club » termina sa carrière, en l'année 1930.

CHAPITRE VIII

FRANK REVIENT

Le mois de mai revint, et en même temps revint de l'Amérique du Sud, où il avait fait une tournée très féconde, le héros légendaire que j'attendais, Frank lui-même. Ken Twitchell m'avait bien prévenu que les groupes, pour le moment, ne recherchaient aucune publicité, car ils n'avaient que juste assez d'équipiers pour la besogne qui s'offrait à eux. Cependant il me promit une interview avec Frank, tout de suite après son arrivée. Un beau matin de mai, j'entendis au téléphone la voix de Ken qui m'annonçait que Frank était à Londres et serait heureux de me voir.

Je les invitai tous deux à déjeuner avec moi. Frank reçut la « direction » qu'il fallait que je vienne prendre le thé avec lui au Brown's Hotel cet après-midi là. Sans aucune défiance, je m'y rendis et je rencontrai pour la première fois celui qui est au sens humain le fondateur des groupes d'Oxford, ce docteur en théologie, si correctement habillé. Il me reçut avec beaucoup de cordialité et même de gaieté. C'est un homme d'une corpulence moyenne, très aimable et aux mouvements vifs. Il me dit beaucoup de choses, parlant vite, d'une voix un peu sèche, mais agréable. Dans l'Amérique du Sud, il venait de vivre de grandes heures ; il avait eu à un degré extraordinaire le sentiment que le Saint Esprit l'accompagnait et le dirigeait durant toute sa tournée. Il avait constaté beaucoup de bolchévisme dans l'Amérique du Sud, mais il était toujours plus persuadé que ce dont le monde avait besoin pour rentrer dans le bon chemin, c'était la direction du Saint Esprit et non pas celle du bolchévisme. Je n'avais jamais entendu un clergyman (car Frank est un cler-

gyman) s'exprimer si librement sur le Saint Esprit. La plupart des hommes d'Eglise semblent être un peu dans le vague à ce sujet. Frank parlait en arpentant le salon, la tête et les épaules en arrière, les mains derrière lui; par ses gestes, par tout ce qu'il avait en lui d'intense, de lumineux et de décidé, il me faisait penser à Lloyd George, tel que je l'avais vu, un jour que je lui avais été présenté. Nous parlâmes des articles religieux qui avaient paru dans notre journal. J'exposai mon projet d'une série d'articles sur les groupes d'Oxford et Frank m'écouta sans m'interrompre. Mais quand je parlai d'inviter nos lecteurs à nous dire leur opinion pour ou contre les groupes :

— Oh! pour ça non, dit Frank.

Il ne voulait pas entendre parler d'une discussion de ce genre dans un journal; les groupes, disait-il, ne recherchaient pas la publicité. Il accepterait seulement de me donner des renseignements, pourvu qu'ils soient publiés avec exactitude et que l'on ne traitât pas la question à la légère. Les controverses sur la religion publiées dans les journaux ne sont jamais bonnes; cela est contraire à l'esprit du Nouveau Testament. Cela pique la curiosité, mais ne peut faire vraiment du bien. Les gens qui ont pu être un moment réveillés sont ensuite abandonnés à eux-mêmes, tandis que le journal reprend son rôle coutumier de pourvoyeur de nouvelles. Cette sorte-là de publicité ne servirait de rien pour le mouvement essentiellement spirituel dont il s'occupait; cela ferait plus de mal que de bien.

— En outre, me dit-il, — comme s'il me jetait une bombe — la direction que j'ai reçue du Saint Esprit s'oppose à ce que vous écriviez ou fassiez écrire n'importe quoi sur les groupes d'Oxford, avant d'être vous-même prêt spirituellement à jouer ce rôle.

Ce grand changeur de vies avait vraiment de l'aplomb. Ce qu'il venait de me laisser entendre était bien la chose la plus extraordinaire que l'on m'ait dite durant mes vingt-cinq années de journalisme à Londres. Pourtant je me souvins que j'avais sorti quelque chose d'analogue à un personnage très connu, quelques années auparavant. Frank me renvoyait la balle; il

osait me dire en face que le Saint Esprit ne voulait pas que j'écrive sur les groupes jusqu'à ce que j'aie été moi-même redressé. Frank se doutait-il que les journalistes n'ont pas coutume de demander la permission des gens avant d'en parler? Evidemment non. Il ne savait pas non plus — en tout cas cela ne semblait guère l'inquiéter — que pendant bien des années j'avais essayé de pratiquer le christianisme, que je lisais la Bible presque tous les jours, que je priais deux ou trois fois par jour (comme le Pharisien), que de temps en temps j'avais du remords pour tel ou tel péché, et que je m'efforçais d'obéir au Nouveau Testament, tel que je le comprenais, tout en naviguant de mon mieux, soit pour moi, soit pour mon journal, à travers un tourbillon quotidien de difficultés.

Pour un moment je me demandai si l'indifférence bien peu flatteuse de Frank à mon égard n'était pas le fait d'une habile diplomatie, pour me mettre dedans au nom du Saint Esprit, afin de s'assurer que nous ne dirions sur lui que ce qu'il voulait qu'on dise, sans tenir compte de notre opinion véritable. En tout cas, me disais-je, mes doutes à son sujet sont aussi sincères que les siens à mon égard. Après tout un homme se connaît lui-même, il sait quel idéal il se propose. Qu'importe ce qu'en disent les autres, ceux du dehors, qui auraient peur de faire comme lui! C'est la haine qui les pousse, ou la jalousie, ou l'incapacité de sortir d'eux-mêmes.

Qu'y avait-il dans ma vie qui autorisât Frank, dès notre première conversation, à me dire que le Saint Esprit ne voulait pas que je m'occupe de son mouvement? Bien entendu, on peut toujours supposer qu'il y a quelque chose qui ne va pas bien, chez un individu quelconque. La probabilité sera toujours en faveur d'une telle hypothèse. Frank avait gagné la première manche, mais même s'il avait raison sur ce point, était-il en droit de m'empêcher d'écrire? Faire connaître un nouveau mouvement ne peut être mauvais que si ce mouvement lui-même est mauvais. Bien plus, il y a des textes de la Bible, d'une clarté aveuglante, qui montrent que ceux qui n'ont rien à cacher doivent être prêts à tout amener à la lumière. Nos romanciers eux-mêmes n'avaient-ils pas publiquement manifesté leurs

opinions religieuses en s'exposant à la critique de leurs lecteurs? Arnold Bennett n'avait-il pas été l'objet d'un tir de barrage de la part de lecteurs fanatiques et sans bienveillance? Si un incrédule acceptait de déclarer ouvertement ce qu'il pensait quand c'est moi qui le lui demandais, pourquoi Frank faisait-il des objections quand il savait que j'étais croyant aussi bien que lui? Si Frank pouvait souhaiter que le péché soit étalé au grand jour pour qu'on vît bien toute sa laideur, combien plus était-il désirable que son mouvement nouveau soit amené à la lumière, pour que tous puissent constater sa pureté. D'ailleurs, qu'il le voulût ou non, nous étions libres de le faire; un directeur de journal se décide par lui-même.

Et pourtant Frank continuait de dire non; il était tout à fait sûr que le Saint Esprit le lui enjoignait, et moi-même, quand je songe à cette interview, à la lumière de tout ce qui s'ensuivit, *moi aussi je suis très sûr qu'il avait raison.*

Frank reçut la « direction » de me dire plusieurs choses, pour moi bien inattendues, durant cet après-midi et durant la soirée. Un de ses propos pendant le dîner me frappa. Il venait de se servir pour la seconde fois d'asperges, quand je lui demandai de m'expliquer où s'arrêtait le bon sens et où commençait la « direction ».

— Je ne prétends pas, répondit-il, que chaque détail de ma vie, par exemple le fait que j'ai repris des asperges, soit l'objet d'une direction. J'avais faim et j'aime les asperges. Mais toutes les fois que je recherche vraiment une direction, elle me vient au moment où j'en ai besoin, et il en est ainsi pour chacun de nous...

— Vous pouvez me raconter ce que vous voudrez, disait Frank, qui se tenait au milieu du salon, sa large tête et ses fortes épaules rejetées en arrière, et les mains jointes derrière le dos, l'exacte image de M. Pickwick.

Je lui racontai d'abord une extase que j'avais éprouvée plusieurs années auparavant, et puis un horrible cauchemar...

Quand j'eus terminé ces deux récits de lumière et de ténèbres spirituelles, Frank ne parla ni de magie blanche ni de

magie noire, mais il me révéla soudain ce qui aurait dû me sauter aux yeux dès le début.

— Ces deux expériences, me dit-il, se rapportent au même péché, dont Dieu veut vous débarrasser afin que vous puissiez réaliser ce qu'il a préparé pour vous. Vous avez probablement une œuvre à faire qu'un péché mortel est en train d'étouffer.

La lumière se fit en moi. Sans doute l'idée d'une mission dont Dieu m'aurait chargé était plus flatteuse que vraisemblable. Mais il était possible qu'un péché spécial fût la cause unique de ces deux impressions mystiques si contraires.

La voix de Frank me rappela sur la terre. Il parlait très sérieusement, m'engageant, pour me protéger contre des chutes futures, à « planter des pieux », comme il dit, autour de moi-même. A une personne envers qui j'avais eu des torts, il m'engagea vivement à aller dire ce qui en était. — Ne vous inquiétez pas de savoir si vous avez vous-même à vous plaindre, me conseilla-t-il. Vous n'avez qu'à jouer votre rôle. Quant à l'autre, c'est à lui de confesser ses torts ou de garder le silence. Que vous importe à vous ?

Frank manœuvrait évidemment pour m'amener à renoncer à toutes les formes de péché, à établir entre le péché et moi une barrière infranchissable. Cette manœuvre me prit par surprise et pourtant j'aurais pu m'y attendre d'après ce que je savais de sa tactique. Je trouvai son exigence déraisonnable, car on avait manqué à mon égard au moins autant que j'avais manqué moi-même. En guise de protestation je lui dis : — Et si cela devait avoir des conséquences fâcheuses ? et je lui expliquai quelles étaient les objections. — Je ne vous demande pas de faire quoi que ce soit qui puisse nuire à autrui.

Puis, après un moment de silence :

— Si vous êtes sûr que cela fera du mal, ne le faites pas.

Il m'apparut à cet instant comme une sorte de dynamo spirituelle prompte à vibrer, mais irrésistible.

Après cela, bien entendu, Frank me proposa l'inévitable « recueillement ». Il prit deux feuilles de papier à lettre et m'en tendit une. Nous nous assîmes et nous restâmes dans une

méditation silencieuse. J'essayai de capter quelque pensée lumineuse. Rien d'exceptionnel ne me vint. Toute sorte de pensées humaines ordinaires, mais aucune qui m'éclairât. Je n'avais aucune envie de confesser mon péché à la personne que Frank avait nommée, mais je voulais éclaircir la chose et aller jusqu'au bout : or, les pensées qui me vinrent dans ce recueillement s'accordaient avec les conseils de Frank, et contraiaient mes désirs. Je les notai, puis je les lus à Frank qui n'hésita pas à déclarer qu'elles venaient de Dieu.

« Attention, me dis-je, cela va vraiment trop loin. » Qui sur la terre pourrait avoir l'idée de considérer quelques pensées vagabondes, sans aucune illumination mystique, griffonnées sur une feuille de papier, comme des pensées venant de Dieu? Malgré tout, je voulais éclaircir la chose jusqu'au bout, car je suis un adepte de la méthode pragmatique : j'ai toujours cherché à vérifier une théorie par ses résultats pratiques. En outre, mon amour-propre me poussait à ne pas reculer devant une difficulté, quelle qu'elle fût. Pour moi, bien que Frank eût l'air de considérer la chose comme indifférente, je lui dis plus tard qu'on ne pouvait guère demander à un homme chose plus difficile. Il me répliqua d'un air jovial :

— Oh! ce n'est rien du tout à côté de ce que vous serez appelé à faire, si vous êtes vraiment chrétien.

Au fond, qu'est-ce qui me poussait en avant? Est-ce que j'avais peur de reculer devant un défi? Est-ce que je voulais cacher ma lâcheté? Est-ce que je croyais que je ferais ainsi le premier pas dans la vie chrétienne? Est-ce que je flairais des nouvelles intéressantes? Encore aujourd'hui, je n'arrive pas à distinguer entre ces quatre motifs, car ils étaient là tous les quatre.

Pendant notre conversation, Ken Twitchell s'était esquivé, après un coup d'œil de Frank. Je crus que son départ était arrangé d'avance. J'appris plus tard que c'était l'habitude dans les groupes de laisser un équipier seul avec son interlocuteur, quand cela paraissait indiqué. Ken Twitchell reparut maintenant. Frank proposa que nous allions dîner tous les trois ensemble et qu'après cela, Ken et moi nous irions assister au

groupe du jeudi soir de Harley Street. Car Frank n'est jamais plongé si avant dans le présent qu'il en oublie l'avenir. La raison qu'il avait de ne pas venir avec nous, c'est qu'il devait parler avec un malheureux dont la détresse était telle qu'il risquait de rester avec lui bien avant dans la nuit.

Je dis bonsoir à Frank, après m'être volontairement imposé la tâche la moins agréable que j'aie eue de toute ma vie.

CHAPITRE IX

RESTITUTION

« Parle ainsi aux enfants d'Israël : Quand un homme ou une femme aura commis quelqu'un des péchés par lequel l'homme commet une infidélité contre l'Éternel et qu'ils se seront ainsi rendus coupables, ils confesseront le péché qu'ils auront commis et le coupable restituera intégralement l'objet du délit. Il y ajoutera un cinquième et le donnera à celui envers lequel il s'est rendu coupable. »

Livre des Nombres, chap. V, v. 6 et 7.

La réunion du groupe de Harley Street, à laquelle j'assistai ce soir-là, juste après ma première conversation avec Frank, fut une rencontre des plus impressionnantes, une de ces rares occasions où l'on a le sentiment fort et pénétrant de la présence, et je dirai, de la pression du Saint Esprit.

Je n'avais rien dit à Ken Twitchell de ce que Frank me demandait de faire, mais il y avait dans ses yeux ce soir-là un regard de sympathie qui me fit sentir qu'il comprenait ma situation, et je lui en fus très reconnaissant. Je m'aperçus plus tard qu'il avait passé lui-même par une épreuve assez analogue à la mienne.

Avant de me rendre à mon bureau, le lendemain matin, j'allai voir la personne dont j'avais parlé à Frank, et je lui fis part de mes remords. La rencontre n'eut rien d'agréable, et ce que je croyais révéler ne parut provoquer aucune surprise. On me fit remarquer que je m'exprimais avec maladresse et que j'avais choisi pour ma visite une heure trop matinale. En m'ac-

quittant de ce pénible devoir, je n'éprouvai aucune exaltation spirituelle; mais enfin c'était fait et rien ne pouvait le défaire. J'avais planté de toutes mes forces un de ces pieux protecteurs que Frank recommande tellement à ses disciples, pour qu'ils ne risquent pas de retomber dans leurs erreurs passées. En outre, la personne à qui je venais de parler fut l'objet, je pus le constater, d'un changement spirituel dont mon aveu sincère fut probablement la cause.

En recommandant aux gens d'aller réparer les fautes qu'ils ont pu commettre, Frank s'attire la critique de ceux qui jugent trop ardu l'idéal des groupes et le défi jeté à la lâcheté humaine. Cette critique peut provenir d'un sentiment de culpabilité et de couardise aussi bien que d'une sincère réprobation pour un commandement trop dur. On ne peut laisser de côté cette affirmation du Christ : « Si tu viens présenter ton offrande à l'autel et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère. » C'est là un commandement difficile, mais tout à fait justifié, si l'on veut réaliser pleinement l'idéal chrétien. Il va sans dire que toute restitution doit se faire sous la direction divine, car il peut arriver qu'on fasse du mal par des restitutions imprudentes et non contrôlées. Malgré tout, dans les groupes on ne transige pas sur la nécessité de réparer, avec sagesse, tous les torts qu'on a commis. Zachée dit à Jésus que s'il avait pris à tort quelque argent, il le rendrait au quadruple, selon la loi de Moïse. Mais un homme qui n'a rien, comment peut-il rendre quatre fois ce qu'il a dérobé? Pourquoi dans ce cas tracasser les autres, si l'on n'est pas en mesure de réparer ses torts? La réponse à ces questions, c'est que chacun doit se décider d'après les directions qu'il reçoit, en les contrôlant au besoin par celles de ses frères.

— Et que ferez-vous, dira-t-on, si la personne à qui vous présentez des excuses prend mal votre démarche? D'ordinaire elle la prend très bien, car la réparation a cet effet remarquable de rendre plus généreux celui auquel elle s'adresse; il se sent content de lui-même, content des autres, et même de celui qui vient s'humilier devant lui. Mais quand il n'en serait pas ainsi,

disent les groupes, il faut accepter sans murmure sa colère, conséquence naturelle de notre faute. Rien de ce qui vient au monde ne naît sans douleur, pas même une âme qui naît de nouveau.

Tout doit être subordonné à la nécessité de la nouvelle naissance; il faut accepter même la désapprobation. Les chrétiens ne doivent s'appuyer que sur la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint Esprit. Cette formule de bénédiction, pour les groupes, n'est pas seulement une formule : ils la prennent au pied de la lettre.

Les conseils que Frank donne aux autres, il en a constaté par lui-même la grande efficacité spirituelle. Il m'a raconté une de ses propres expériences, dans ma chambre, à Cambridge, pendant une *house-party* à laquelle je prenais part. Il y avait là l'évêque de Norwich, l'évêque de Leicester et l'évêque-président de l'Eglise épiscopale américaine. Un autre évêque devait arriver le lendemain, qui avait pris part jadis à cette *house-party* en Chine, où Frank avait goûté la saveur amère de la restitution. Ecoutez son récit :

« C'était la première *house-party* que j'aie jamais organisée. Elle se tint dans la maison d'un illustre diplomate chinois, et dans une des plus belles contrées de la Chine, où l'on allait en villégiature l'été et où les vieux philosophes chinois avaient leurs retraites. Sur ses pics escarpés, dans ses vallées ensoleillées, on voyait partout les ruines des pagodes détruites lors de la révolte des « Taïping » au milieu du dix-neuvième siècle. Le site admirable où nous nous trouvions était assez élevé et dominait le Yang-Tsé, qui serpentait à nos pieds dans la vallée comme les dragons jaunes des peintures chinoises.

» J'allais souvent me promener. Je m'asseyais sur les rochers pour jouir de ce paysage incomparable. Pendant les deux premiers jours, j'étais pénétré d'un sentiment de communion fraternelle et de joyeuse sérénité. Mais le troisième jour, je me sentis mal à mon aise; le même mot m'obsédait sans cesse : « Tu dois restituer, restituer, restituer. »

» J'essayais de n'y plus penser, mais cela revenait sans cesse. Il s'agissait d'une vieille affaire. Une compagnie de chemins de fer m'avait accordé jadis certaines réductions de tarif, mais les statuts furent modifiés par un avenant et toutes les réductions furent supprimées. Pour moi, en vrai casuiste, j'avais soutenu que j'avais encore droit à mon tarif privilégié, puisqu'il s'agissait d'un contrat antérieur à l'avenant; en réalité mes droits n'étaient plus entiers. Au moment où se tint la house-party, j'avais compris déjà que c'était mal et j'avais renoncé à réclamer la réduction, mais je n'avais encore ni confessé mon péché ni restitué ce dont j'avais profité à tort. Or c'est là le grand secret de la victoire. Bien des gens haïssent leurs péchés et y renoncent, mais ils ne vont pas plus loin.

» Mon combat intérieur continuait. Devais-je restituer? Le vice-président du chemin de fer, avec qui parfois je dînais, ne le découvrirait-il pas? Que penserait-il de moi? D'ailleurs comment pourrais-je calculer la somme due? Comment pouvais-je faire une confession publique devant tant de gens qui étaient venus à cette house-party pour que je les aide à vivre d'une vie plus élevée? Que diraient-ils en m'entendant avouer que j'avais été moi-même malhonnête? En fin de compte, je trouvai un compromis : je me dis que j'enverrais l'argent avec une lettre anonyme, car j'avais pu calculer le montant de ce que je devais.

» Je me souvins à ce moment-là que j'avais reçu tout récemment un chèque pour en faire ce que je voudrais; je n'y avais plus pensé dans le tourbillon de mes occupations quotidiennes; il suffirait à payer la restitution. Mais pendant que j'écrivais cette lettre anonyme, j'éprouvai un sentiment pénible d'insuffisance. Je compris qu'il me fallait accepter jusqu'au bout le sacrifice, et signer de mon nom, en disant qui j'étais et quelle était mon activité. Je me sentis là-dessus merveilleusement libéré, mais ce ne fut que pour un moment; une direction plus troublante encore me vint. Il me fallait « partager » devant toute la house-party cet après-midi là. Je me mis à raisonner en moi-même : comment faire une chose pareille? que penserait-on de moi? Pouvais-je, suivant l'expression pittoresque

des Chinois, « perdre la face »? C'est une chose qui ne se fait pas en Chine, mais le commandement était très net : il te faut confesser, confesser, confesser. Et je le fis.

» La douleur de ma confession donna à mon message une puissance qui fut pour beaucoup de mes auditeurs le signal de la victoire. Parmi eux étaient des hommes capables d'exercer une grande influence, chacun dans son pays : des membres du Parlement, un général, plusieurs évêques, des gens très en vue de la société chinoise et de la colonie étrangère. Après la réunion je fus saisi d'un doute : avais-je bien agi? Je n'avais pas encore compris qu'un chrétien conséquent est une force contagieuse. Plus une confession coûte, plus elle donne de puissance. Ce que le public a le droit de savoir doit être confessé en public. Tant de gens ont la crainte illusoire de faire des aveux qu'ils ne devraient pas faire. La vérité, c'est que Dieu nous éprouve souvent pour voir quelles sont nos dispositions, sans exiger que nous allions jusqu'au bout.

» A cette réunion où je confessai que j'avais été malhonnête, assistait un homme venu dans ce merveilleux endroit pour y retrouver la santé. Ses médecins lui avaient dit qu'il avait besoin de repos, loin de ses affaires. Il dit, en quittant la réunion : — S'il fallait que je fasse comme Frank, eh ! bien, tout mon avoir y passerait ; que deviendraient alors ma femme et mes enfants? Heureusement il causa avec un ami qui lui voulait du bien et qui l'engagea à examiner et à réparer tous ses torts, en lui suggérant que sa guérison physique dépendait peut-être de cette réparation morale. Jésus n'a-t-il pas dit au paralytique : « Tes péchés te sont pardonnés », avant de lui dire : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » Cet homme restitua tout ce qu'il s'était approprié, et sa fortune y passa. Alors éclata le miracle : en même temps qu'il prenait cette décision courageuse, il reçut un mot de ses patrons qui lui disaient que l'essentiel pour lui était de guérir, et dans cette lettre était un chèque pour une somme bien plus grande que ce qu'il avait déboursé.

» Il y avait dans l'assistance une autre personne, qui avait dit un mensonge, étant en Suède. Cette faute la poursuivit

tout du long jusqu'en Chine, où elle était allée pour instruire les petits Chinois, les aider à faire le bien et à ne pas dire de mensonges. Partout où elle se trouvait, ce mensonge surgissait dans sa pensée. Chaque fois qu'elle essayait d'aider qui que ce soit, une voix intérieure lui disait : « Tu es une menteuse. » En m'entendant raconter mon histoire toute simple, elle se rendit compte qu'elle devait faire plus que d'écrire des lettres anonymes. Son mensonge n'était pas bien gros, mais lui enlevait toute efficacité pour changer la vie des autres.

» Une troisième personne, présente à la réunion, avait ce qu'on peut appeler un caractère difficile. Son mari l'avait amenée à la house-party en lui disant qu'elle s'y ferait du bien, pendant que lui irait prendre ailleurs un peu de bon temps. Cette femme peu commode entendit aussi mon histoire, qui lui fit tant d'impression qu'elle alla dans sa chambre et ferma la porte à clef. Au dîner, son absence fut remarquée, mais je dis qu'il ne fallait pas s'en préoccuper, car le jeûne est recommandé dans certains cas par le Nouveau Testament. Elle n'assista pas à la réunion suivante, en faisant dire qu'elle n'était pas bien.

» Le lendemain matin elle ne déjeuna pas : elle avait un léger mal de tête. Mais à onze heures elle sortit de chez elle, radieuse et triomphante. Elle alla raconter à quelques amies, dont le caractère ressemblait au sien, comment elle venait de trouver la victoire. Ce nouveau miracle en entraîna beaucoup d'autres. Et tout cela parce que j'avais compris qu'il ne suffit pas de haïr le mal et d'y renoncer, mais qu'il faut le confesser et le réparer. »

Quand Frank eut fini, je lui demandai :

— Ne serait-il pas désirable, dans l'intérêt général, que, tous les cinq ans environ, vous fissiez une petite malhonnêteté, pour recommencer cette série si profitable : haïr le mal, y renoncer, le confesser, le réparer. Cela déclencherait chaque fois beaucoup d'autres restitutions.

Le visage de Frank s'épanouit :

— Cette première expérience m'a suffi.

Depuis que Frank a envoyé lui-même ses six lettres d'excuses, si difficiles à écrire, il a indiqué à ses nouveaux convertis bien des réparations à effectuer. Pour que l'influence divine se répande en nous comme un fleuve, tout barrage, tout péché doit être détruit. Frank s'oppose énergiquement à tout compromis qui risque d'être un pareil barrage. Les nouveaux convertis, selon lui, ne doivent pas seulement se détourner du péché, mais prendre des mesures de protection contre les retours offensifs. La confession et la restitution volontaires impriment dans l'esprit la gravité du péché d'une manière plus efficace qu'aucune autre méthode.

Si un homme se conduit d'une manière immorale à l'égard d'une femme, les groupes disent qu'il doit immédiatement réparer ses torts. La manière la plus simple et la plus directe est d'exposer à cette femme le changement qui s'est fait dans sa vie. Même s'il ne l'amène pas à la foi chrétienne, il rend parfaitement clairs ses nouveaux rapports avec elle. Elle comprendra son changement d'attitude, et ne le prendra pas pour du mépris. Pour les femmes gagnées au Christ, on leur conseille de dire à leur ami pourquoi elles ne peuvent plus continuer leur vie de désordre. Rien de plus profitable qu'un tel aveu pour l'âme qui s'est convertie et, dans bien des cas, pour celle qui partageait son égarement.

Des universitaires qui avaient obtenu leur diplôme en fraudant aux examens ont reçu de Frank le conseil d'aller trouver leurs examinateurs et de leur confesser la triste vérité. Plusieurs y sont allés de leur propre mouvement...

J'ai entendu prêcher, par un très grand prédicateur, un sermon qui produisit sur l'auditoire un effet plus puissant que je n'en avais senti dans une église depuis bien des années. Il nous confessa que durant sa jeunesse il avait dérobé de l'argent. Pour retrouver la paix intérieure, il dut aller vers la personne qu'il avait volée et lui confesser son péché. Ce ministre est aujourd'hui l'un des chrétiens les plus actifs du groupe. Une parente à moi fut si frappée par ce sermon, qu'elle me dit :

« La différence entre cet homme et la plupart des prédicateurs, c'est qu'il est vrai. » En refusant un titre de noblesse, John Galsworthy disait : « La littérature porte en elle sa propre récompense. » Le témoignage des groupes d'Oxford, c'est que l'honnêteté absolue porte en elle sa propre récompense. George Muller de Bristol, qui avait volé quand il était jeune, et beaucoup d'autres chrétiens ont découvert que la confession et la réparation sont le vrai chemin qui conduit à la puissance.

Je n'oublierai jamais les paroles de bienvenue adressées à notre groupe par le directeur d'une grande école : « Je salue en vous ceux qui ont su dépouiller la religion de son formalisme, et transformer quelques-uns de mes élèves en garçons honnêtes. » Il nous dit qu'environ vingt-cinq livres de classe soustraits à la bibliothèque avaient été rendus en conséquence de notre dernière visite dans cette ville.

Que dirons-nous du cancre, du mauvais garnement dont personne ne sait que faire? Garrett Stearly me racontait que dans l'Afrique du Sud le groupe avait trouvé un garçon de cette espèce; fouetté tous les jours à l'école, toujours de mauvaise humeur à la maison, il n'avait d'autre gloire que d'avoir gagné le championnat de nage, parmi les juniors de son club.

Son parrain, pour le faire aller à une house-party des groupes, lui offrit de lui payer le cinéma. Dès son arrivée à la house-party, il fut désarmé par l'amabilité des gens qu'il rencontra; leur joie profonde et durable lui fit envie, au point qu'il résolut de faire l'essai de la vie chrétienne, sans se dissimuler ce qu'il pourrait lui en coûter. En première ligne, il y avait ce fameux championnat de nage. Quand il l'avait gagné, il avait six mois de plus que l'âge réglementaire, mais personne ne le savait. Il prit son courage à deux mains et aussi la coupe qu'il chérissait tant et alla confesser carrément la chose à son comité. L'entraîneur était stupéfait : « Tu as plus d'énergie que je n'en ai, mon garçon » grommela-t-il, pendant que notre jeune ami s'en allait, ayant renoncé à sa gloire, mais l'œil triomphant. Plus tard, avec la permission de son pasteur, il confessa publiquement, tout de suite après le culte, dans l'église de son

village, qu'il avait volé une somme de plusieurs livres sterling à la collecte et promit de les rendre. Un homme dans l'assemblée fut tellement ému qu'il envoya cinq livres sterling à un magasin de la capitale : c'était l'équivalent de marchandises qu'il avait dérobées quelques années auparavant. Le magasin renvoya cet argent à l'équipe d'Oxford en leur disant de continuer leur excellent travail.

Un autre converti rendit des bijoux volés dans la maison d'un ami, où il était reçu. — *Était-ce réellement un ami, demandai-je ?* — Sans doute, il y a ami et ami, dit Garrett en riant ; c'est maintenant un véritable ami.

L'influence exercée par Cleve Hicks, jadis chapelain à l'Université de Harvard, est l'un des aspects les plus merveilleux de l'activité des groupes. Cleve me raconta l'histoire d'un garçon de Boston qu'il avait connu avant qu'on l'expédiât dans une maison de correction. Les parents, qui se préoccupaient de leur fils, demandèrent à Cleve de le voir quand il serait relâché. Cleve y consentit, mais à condition que le garçon viendrait chez lui volontairement, car il connaissait le danger de la contrainte en matière religieuse. Le garçon vint et il eut avec lui une conversation tout à fait cordiale. Peu de temps après, Cleve le vit revenir, la figure rayonnante, évidemment fier de lui-même. On sentait qu'il avait quelque chose d'important à dire. — *J'ai gagné cette semaine treize dollars cinquante (ceci dit avec fierté).* Cleve est bon psychologue : — *Ah, dit-il d'un air indifférent.* — *Tout cela est dépensé (ceci d'un air de défi).* — *Pas possible ! En ayant l'air indifférent, Cleve ne faisait que le stimuler à raconter ce dont il était plein.* Auparavant, quand il ne volait pas des automobiles, ses camarades et lui se contentaient de petits vols. Il y avait en particulier un magasin dans le voisinage, où ils allaient souvent chiper des marchandises. L'un des jeunes garnements monopolisait l'attention du marchand, tandis que les autres emportaient tout ce qu'ils pouvaient. — *Je suis retourné au magasin et j'ai donné à cet homme cinq ronds (cinq dollars), dit le garçon plein de fierté.*

Un autre exploit du jeune Bostonien avait été de faire irruption dans la maison d'une vieille dame et de la saccager : Il dit à Cleve : « Je suis retourné chez la vieille dame et je lui ai demandé si elle était déjà là il y a deux ans, quand la maison fut cambriolée. Elle me regarda d'un air égaré et me dit : « Mais oui ! » Alors je lui dis que j'étais un des types qui avaient fait ça, et elle eut l'air encore plus égaré. Puis je lui donnai cinq ronds, et elle tomba presque morte. » Ce qui restait de son salaire, c'est à dire trois dollars et cinquante cents, il l'apporta à un autre magasin, d'où il avait volé avec le plus grand sang-froid un appareil portatif de T. S. F., qu'il emporta tranquillement dans ses bras pendant que la musique jouait encore.

La meilleure histoire de Cleve, il oublia de me la dire. Quand il la retrouvera ici, il se demandera de qui je la tiens. Le groupe d'Oxford visitait une école dans l'Afrique du Sud, et Cleve exposa le message du groupe, très clairement, devant l'assemblée des maîtres et des élèves. Quelques-uns des maîtres, après qu'il eut parlé, furent très sceptiques et l'un d'entre eux demanda ironiquement si le groupe était capable de les aider à retrouver des fusils d'école qui avaient été volés. — Dites donc ! s'écria Cleve, nous ne sommes pas des détectives ! Mais, ajouta-t-il, tout est possible quand l'Esprit de Dieu travaille dans l'esprit des hommes. Les élèves écoutèrent Cleve avec beaucoup d'attention. L'un d'entre eux au moins sentit que Dieu lui adressait un appel suprême. Rien ne se passa pendant plusieurs jours, puis il alla frapper timidement à la porte de Cleve.

— Entrez ! dit Cleve joyeusement. Qu'avez-vous à me dire ?

Le garçon fut embarrassé :

— Je pensais que c'est vous qui me parleriez, dit-il ; je venais pour savoir ce que vous aviez à me dire.

— Mais, mon ami, tu m'as entendu à la chapelle et maintenant c'est à ton tour de parler.

Pendant une demi-heure le garçon, de tout son cœur, parla de lui-même, mais il n'avait pas l'air satisfait. Cleve eut une intuition :

— Tu n'as pas entendu parler des fusils qui manquent?

— Oui, monsieur, dit tout d'un coup le jeune homme, c'est pour cela que j'étais venu.

Il confessa qu'il avait pris les fusils, aussi bien que d'autres objets appartenant à l'école ou à ses camarades. Après avoir été le pire des élèves, il devint un entraîneur spirituel et dix-sept de ses condisciples subirent son influence.

Il y a des gens qui dépassent le niveau de la simple honnêteté. Un de mes meilleurs amis dans les groupes vint offrir à son ancien patron deux cent cinquante livres pour l'indemniser d'un millier d'heures qu'il lui avait volées pendant qu'il aurait dû être au travail. Le patron refusa l'offre, tout en rendant hommage à l'excellente intention.

Ces histoires de réconciliation et de réparation illustrent bien les nouveaux principes qui sont à l'œuvre dans la vie des groupes. Je les ai citées pour montrer que cette vie nouvelle est comme un avion qui « décolle » et s'arrache à la terre. Pendant très longtemps j'avais l'impression que les groupes demandaient à leurs néophytes des efforts exagérés et dressaient devant eux des barrières trop formidables; qu'ils transformaient ainsi une simple course plate en un prodigieux steeple-chase, avec des haies effrayantes, de larges rivières et des tournants rapides; que les plus audacieux pouvaient seuls les affronter; et qu'une très petite minorité pouvait les vaincre. Au moment de se convertir, comment n'être pas repoussé par une doctrine si absolue et si rebutante?

Les groupes me répliquèrent que les âmes attirées au Christ ne sauraient être rebutées par le devoir évident du chrétien; le Christ, qui nous donne l'ordre, nous donne aussi la force. Pourtant je n'avais jamais vu dans l'Évangile que les disciples du Christ courussent çà et là pour faire des restitutions. Le Christ ne leur a-t-il pas dit: « Vous êtes purs, grâce à la parole que je vous ai annoncée. »

Mais les disciples n'avaient peut-être rien à réparer. Ou bien l'acte de réparation ne figurait pas dans le récit. Après tout, la loi de Dieu ordonnait sans contredit la restitution, et le

Christ avait bel et bien dit à Zachée : « En ce jour le salut est entré dans ta maison » quand Zachée lui annonça qu'il observerait dorénavant la loi de Dieu et rendrait au quadruple ce qu'il avait pris.

— Ecoutez la direction du Saint Esprit, disent les groupes, et vous l'entendrez vous dire : « Soyez réconciliés les uns avec les autres. »

C'est ce que je me mis à faire, mais au début assez mollement.

CHAPITRE X

LA « HOUSE-PARTY » D'OXFORD

Vers ce moment-là, je quittai le groupe de journaux au service duquel j'avais été pendant huit ans, et je me consacrai à un journal de moindre importance, avant d'aller faire en Amérique un petit voyage promis depuis très longtemps. Une fois de plus, j'essayai d'obtenir la collaboration de Frank pour une série d'articles sur les groupes d'Oxford.

Frank savait que j'avais suivi ses conseils et que j'étais allé voir, comme il m'y avait poussé, la personne en question. Je me demandais s'il considérait maintenant que ma vie spirituelle était assez purifiée pour qu'il puisse me faire part sans réticence de tout ce qui concernait les groupes d'Oxford. Evidemment c'était bien le cas, car lorsque je l'appelai au téléphone, il me parut très désireux que je me rende moi-même à la house-party d'Oxford qui venait de s'ouvrir, pour pouvoir en parler dans mon journal.

J'allai deux fois à cette house-party d'Oxford de 1931. La première fois pour pouvoir la décrire, la seconde fois pour y amener quelques amis à moi.

Dans cette seconde visite à la house-party, je pénétrai davantage dans la connaissance des méthodes intensives pratiquées par Frank. Je lui dis que j'aimerais bien que mes deux amis puissent s'entretenir avec quelques-uns des équipiers que je connaissais déjà. Frank me fit comprendre qu'il veillerait à tout cela, et pourtant je savais que c'est lui qui portait tout le poids de la house-party. Au lieu de présenter mes amis à ceux que je connaissais déjà, il rassembla d'autres personnalités du groupe pour causer avec nous : c'est là une des heu-

reuses surprises qui vous attendent, quand vous êtes en contact avec des chrétiens que Dieu dirige.

En outre, il m'avait réservé une place pour déjeuner à la grande table de Lady Margaret Hall, une place entre lui et un jeune homme dont il se doutait qu'il avait à résoudre le même problème que moi. Frank me dit à l'oreille une ou deux choses sur mon voisin de gauche et m'engagea à lui raconter tout bonnement mon histoire, selon le mode traditionnel chez les premiers apôtres et dans les groupes. Frank s'entend à mettre ses amis au service des autres, par le moyen très simple qui consiste à raconter sa propre histoire à ceux qui ont passé par des expériences et des difficultés analogues. Je me disais que Frank savait rudement bien s'y prendre pour faire du premier venu un évangéliste.

Alors je me tournai vers mon voisin. C'était le fils d'un homme que je connaissais, dont les livres avaient paru chez le même éditeur que les miens, et j'essayai de lui venir en aide. Certes, je n'avais pas trop d'espoir, je ne sentais pas du tout que le Saint Esprit me pousse à parler. Je n'étais pas libéré de mes inhibitions coutumières. De plus, mon voisin n'avait aucune envie de se débarrasser du péché qui était sans doute le sien. Il paraissait surtout préoccupé de me démontrer que ce n'était pas un péché du tout, comme je le faisais moi-même autrefois. J'essayai de lui citer un ou deux textes du Nouveau Testament qui m'avaient fait changer d'opinion, mais dans l'embarras du moment, je n'arrivais pas à m'en souvenir.

La porte s'ouvrit toute grande et l'un de mes employés, chargés de répandre dans le public universitaire le numéro du journal qui contenait mon premier article sur les groupes, entra en faisant du bruit et se mit à vendre le journal tout autour de la table, ce qui me remplit de confusion, au même moment que, pour obéir à Frank, j'essayais de guérir l'âme de mon voisin de gauche de ce péché, dont il disait : ce n'en est pas un. Situation inconfortable, où risque de se trouver un journaliste audacieux.

Je me mis alors à causer avec Loudon Hamilton, un homme élégant, sur le type des officiers de la Garde royale.

C'est lui qui m'a donné, l'on s'en souvient, le récit de l'arrivée de Frank à Oxford. Le déjeuner était fini, tout le monde était sorti et nous deux nous parlions encore. Les amis que j'avais amenés avaient disparu; je pensais que tout devait bien aller pour eux, sous l'excellente direction de Frank.

Loudon Hamilton m'intéressait prodigieusement : j'observais ses traits, sa voix, sa figure aristocratique, et je me disais : « En voilà un, certes, qui n'a rien du tout de l'évangéliste; il n'est pas fait pour cela. » Et pourtant Loudon Hamilton est, dans les groupes, l'un des hommes les plus complètement abandonnés et les plus consacrés à Dieu. C'est une très grande personnalité. Vous verrez ce qu'il nous dit du péché dans un chapitre subséquent. Il s'est imposé à lui-même la discipline la plus sévère, il a renoncé à une infinité de choses; c'est un bon cavalier ferme sur sa selle, il n'admet pas que rien vienne faire obstacle au service des autres; il est arrivé à croire en Dieu sans aucune réserve, et il se fie absolument, à tout moment, à la direction du Saint Esprit.

Je mis beaucoup de temps avant de comprendre quelle était l'attitude de Frank à l'égard de la publicité que donnent les journaux. Dans la presse, où l'on juge toujours par les chiffres, on ne sut rien voir tout d'abord de son génie spirituel, des résultats merveilleux qu'il obtenait dans la vie des individus. Les journaux commencèrent par se moquer de lui, par le critiquer, par dénoncer des absurdités qui en réalité n'existaient pas. On peut dire que tout mouvement spirituel profond est soumis aux mêmes attaques. Ce qui encourage les assaillants, c'est le fait incontesté que des charlatans sont à la tête de mouvements religieux factices, aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'attitude de beaucoup de journaux, c'est qu'ils paraissent complètement incapables de distinguer entre un mouvement authentique et sa contrefaçon.

En général, les journaux savent bien qu'en présence d'un nouveau mouvement religieux il y a plus de moqueurs que de convaincus et se mettent bravement du côté de la majorité,

jusqu'à ce que le temps écoulé, l'acceptation par le public, l'approbation de l'élite les aient persuadés que le mouvement a vraiment réussi. Car Fleet Street, la rue de l'encre, est aussi la rue des snobs. Il est bien rare qu'un journal prenne la peine d'examiner de près un nouveau mouvement religieux et ose se risquer à le soutenir avec courage. Quand Moody commença son œuvre dans les Iles Britanniques, on avait la preuve qu'il obtenait des résultats considérables et persistants parmi des milliers et des milliers de gens, et pourtant Moody reçut d'abord, de la part des journaux, le baptême ou plutôt la douche de la critique. Son succès fut d'autant plus merveilleux que, lorsqu'il arriva d'Amérique en Angleterre, il apprit que les trois personnes qui l'avaient invité à y venir étaient toutes les trois mortes durant les six semaines écoulées entre cette invitation et son arrivée. C'est pourquoi Moody entreprit sa grande croisade sans abri, sans argent, sans soutien. De même ce n'est qu'après que le roi Edouard VII eût demandé à voir William Booth, déjà très âgé, et l'eût félicité de son œuvre dans les bas-fonds, qu'un grand journal de Londres, toujours très correct, voulût bien imprimer le mot Général sans guillemets.

J'ai entendu raconter par ce même Général Booth quelques-unes de ses expériences de pionnier hardi. Il me recevait chez lui à Hadley Wood. Assis devant moi, le vieux héros aveugle ponctuait ses phrases en frappant sur mon genou de sa main osseuse.

Le roi Edouard demanda au vieux général comment le traitaient les évêques de l'Eglise anglicane :

— Sire, ils nous imitent, répondit avec humour le général, pensant à la *Church Army*. Cette réponse amusa beaucoup le roi. Mais avant que cette entrevue eût lieu à Buckingham Palace, William Booth avait été tourné en ridicule et avait subi bien des persécutions, sans que Fleet Street fît beaucoup pour le soutenir.

Le désir de Frank de n'avoir pour parler de son œuvre que des journalistes qui comprennent pleinement son idéal et ne risquent pas de le déformer était tout à fait légitime et fondé

sur de sûres expériences. Il était parfaitement raisonnable de penser que la meilleure manière d'agir, pour faire du bien aux journalistes et pour faire du bien au mouvement, était de convertir les journalistes, car nous sommes essentiellement une compagnie de durs à cuire. Il y a moins de journalistes convertis que de péagers convertis.

Sans doute le tirage du journal londonien où je fis paraître mes articles sur le mouvement d'Oxford était peu de chose comparé au tirage du grand journal que je venais de quitter; mais, cela dit, notre campagne réussit fort bien. Mon personnel était très restreint, notre publicité très faible; néanmoins le tirage monta tout de suite. Si j'avais pu lancer mes articles avec toutes les ressources que j'avais auparavant, j'aurais obtenu de nouveau un grand succès de journalisme. Nous ouvrîmes notre série d'articles par une grande manchette en première page :

UN MOUVEMENT RELIGIEUX REMARQUABLE

LA « HOUSE-PARTY » D'OXFORD

(Voyez page 6)

A la page 6, on voyait :

LE NOUVEAU MOUVEMENT RELIGIEUX D'OXFORD

Des universitaires qui vivent par la foi et la prière

La conversion d'un communiste révolutionnaire

Et voici maintenant l'article lui-même :

« Pendant les quinze derniers jours, une house-party internationale d'ampleur inaccoutumée s'est tenue dans trois des *Colleges* de l'Université. Il en peut résulter un réveil religieux qui étonnera le monde entier.

» Oxford n'est pas seulement le refuge des partis politiques en déconfiture, c'est aussi sans contredit le point de départ de plusieurs réveils religieux qui ont secoué tous les continents. Déjà le nouveau mouvement dont cette house-party est la manifestation est en train de réveiller les plus endormis

de tous les dormeurs, les intellectuels. De nombreux étudiants et étudiantes de tout grade et beaucoup de leurs professeurs sont là, dans les salles de réunion, ou bien se promènent bras dessus, bras dessous, sur les pelouses bordées de roses. Et de quoi parlent-ils, ces doctes intellectuels? De questions qui n'ont rien de scientifique, de Jésus Christ, sagesse et puissance de Dieu, de la nécessité quotidienne de s'abandonner à lui pour résoudre tous les problèmes de la vie.

» Et pourtant la house-party n'a rien de transcendant, de sourcilieux, qui puisse écarter les craintifs. Le visiteur moyen est tout de suite frappé par l'absence de tout snobisme intellectuel, de toute affectation, quelle qu'elle soit, qui pourrait renvoyer les curieux, indifférents ou païens, à leur chère coquille protectrice. En effet, quelle que soit son impression sur la doctrine enseignée, il ne peut s'empêcher d'être attiré par le spectacle que lui présentent les groupes d'Oxford dans cette house-party.

» On ne peut concevoir une réunion d'hommes et de femmes plus animée, plus gaie, avec plus de courtoisie, de désintéressement, de santé morale. Dans les trois *Colleges* : St-Hugh, St-Hilda, Lady Margaret Hall, on trouve des groupes d'hommes et de femmes, qui veulent vivre le christianisme à son niveau le plus élevé en pratiquant la foi, le courage et l'audace des premiers apôtres.

» Ils sont environ cinq cents, ils viennent de toutes les Eglises possibles ou même d'aucune. Ce qu'ils soutiennent avant tout, ce n'est pas une doctrine qui leur assurerait une place au paradis, c'est une vie nouvelle d'une qualité supérieure. Le Nouveau Testament est à leurs yeux un ordre de marche pour l'activité journalière, qui doit être interprété par l'action constante du Saint Esprit. Tous sont unanimes à proclamer que le christianisme, quand on l'applique vraiment sans réserve, devient toute autre chose que l'idéal impossible qu'y voit la croyance populaire : il devient le seul fondement efficace d'une vie joyeuse.

» Une automobile peut avoir une panne, un cheval de course peut mourir, la T. S. F. peut manquer, une montre peut se

détraquer, mais les Actes des Apôtres continuent. On les voit à l'œuvre dans l'activité de ces groupes réunis aujourd'hui à l'Université d'Oxford. Ils trouvent dans le Nouveau Testament le secret d'un mouvement perpétuel qui donne à tout homme, à toute femme, de quelque situation, de quelque caractère, de quelque âge qu'ils soient, une vitalité surprenante et une force merveilleuse.

» Le nouveau mouvement religieux d'Oxford n'a rien de doctrinal, il embrasse les deux ailes de la théologie chrétienne. Grâce à l'unité d'une action commune, beaucoup de représentants de croyances religieuses diverses, et d'autres encore qui étaient en dehors de toute religion, ont atteint un niveau si élevé de vie et d'expérience chrétienne, qu'on peut espérer y trouver la solution, la seule solution possible, pour les grands problèmes du monde moderne.

» L'initiateur de ce mouvement est un homme d'âge moyen, plein de ressort et de vie, alerte, aux larges épaules, un homme qui donne l'impression d'être un réservoir plein d'énergie secrète. Il dirait tout simplement qu'il est rempli de l'Esprit. Il est célibataire. Je lui ai demandé pourquoi il n'était pas marié. Les yeux de Frank brillèrent à travers ses lunettes : « Tout simplement parce que je n'ai pas reçu la « direction » de me marier. »

» Le nouveau mouvement religieux d'Oxford a eu pour origine le fait que Frank s'aperçut un jour qu'il n'arrivait pas à opérer de conversions, comme le faisaient les premiers chrétiens. Que manquait-il donc à son christianisme ou à lui-même ? Il le découvrit, et il élaborait une technique nouvelle afin d'appliquer sa découverte. Le résultat fut si merveilleux qu'il est en train d'écramer toutes les universités du monde au profit du christianisme vivant.

» Les groupes ont la chaude approbation à la fois d'églises anglicanes et d'églises non conformistes. Parmi beaucoup de membres du clergé qui assistaient à la house-party, j'en nommerai seulement trois : l'évêque de Leicester, le chancelier R. J. Campbell et le docteur en théologie Herbert Gray (ministre presbytérien). La plupart sont habillés en civil, pour se confor-

mer au caractère laïque des groupes d'Oxford, bien que ceux-ci n'établissent aucune règle pour les vêtements, pour l'usage du tabac, de l'alcool, etc. Tous ceux qui viennent sont libres de faire comme ils veulent; pourtant personne ne s'enivre, et une romancière, qui était venue là pour voir, eut la plus grande difficulté à se procurer une allumette : personne n'en avait. Il existe probablement aujourd'hui dans le monde environ un millier de groupes; et de nouveaux groupes surgissent sans cesse, sous l'action du Saint Esprit. Il y en a un à Harley Street, un autre à Fleet Street (la rue des journaux); il y en a un pour des prisonniers, dans une prison anglaise. Des hommes et des femmes, parmi lesquels plusieurs appartenant aux plus hautes classes sociales, qui n'avaient jamais fréquenté les églises que d'une façon très intermittente, sont appelés soudain à tout abandonner à Dieu : leur temps, leur argent, leurs ambitions; et à ordonner leur vie à nouveau sous la direction du Saint Esprit.

» A côté des étudiants et des intellectuels, le filet des groupes prend quelquefois de bien curieux poissons, par exemple James Watt, qui était jusqu'à ces derniers temps l'animateur communiste et révolutionnaire du Fifeshire. C'est un mineur qui, vivant de l'indemnité de chômage, s'en servait pour propager le bolchévisme. Il reconnaît lui-même que, lorsqu'il n'était pas tout à fait satisfait de ses principes bolchévistes, il étouffait sa conscience en suscitant la révolte dans des réunions en plein air, d'où résultaient toujours des conflits avec la police. Cet ancien communiste, qui porte le même nom que l'inventeur de la machine à vapeur, fier de ses cheveux carotte et de sa vie nouvelle, s'arrange depuis des mois à vivre de foi et de prière, sans toucher d'indemnité de chômage et en prêchant le christianisme primitif.

» C'est un Ecossais; aussi prit-il ses précautions en adoptant sa foi nouvelle. Il mit à l'épreuve tous les enseignements des groupes d'Oxford pour voir leurs résultats positifs. Ayant découvert que plusieurs parmi eux vivaient par la foi, lui et deux autres, se sentant poussés à faire de même, employèrent tout l'argent qui leur restait à meubler deux chambres à Glas-

gow. Ils lisaient ensemble le Nouveau Testament, ils priaient, ils avaient chaque jour des « recueils » pour écouter Dieu, ils allaient prêcher parmi les ouvriers le christianisme vivant, ne demandaient point d'argent. La nourriture leur vint, les vêtements leur vinrent et même l'argent leur vint quelquefois. James Watt arriva à Oxford avec quelques shillings dans sa poche et parla dimanche dernier dans la chapelle de Mansfield College à une assemblée de gens de la haute, fort étonnés de l'entendre.

» Bien que ce ne soit pas le fait de tous les membres des groupes de vivre de foi et de prière, et que la doctrine ne l'impose pas du tout, il y en a au moins trente-cinq qui ont vécu depuis plusieurs années sans avoir aucun revenu fixe, certains d'entre eux depuis dix ans. Tous vous racontent de jolies histoires. Ils ont été réduits à leur dernier penny, sans aucune provision jusqu'à la dernière minute, et malgré tout aucun n'a souffert de la faim, en dehors du jeûne volontaire. Ils ne demandent point d'argent, ils ne font point de collecte, et ceci à notre époque où l'on s'assure de tous les côtés pendant que les dividendes dégringolent.

» Une romancière, jolie, mais sceptique, apostropha ainsi l'un de ceux qui vivaient sans ressources, par la foi :

« Vous voulez dire que c'est les autres qui vous font vivre. » Il répondit tranquillement : « Nous vivons tous les uns par les autres ; ce qui importe, c'est ce que nous pouvons apporter au monde. Peut-être travaillez-vous huit heures par jour ? Quelques-uns d'entre nous travaillent dix-huit heures, sans aucun salaire. »

» Frank a vécu par la foi depuis au moins dix ans. Une de ses journées de travail ferait frémir l'homme d'affaires ordinaire. Elle commence à cinq heures et demie chaque matin. Jusqu'à six heures et demie il passe, suivant sa propre expression, une heure de tranquillité seul avec le Dieu vivant, afin d'obtenir de lui des directions pour toute la journée. A sept heures et demie, il arrive à la première réunion de la petite équipe, dont plusieurs membres vivent par la foi, et dont tous vivent sous la direction du Saint Esprit. On apporte des

projets, on les discute, on désigne ceux qui parleront ce jour-là, le travail est réparti entre tous; et ainsi de suite, pendant une longue journée, où il parle, où il donne des conseils jusqu'à minuit, où il dirige des réunions.

» Ces hommes et ces femmes, prêts à obéir courageusement à toutes les indications de la volonté de Dieu, sont tous comme des appareils réceptifs pour recueillir cette voix intérieure qui se révèle à eux, mais non pas à eux seuls; ce qu'elle révèle n'est pas un plan quinquennal, c'est un plan majestueux, un plan éternel pour la rédemption de l'humanité. »

Ce premier article enthousiasma Frank à tel point qu'il l'envoya par la poste à près de dix mille personnes. Son enthousiasme me faisait sourire, quand je pensais que si peu de semaines auparavant il ne me jugeait pas capable du point de vue spirituel d'écrire quoi que ce soit sur le mouvement des groupes. L'article fut reproduit en tout ou en partie dans plusieurs journaux américains et anglais. On le cita dans bien des chaires, dans bien des églises très diverses; j'en recueillis constamment des échos pendant que je voyageais dans le monde occidental.

CHAPITRE XI

L'INGÉNIEUR DES AMES

Frank connaissait tout le monde, et tout le monde connaissait Frank dans la house-party, mais il ne se mettait jamais en avant et il éludait gaiement toutes mes tentatives pour le mettre sur la sellette et tirer de lui la matière de mes articles. Alors je me mis à recueillir des histoires que ses amis me racontaient. Je fus bientôt en possession d'une telle gerbe de belles anecdotes qu'il fut bien forcé, par mesure de précaution, de les vérifier et aussi de les reviser toutes. Mais elles gardent leur saveur.

Au commencement j'avais beaucoup d'admiration pour Frank, puis cela diminua un peu, jusqu'à ce que j'aie pu le comprendre tout à fait. Je m'aperçus plus tard que plusieurs de ses amis les plus fidèles avaient passé par des impressions analogues.

Han Twitchell, de New York, me dit un jour que lorsqu'il rencontra Frank pour la première fois dans une réunion de groupe, circulant un peu partout, parlant gaiement à tout le monde, il le trouva déplaisant; pourtant il est actuellement l'un des meilleurs amis et des plus grands admirateurs de Frank.

L'irritation suscitée par Frank chez quelques-uns me fut expliquée par le Rév. Sam Shoemaker, de l'église du Calvaire à New York: « Voilà comment c'est. Vous allez trouver un médecin, il vous donne un remède, le remède est désagréable, mais il vous fait quand même du bien. »

D'ailleurs Frank n'essaie pas de régenter les réunions des groupes ou les gens qui les fréquentent. Mais il se sert des

réunions comme d'un moyen pour entraîner ses jeunes compagnons à devenir des chefs, et à continuer son œuvre quand il n'y sera plus.

— Je ne sais pas comment vous faites pour que vos house-parties marchent si bien sans que vous les dirigiez, s'écria l'évêque de Norwich pendant qu'il considérait avec admiration la house-party de Cambridge à Selwyn College, en avril 1932.

Frank eut un sourire de satisfaction, mais il continua de rester à l'arrière-plan.

Pendant qu'il voyageait en chemin de fer au Canada, juste avant l'un de ses premiers voyages en Chine, Frank eut très nettement la conviction que le christianisme ne pouvait pas exister sans un solide fondement moral et que le bolchévisme des mœurs précède le bolchévisme politique. Il comprit que, pour donner au message chrétien toute sa force, il ne pouvait se dispenser d'appliquer la pierre de touche de la stricte morale à tous ceux qui venaient à lui. Parler à quelqu'un de sa vie intérieure, c'est une impertinence aux yeux des esprits traditionalistes et attachés à l'étiquette; pourtant selon toute apparence cette méthode se justifie par ses résultats.

Le but de Frank est tout simplement de raffermir l'âme là où il y a un point faible. Il trouve que c'est la manière la plus profitable de présenter la religion à ceux qui n'ont pas la foi et qui n'ont que des difficultés.

Frank s'est rendu compte à bien des reprises que, devant n'importe qui, il ne faut jamais se fier à l'apparence. Celui qui est devant vous peut être un clergyman, un ancien d'église, un directeur d'école du dimanche, et avoir besoin pourtant de la chirurgie de l'âme. Frank n'accepte pas qu'on répartisse les hommes en deux catégories : ceux qui sont sauvés et ceux qui ne le sont pas. Jésus Christ a laissé entendre assez clairement que de ces deux catégories : les « gens religieux » et les pécheurs, c'est la première qui a le plus besoin de se convertir, lorsqu'il dit avec une ironie cinglante : « Je ne viens pas appeler à la repentance les gens irréprochables, mais les pécheurs. » Frank est persuadé qu'encore aujourd'hui le Pharisien, au moins autant que le péager, est un malade qui a besoin de

secours. Dans un petit livre intitulé *La chirurgie de l'âme*, H. A. Walter nous raconte ce qui suit :

A New York un étudiant vint demander conseil à Frank, avant d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Il venait d'assister à une conférence sur le ministère chrétien où il avait entendu de brillants discours qui l'avaient intéressé sans le convaincre... Frank répondit à ses questions de son mieux, mais son interlocuteur ne paraissait pas satisfait. A la fin du dîner, il n'était guère plus avancé qu'au commencement, et Frank l'invita à venir dans sa chambre pour continuer la conversation. Peu à peu le jeune universitaire s'ouvrit un peu plus et dit : — Je vais vous expliquer pourquoi je ne peux pas entrer dans le ministère, j'ai trop envie de faire ce qui me plaît.

— N'y a-t-il rien d'autre ? demanda Frank, et l'autre répondit : — Non.

Alors Frank comprit ce qu'il devait dire, car ses soupçons étaient devenus certitude. Se penchant un peu en avant, il dit d'un ton très naturel : — Est-ce que votre véritable obstacle, ce n'est pas... ?

Le barrage d'orgueil s'écroula. Le jeune homme abandonnant son passé trouvait un fondement solide pour y bâtir une nouvelle vie. Pendant qu'ils allaient ensemble jusqu'au métro, il prononça ces paroles qui méritent d'être retenues :

— Frank, je vous aurais maudit ce soir, si vous n'aviez pas découvert ce dont j'avais besoin.

C'est un des nombreux cas où Frank a su pénétrer par delà les apparences.

Frank, tout jeune, assistait à une conférence d'étudiants lorsqu'il entendit raconter l'histoire d'une conversion, qui fut pour lui un appel. Un jeune étudiant très pauvre racontait qu'il s'était donné bien du mal pour aider un étudiant riche qui arrivait à l'université. Il s'appelait Dick, il menait une vie fort dissipée avec une bande de camarades, passait son temps à faire des bêtises et n'apprenait jamais ses leçons.

L'étudiant pauvre se levait de très bonne heure pour apprendre lui-même ses leçons. A sept heures du matin il

vint frapper à la porte de son protégé, l'étudiant prodigue. Naturellement Dick était beaucoup trop fatigué pour vouloir se lever. D'un ton endormi il déclara qu'il n'irait pas au cours ce matin-là. Malgré tout son camarade entra, le fit lever et l'aida si efficacement pour ses leçons qu'il les sut beaucoup mieux qu'il n'avait fait depuis très longtemps.

Après avoir ainsi reçu pendant six mois l'aide de son camarade, Dick déclara qu'il donnerait tout au monde pour être un aussi brave garçon que son ami. Celui-ci répliqua :

— Tu le peux très bien.

— Mais tu ne connais pas mes difficultés. Je ne suis pas de la même catégorie que toi.

Son ami l'assura qu'il n'existait aucune catégorie d'hommes qui ne pût atteindre à la vie spirituelle, grâce au pouvoir de son grand Ami, de Jésus Christ; et il amena Dick à faire la même découverte.

Frank, ayant entendu cette histoire, se dit en lui-même que si un pauvre diable d'étudiant, en se donnant de la peine, avait pu arriver à sauver son camarade, lui-même devait aussi pouvoir le faire. Jusqu'alors personne ne lui avait dit comment il fallait s'y prendre, mais il décida que le but de sa vie devait être de gagner des âmes, quelles qu'elles fussent d'ailleurs. Immédiatement, suivant son expression, il enfonça un piquet : il résolut de gagner un homme avant de rentrer chez lui; il lui semblait que ce serait facile, bien que l'étudiant ait mis six mois à le faire.

En rentrant chez lui, Frank devait passer par New York, où il était sûr de trouver beaucoup d'occasions favorables; mais à New York toutes sortes d'occupations l'assaillirent, de sorte qu'il oublia sa résolution jusqu'au moment où il allait quitter la ville. En prenant son billet au guichet, il se rappela tout à coup qu'il n'avait pas gagné son homme. Il eut chaud, il eut froid, il était très ennuyé. Il n'osait plus rentrer chez lui, il fallait absolument qu'il trouve quelqu'un à convertir sur le champ. Frank aperçut alors un commissionnaire, un nègre, tout luisant de graisse sous sa casquette rouge. « Voici mon homme », se dit Frank et il se lança dans l'aventure : la tête

lui tournait un peu, car c'était la première fois. — George, es-tu chrétien? — Non, Moussi, dit le nègre éberlué. — Il faut que tu sois chrétien. — Comment faire, Moussi, et puis ça me fait peur. — Au fond nous avons peur l'un et l'autre, dit Frank; tout le monde a peur de regarder en face les questions religieuses et c'est pourquoi nous échouons. — Pourquoi donc as-tu peur? demanda Frank, dissimulant de son mieux sa propre frayeur. — Mon frère va sortir de la prison de Sing Sing, on lui donnait de la religion là, et je ne sais pas comment je vais lui parler. (C'était justement l'embarras de Frank à l'égard de George.)

— Mais maintenant, George, il te faut être chrétien, dit Frank d'un ton impératif, ne sachant plus que dire d'autre.

— Oui, Moussi, oui, dit-il.

— Ainsi se termina, dit Frank, ma première tentative, bien maladroite, pour ouvrir à une autre âme les trésors insondables du Christ. Je ne sais pas si ce nègre est devenu chrétien avant de rencontrer son frère le prisonnier ou s'il l'est devenu plus tard, mais ce jour-là la glace était rompue. J'avais traversé une crise qui ouvrait devant moi une carrière magnifique, la plus glorieuse des aventures. J'ai compris tout ce que des hommes ordinaires comme moi peuvent réaliser, par la bonté de Dieu, dans le domaine de la conversion, et cela sur une grande échelle.

Quel est le secret du pouvoir surprenant de Frank sur lui-même, sur ses compagnons, sur tous ceux qui viennent à le connaître? La première réponse qui vient à l'esprit, c'est qu'il a une très forte personnalité. Et puis l'on s'aperçoit qu'il n'a pas du tout l'un de ces caractères dominateurs qui entraînent irrésistiblement tous ceux qui les approchent. Il est aimable, charmant, obligeant, perpétuellement gai, il est plein d'énergie et de volonté si vous voulez, mais ce n'est pas du tout un de ces chefs qui brisent tous les obstacles et à qui rien ne résiste. Quel est donc le secret de son merveilleux pouvoir sur les autres? Il me l'a révélé un jour à Oxford, l'après-midi, pendant une de ces charmantes conversations qu'il tient à l'heure du thé.

« J'étais prodigieusement occupé, me dit Frank, je travaillais de dix-huit à vingt heures par jour. J'étais si occupé que j'avais deux téléphones dans ma chambre à coucher et pourtant les résultats ne me donnaient pas satisfaction. J'étais environné de gens qui allaient et venaient, mais les changements perceptibles dans les vies de mes visiteurs n'étaient pas ce qu'il fallait. Ils n'étaient pas assez radicaux pour devenir permanents. Alors je pris une résolution extrême : je consacrais une heure tous les matins, entre cinq et six heures, pendant laquelle les téléphones me laisseraient sans doute tranquille, pour écouter l'Esprit de Dieu, le son doux et subtil, qui pouvait seul m'inspirer et me conduire. »

Frank s'est rendu compte il y a bien longtemps déjà qu'il ne devait jamais gronder personne. Gronder quelqu'un, c'est ne pas le comprendre; gronder, c'est prendre le contre-pied de la parabole de l'enfant prodigue. Les perpétuelles gronderies, dit-il, c'est ce qui empoisonne la plupart des familles. Il faudrait que l'atmosphère de la famille soit purgée de cet horrible péché, si contagieux et si pénétrant. L'un des moyens pour cela c'est de mettre en pratique la parole de Kipling : « N'ayez jamais l'air trop parfaits, ne parlez jamais avec trop de sagesse. » Frank a peu à peu acquis l'art de savoir regarder la figure des hommes, et d'y lire comme dans un livre la vie qu'ils mènent. Mais en même temps il est arrivé à ne jamais se laisser choquer par rien. — Je suis tout à fait inchoquable, me disait-il. — Avez-vous reçu la confession d'un meurtre? — Il se mit à rire : — Je savais bien que vous alliez me demander cela. J'ai visité des cellules de condamnés, mais je trouve qu'il vaut mieux ne pas répondre à votre question. Il ne faut pas être sensationnel.

Je lui dis alors ce qu'un clergyman m'avait raconté : quatre criminels différents lui avaient confessé qu'ils avaient tué. Frank avait-il reçu des confessions semblables? Mais il éluda de nouveau la question :

« Si j'étais en présence d'un meurtrier qui me confessât

son crime, alors j'aurais le droit de lui dire : Racontez-moi tout en détail ; comment cela est-il arrivé ? »

Il ne me dit rien de plus.

La répugnance de Frank à divulguer le secret d'un autre homme se justifie très bien. Tous les ministres de l'Évangile ont l'occasion d'entendre des confessions extraordinaires, mais ils considèrent ce qu'on leur dit comme tout à fait confidentiel. C'est ainsi qu'on en juge dans les groupes, à moins que la personne qui confesse sa faute n'en parle publiquement.

Dans les familles, bien souvent parents et enfants pourraient se faire part réciproquement de ce qui les tourmente, s'ils n'avaient pas peur les uns des autres ; et cette peur gêne bien des foyers où pourraient régner la confiance et la paix.

Frank croit qu'il est possible que les enfants, en rentrant chez eux, disent ouvertement quel a été l'emploi de leur journée. Au lieu de cela il y a, dans beaucoup de familles, une sorte de conspiration du silence dont les parents sont certainement les premiers responsables, et leurs gronderies en sont la cause, sans qu'ils s'en doutent. Il connaissait une mère qui prêchait à tort et à travers la tempérance ; résultat : tous ses enfants devinrent des ivrognes. Si elle avait mieux su pénétrer dans la vie de ses enfants en leur avouant ses propres faiblesses, au lieu de les sermonner tout le temps sur les leurs, peut-être aurait-elle évité ce résultat déplorable.

D'après Frank le « partage » judicieusement pratiqué pourrait empêcher bien des fils et des filles de quitter leur famille à cause de l'incompréhension de leurs parents. Si l'enfant prodigue a besoin de revenir à ses parents, il est tout aussi nécessaire que les parents prodigues reviennent se faire pardonner par leurs enfants, qu'ils ont éloignés d'eux par leurs gronderies, le manque de confiance, l'absence de « partage ». D'autre part les parents affectent en général beaucoup trop d'être scandalisés, lorsque leurs enfants répètent tout simplement leurs propres péchés de jeunesse. En particulier, les problèmes sexuels cesseraient de se poser avec acuité, dans les familles où les parents oseraient parler sincèrement de leurs

propres expériences, en essayant surtout d'aider leurs enfants sans sévérité affectée, sans jamais les gronder.

Frank se refuse toujours à se placer sur le terrain purement intellectuel, à rétorquer des arguments par des arguments. Il écouta sans mot dire toutes les objections d'un professeur, en même temps entraîneur de football dans une université américaine des Etats du Sud. Quand celui-ci lui eut fait part de toutes ses difficultés d'ordre rationnel, alors seulement, tandis que les deux hommes avaient les yeux tournés vers un splendide coucher de soleil, Frank lui dit simplement : « Et maintenant, ne pourriez-vous dire aussi à Dieu tous vos péchés ? »

Le professeur raconta plus tard qu'il sentait sa tête courbée toujours plus par la honte, tandis que ses péchés surgissaient devant lui à l'horizon et passaient, comme des grenadiers de l'enfer, entre lui et le disque rouge du soleil. En passant chacun d'eux regardait à lui et le saluait d'un air accusateur. Enfin, à la fin de cette longue procession, le Christ apparut qui semblait lui dire : « Maintenant tout est en règle. Je comprends et je pardonne. Va, et ne pêche plus. »

Grâce à cette expérience impressionnante, le professeur accepta le pardon qui lui était offert, et ses difficultés intellectuelles s'évanouirent avec ses péchés. Il écrivit plus tard une lettre à Frank, en lui disant que cette vision qu'il avait eue devant le soleil couchant avait transformé sa vie. Il est maintenant président de son université, et c'est un chrétien actif.

Frank m'est apparu sous un autre angle quand je parlais de lui avec Cleve Hicks, jadis chapelain à l'Université de Harvard.

— Frank ne se laisse mettre dedans par personne, dit Cleve, et quand c'est nécessaire il sait dire à quelqu'un son fait, sans aucun ménagement.

— Est-ce qu'il vous a dit votre fait ? (Cleve a une figure pleine et un sourire joyeux.)

— Nous avons ensemble un recueillement, et j'avais le

sentiment d'avoir beaucoup manqué à la discipline, me répondit Cleve, j'avais toute sorte d'appréhensions pour mon avenir, et j'avais été très négligent pour mon culte du matin. Une fois, dans un groupe, Frank me demanda si j'avais quelque chose à « partager », et je lui dis : « Non. » Frank me regarda bien en face et me dit : — Cleve, vous êtes très gentil, mais vous ne m'inspirez pas confiance.

— Et que lui avez-vous répliqué?

Cleve me regarda gentiment, et me répondit d'une manière qui m'inspirait toute confiance :

— Je ne dis rien, mais je n'avais pas peur de lui ; je savais qu'il avait raison.

— Une autre fois, continua Cleve, nous avions encore ensemble un recueillement lorsque Frank fit cette déclaration : « Cleve a besoin d'être transformé de fond en comble. Il faut avec beaucoup d'amour l'amener à l'expérience complète du Christ ; il y aura de la résistance, mais aussi il y aura de grands fruits dans les années qui viendront. »

Cleve fut si intrigué par cette prophétie qu'il en prit note. La prophétie est en train de s'accomplir.

Frank tient beaucoup à la courtoisie et aux bonnes manières. Un jeune homme qui avait assisté à une house-party en Hollande avait oublié de remercier son hôte. Frank et l'équipe étaient en train de partir. En allant à la gare, Frank découvrit l'omission. Il exigea que l'auto retourne en arrière, et que l'hôte reçoive des remerciements convenables : réparation immédiate.

Si quelques-uns de ses jeunes camarades quittent l'Angleterre pour aller dans un autre pays, il les engage à bien apprendre les coutumes, à bien observer les règles de politesse du pays où ils se trouvent. Dans les « houses-parties » internationales, il tient à s'assurer que les gens du pays sont en bons termes avec ceux des autres pays ; il veut que tout le monde se sente bien à son aise.

Certes, il est sensible aux critiques injustes qu'on fait de son œuvre, car il a la conviction très nette que le Saint Esprit

est avec lui. Mais il n'aime pas discuter sur la valeur de ses méthodes ou de son enseignement. Il préfère convertir ses critiques, et leur donner par là la démonstration personnelle de l'efficacité de sa méthode. Par exemple, une réunion de psychiatres américains lui ayant demandé de venir expliquer ses méthodes, il passa tout son temps à essayer de les transformer en psychologues chrétiens, comme il est lui-même.

Si l'on pouvait l'embrigader dans une organisation quelconque, ce serait le Napoléon des organisateurs. Ses amis d'Oxford me disaient que, lorsqu'il arrive dans une house-party, il pose quelques questions, et se rend compte immédiatement de tout, dans son cerveau si bien ordonné, mettant partout plus de vie, plus de gaieté. Et cela d'une manière si simple et si naturelle que l'on risque toujours d'oublier ce qui fait sa grandeur.

C'est seulement après qu'on l'a quitté qu'il vous revient en mémoire telle de ses formules : « Nous sommes un organisme et non pas une organisation », ou bien telle de ses actions, si généreuse, si bien appropriée. Alors on se dit : Comme il a raison ! ou bien : Comme il a su faire cela juste au bon moment !

Frank déclare que le péché est toujours le même, où que ce soit qu'on le commette. Il exprime cela en disant : « Les corbeaux sont noirs dans le monde entier », ce qui est un dicton favori des groupes. L'immoralité à Paris, le vol en Chine, sont des péchés exactement au même degré que l'immoralité ou le vol en Angleterre. Seulement quand l'équipe parlait à un auditoire de nègres dans l'Afrique du Sud, on modifia le dicton : « L'herbe est verte dans le monde entier. »

Je demandai à l'un des amis de Frank s'il l'avait vu en colère. « Seulement une fois, me répondit-il. Frank parlait dans une assemblée et se mit fort en colère contre ces gens égoïstes et paresseux qui voulaient que leurs parents soient convertis, mais se croisaient les bras et ne faisaient eux-mêmes rien pour cela. » Quand on vient présenter à Frank de telles demandes, il répond la plupart du temps, sans hésiter : « Cela, c'est votre affaire » ; et la justesse de cette réplique fait que

beaucoup lui en veulent sourdement. A un jeune homme qui lui avouait que la question sexuelle le préoccupait, il donna cette maxime : « Surveillez vos yeux. » Frank attache beaucoup d'importance à cette parole du Christ : « Tout homme qui regarde seulement une femme pour la convoiter a déjà commis adultère avec elle dans son cœur. » D'abord le regard, puis la pensée, puis l'obsession, puis la chute. La chute en pensée précède l'autre. Ce qu'il faut, c'est regarder ailleurs, penser à autre chose, et mieux encore s'occuper activement à convertir les autres, ce qui procure les joies les plus hautes. Frank a donné dans sa vie tant de livres religieux que si on les mettait ensemble cela ferait une très grande bibliothèque. Dans ses malles se trouvent toutes les publications des groupes qui conviennent aux différentes maladies de l'âme. Il en emploie tellement qu'il les achète en gros. C'est un colporteur qui distribue gratuitement des échantillons de la denrée dont tout le monde a besoin. Ceux auxquels il donne ces livres ne pensent généralement pas à les lui rembourser, mais de temps en temps quelqu'un, ayant un peu plus de réflexion, lui en offre le montant. « Avez-vous eu la « direction » de me donner cela ? » dit-il de sa voix vibrante. Vous ne vouliez pas accepter ce cadeau de quelqu'un qui n'a rien à lui et qui n'a d'autre ressource que la foi et la prière. Alors vous répondez : « Oui », sans être tout à fait sûr.

Les amis de Frank insistent volontiers sur ce point qu'il est complètement dépréoccupé de lui-même. Sa personne est absolument identifiée avec la croissance de l'Eglise invisible qui doit former le corps du Christ sur la terre. Il est tout prêt à être laissé de côté, à être humilié, rejeté ; ou au contraire, s'il le faut, à prendre et à exercer le commandement. Aucun des groupes ne peut avoir sans lui tout le ressort et toute la vitalité qu'il lui donne. Du reste, Frank tient beaucoup à ce que l'on dépende le moins possible des personnalités humaines ; son but n'est pas de s'exalter lui-même ou d'exalter ses amis, mais plutôt de les corriger, puisque l'humilité est le caractère essentiel du chrétien. Il croit que le chrétien est toujours en

mesure d'aller de l'avant, même quand l'argent paraît lui manquer. Il lui est arrivé de donner son dernier sou pour aider quelqu'un dont les besoins paraissaient urgents. Quand Frank n'a plus d'argent, il prie Dieu de lui en donner.

Quand je rencontrai Frank pour la première fois, il venait de prier pour avoir l'argent nécessaire afin d'aider un homme à qui déjà il donnait de son linge. L'argent vint. Il pria avec la personne qui l'apportait. Frank remercia Dieu, d'abord de lui avoir dit que l'argent viendrait, et ensuite d'avoir envoyé l'argent.

Il prend garde, avec beaucoup de scrupule, de ne jamais gaspiller l'argent qu'il a. Les gens qui l'entourent dépensent pour leurs menus frais un peu plus de dix shillings par semaine. Frank cherche la volonté de Dieu pour acheter un timbre; néanmoins il dépensera sans hésiter mille livres sterling, lorsqu'il sent qu'il doit le faire, et si l'argent est entre ses mains. Il donna jusqu'à son dernier sou pour aider une équipe à faire une tournée dans l'Afrique du Sud, et y fonder les groupes.

Il arrive que des gens qui n'ont point d'argent ou qui en ont très peu mais qui sont touchés par son zèle, manifestent le désir de l'aider comme ils le peuvent. Par exemple une fidèle servante, dans une maison en Ecosse où Frank logeait, lui dit que la seule manière dont elle pourrait l'aider serait de laver son linge, et qu'elle serait heureuse de le faire. Alors, chaque semaine, lorsque Frank est en Angleterre, il envoie son linge en Ecosse et la brave petite Ecossaise le lui lave pour rien.

Il est impossible de comprendre Frank le moins du monde si on ne se le représente pas comme étant toujours en présence de Dieu, écoutant ses directions et recevant son pouvoir. C'est d'ailleurs, selon lui, la manière normale de vivre pour un homme normal. Frank nous donne l'exemple de l'homme arrivé à son plein développement psychologique. Tout en lui est centré autour des rapports qu'il entretient avec Dieu. Le plus intéressant, c'est de voir combien les directions qu'il reçoit ont de sagesse et d'efficacité pratique.

Quand la vie d'un homme est entièrement consacrée à Dieu, il a devant lui un but dominant auquel tout s'adapte.

Cela ne signifie pas qu'il soit raide ou figé; au contraire il est tellement souple qu'il peut saisir les occasions les plus imprévues de servir la cause de Dieu, de ce Dieu dont les voies ne sont pas nos voies; saint Paul s'en est bien rendu compte dans le long voyage qu'il fit pour arriver à Rome.

Frank est parfaitement discipliné; de lui-même il ne va jamais à l'aventure dans sa vie spirituelle, il va tout droit à la Source et il s'attend à ce que la Source de vie vienne directement à lui. Quoi qu'il fasse, il sent que c'est bien ce qu'il faut faire, puisque la direction de Dieu le lui ordonne.

Chaque jour, régulièrement, il donne sa vie, il « perd » sa vie. Il se réveille au matin avec l'idée que le jour qui vient n'est pas à lui, mais à Dieu. Prêt à perdre sa vie, il la trouve sans cesse. Le résultat de cette discipline, c'est une abondante énergie dont il est sûr qu'elle vient du Saint Esprit. Cette discipline parfaite entraîne la parfaite liberté : c'est le paradoxe du christianisme.

Frank est un enfant qui écoute son Dieu et lui obéit sans réserve. Il entraîne tous ceux qui l'entourent à faire de même. Personne ne comprendra rien à ce mouvement nouveau s'il ne comprend pas que cela est vrai.

Frank a toujours une bonne idée en tête en toute occasion. Un jeune ministre presbytérien m'a raconté qu'en voyageant avec Frank il fut maintes fois frappé par son étonnante sollicitude pour le bien-être des autres. Il avait vu Frank s'arrêter soudain au milieu d'une conversation pour s'informer si l'on avait fait du feu dans la chambre de quelqu'un, si l'on avait tout préparé pour l'arrivée d'un autre ou pour son départ. Au moment où se terminait la dernière house-party d'Oxford, j'observai Frank qui se faufilait autour des tables pour demander à tous ceux qui avaient de belles voix de venir chanter une sérénade d'adieu pour la brave intendante de Lady Margaret Hall. Sous la vigoureuse direction de Frank ils chantèrent gaiement :

Elle est très chic, elle est épatante,
Et c'est nous tous qui le disons.

Ce petit trait montre bien comme il pense aux autres et sait le leur prouver de la bonne façon.

Frank me dit un jour, pour illustrer sa méthode de « partage » : « L'amour est aveugle, mais notre prochain ne l'est pas. » Nous nous imaginons que nos péchés sont bien cachés en nous, mais dès que nous commençons à en mettre au jour quelques-uns, nous nous apercevons d'ordinaire que notre prochain les connaît déjà. Si vous en doutez, faites l'épreuve et vous verrez bien. Frank a aussi une autre maxime qui est la contre-partie de la précédente : « Lisez les hommes plus que les livres. » Si nous voulons vraiment aider les hommes, il nous faut pénétrer dans leur vie plutôt que dans les bibliothèques. Il demanda une fois au regretté Dr. F. B. Meyer, de Londres, un grand saint et un puissant prédicateur, comment on pouvait avoir de la puissance en chaire.

« En répondant le dimanche aux questions que vos paroissiens vous posent dans la semaine. » Telle fut la réponse. Cela voulait dire que le prédicateur doit pénétrer durant la semaine dans la vie de ses ouailles, afin de connaître leurs véritables besoins quand vient le dimanche.

Sam Shoemaker, pasteur principal de l'église du Calvaire, m'a raconté qu'un jour quelqu'un accusait Frank de ne pas s'intéresser à la seconde venue du Christ. Il répliqua, du tac au tac :

« Pourquoi parler de la seconde quand il y a tant de gens qui ne savent encore rien de la première ? »

Ce n'est pas qu'il s'intéresse moins au retour du Christ que les autres gens d'Eglise. Il exhorte les hommes et les femmes à extirper d'eux-mêmes le péché; alors ils comprennent ce qu'est la seconde venue du Christ, et ils sont toujours prêts pour ce grand jour.

« Je n'ai jamais vu un homme aussi complètement abandonné à Dieu que Frank, me dit Sam Shoemaker. Il est la personnalité la mieux disciplinée que je connaisse. Tout ce qu'il a est absolument abandonné à Dieu. Je l'ai vu le soir assis sur sa chaise, très fatigué de son travail intense et inces-

sant pour l'œuvre de Dieu, pâle, tout à fait épuisé. Mais la porte s'ouvre et quelqu'un se présente, quelqu'un qui a besoin de secours. Fatigué comme il est, Frank est tout de suite debout, le visage illuminé, ayant retrouvé son sourire joyeux, sa main tendue, tout son être vibrant et prêt à marcher pour le service du Maître, prêt à passer la nuit s'il le faut pour aider un autre à passer des ténèbres à la lumière. Il se laisse porter, sans faire aucun effort, par l'action du Saint Esprit.

» Il ne semble jamais être fatigué; sa vie est sans conflit, sans souci, sans inquiétude, excepté quand il se préoccupe vivement des difficultés d'un autre. De temps en temps, en voyant le péché, il s'afflige; et il s'entend, quand il le faut, à purger une âme déloyale ou qui pactise avec le mal. Il est d'une patience étonnante devant la stupidité incroyable, persistante et aveugle de ces gens qui le consultent, mais qui ne veulent pas suivre ses conseils et abandonner le péché qui les enchaîne.

» Frank ne lâche jamais un homme. Il ne l'oublie jamais. Après une conversation, on se quitte; son interlocuteur a pu être intéressé, mais il n'a pas été convaincu; si un jour cet homme revient, disposé à faire un pas en avant, Frank, qui se souvient de lui, fera pour l'aider tous ses efforts.»

Je demandai à Sam Shoemaker si Frank ne se fatiguait jamais de cette tension perpétuelle, de ces conversations interminables pour convertir une à une les âmes. Ne lui prenait-il jamais envie d'envoyer promener tous ces gens-là et de tout chambarder?

Sam se mit à rire : « N'ayez pas peur, il ne fera jamais cela. Et pourquoi le ferait-il quand il est si pleinement heureux? Je n'ai jamais rencontré un homme qui fût tout à fait aussi joyeux que Frank. Une fois, à un moment de très grande difficulté, il signa un câblogramme qu'il m'adressait : « Joyeusement. Frank. »

Frank aime bien considérer les choses d'une manière vaste et collective quand il organise une campagne d'évangélisation.

Il préfère beaucoup amener dans une ville cent changeurs de vie qu'un ou deux seulement. Les troupes d'opéra, dit-il, quand elles viennent donner une représentation, amènent cinquante ou soixante chanteurs ou musiciens. Et pourquoi les groupes ne feraient-ils pas de même ?

Il prévoit le jour où une armée d'au moins cinq cents changeurs de vies, fidèles et consacrés, viendra s'emparer d'une ville pour la conquérir au Christ. « Le maximum d'efforts, point de francs-tireurs », c'est sa devise.

Le matin il se lève comme les oiseaux. Il vint dans ma chambre, à Cambridge, avant sept heures, en pyjama, pour me dire bonjour. Sa figure était toute couverte de savon, mais la joie s'y montrait quand même. Ce matin-là Frank me dit que, selon lui, non seulement il fallait se lever au chant du coq, mais aussi chanter comme lui. Il chantait de joie, ce matin d'avril, malgré la pluie. Le Seigneur était si bon pour lui, disait-il.

Je le regardais pendant qu'il était en prière, au service de Sainte-Cène, à sept heures et demie, la figure toujours joyeuse, illuminée d'un sourire.

Frank est l'un de ces êtres humains si rares qui aiment Dieu véritablement.

CHAPITRE XII

VOYAGE EXTRAORDINAIRE D'UN JOURNALISTE

Dans le bureau de mon journal, les opinions étaient divisées quant au nouveau mouvement. « Je le déteste », déclarait le meilleur de mes rédacteurs, mais les gens ne détestent que ce qui les touche profondément. La haine de la religion est souvent le commencement de la foi. Le Christ est venu n'ayant dans son cœur que de l'amour, et il a réussi à soulever des haines plus violentes qu'aucun autre héros de l'histoire.

Le moment semblait favorable pour mon pèlerinage si longtemps différé dans le Nouveau Monde, et pour aller étudier là-bas l'activité des groupes, en dehors de mon pays. J'envoyai un câblogramme à Ray Purdy, lui disant mon projet et lui demandant si je pourrais, en écrivant des articles, couvrir mes dépenses. Il me répondit : « Venez sur la base : foi et prière. Contrôlez votre décision avec Frank. » Je télégraphiai à Frank en Allemagne; il me donna ce conseil : « Allez, en vous fondant sur la foi, la prière, et la direction du Saint Esprit. » Tout cela me semblait irréel, ayant une saveur bizarre, entre le sable et la sciure de bois, quelque chose de plus sec que la prohibition elle-même, mais malgré tout, ce n'en était que plus intéressant pour le journaliste qui cherche du neuf.

L'Europe était plus ou moins dans le chaos lorsque je partis. Mon transatlantique aurait pu être l'arche de Noé flottant sur les eaux du déluge pour me faire aborder sur un nouveau Mont Ararat, le fameux « Empire State Building ». Par le hublot, j'apercevais un panorama de pyramides et au bout de cette avenue gigantesque une cité de Titans, pleine

d'angles enchevêtrés et de tours reluisantes. Tout cela prodigieusement impressionnant.

Les impressions neuves produisent des effets bizarres. Voici comment se manifesta chez moi le frémissement que j'éprouvai devant la ville de New York :

Sorti de la tempête
Et de l'Orient qui tremble,
Sur le convexe Atlantique
J'arrive à la grande cité,
Toute en terrasses,
Vaste et géométrique,
Fantastique comme le rêve
D'un génie fou par l'ivresse.

Cité de New York,
Cité de rêve,
Cité diabolique,
Cité de Satan et de Dieu,
Glissant devant mon hublot :
Gratte-ciel sur gratte-ciel,
Enchevêtrement sur enchevêtrement,
Monuments gigantesques,
Frères aînés florissants,
Enfants déjà grandelets,
Bébés joufflus qui passent maintenant ;
Puis viennent le Père et la Mère,
« L'Empire » et le « Chrysler »,
Le monarque de la Cinquième avenue
Et la fine bâtisse de Lexington :
C'est Jupiter et c'est Junon
Qui regardent fièrement la ville,
Pleins d'une admiration permise
Pour les enfants qui grandissent,
Nouvelle race de fils d'Anak,
Perfectionnée,
Dont la courtoisie
Me permet d'entrer
Avec gratitude
Dans la Terre Promise.

Sans que je puisse m'expliquer la chose, Frank fut enchanté de ces vers; ils les apprît par cœur et il les cita bien souvent.

L'un des trois troubadours qui était venu jadis me voir à mon bureau, Charles Haines, m'attendait sur le quai et m'introduisit à New York.

Nous passâmes ensemble un délicieux week-end. Il m'amena sur la Woolworth Tower (le prince George venait d'y monter, nous dit le gardien), puis à l'Empire State, d'où je n'osais regarder en bas la première fois, par crainte du vertige, mais la fois suivante je m'endormis paisiblement au quatre-vingt-sixième étage par un bon soleil de février. Nous allâmes ensuite à Coney Island, à la Montagne aux Ours (sans ours) et à ce merveilleux promontoire qui s'appelle West Point; puis une charmante journée et une nuit à Summit, New Jersey, où John Beck et sa sœur « Marge » me firent un véritable accueil occidental, comme j'entrais pour la première fois dans un home américain.

Les jours qui suivirent furent charmants et très remplis. Charles Haines me conduisit à son université, la belle et vieille Université de Princeton, dont Woodrow Wilson fut jadis le Président, avant d'être le Président des Etats-Unis durant la Grande Guerre. Il évoqua devant moi, dans le cadre de Princeton, les quatorze points de Wilson, sans en omettre un seul. John Beck me conduisit dans son auto tout le long de Broadway, cette rue qui a cent milles de longueur jusqu'à Albany, la capitale de l'Etat. Je remarquai bientôt qu'en Amérique on se sert très rarement du couteau à table; c'est peut-être qu'on s'en sert trop souvent dans la rue. Je m'aperçus que les millionnaires ne sortent pas sans une garde bien armée, de peur d'être saisis et torturés; que la Cinquième Avenue est sans contredit la rue la plus belle du monde, et que New York faisait paraître terriblement provinciales presque toutes les villes que j'ai vues. Certes, je n'ai jamais rien vu de plus impressionnant que la Cité et la baie de New York, vues du pont de Brooklyn. A Washington je rencontrai un Irlandais qui, très aimablement, m'indiqua les endroits où les Anglais ont été battus.

Avant que ma première semaine fut terminée, l'on m'invita à prendre part à une tournée avec l'équipe des groupes d'Oxford, une de ces tournées où l'on vit sans autre ressource que la foi et la prière. On devait aller dans les Etats du Sud. Nous serions plus ou moins logés chez l'habitant; j'aurais à dépenser environ une livre par jour. On distribuerait une somme de vingt dollars entre les cinq orateurs qui devaient parler à l'Orange Presbytery, dans la Caroline du Nord. Quatre dollars chacun pour une expédition de trois semaines! La tournée m'attirait, le travail à faire m'effrayait, la façon de payer m'amusait. On fit résonner à mes oreilles des noms romantiques : Indiana, Ohio, Kentucky, Tennessee, la Virginie, la Caroline du Nord, souvenirs de Raleigh, Lincoln, Deerfoot et Daniel Boone. Mais une tournée religieuse. Je voyagerais avec quatre camarades qui avaient dressé le plan de leur voyage sous la direction du Saint Esprit, et qui vivaient uniquement par la foi et la prière. Je voyais cela d'ici : des « recueils » chaque matin, des conversions à provoquer l'après-midi, et le soir, des confessions de mes péchés d'autrefois, des prières avec d'autres, pour leur avenir et pour le mien, le matin, à midi et le soir. Tout cela beaucoup trop réaliste pour être vraiment attirant.

Nous partîmes donc, quatre évangélistes et moi-même, disons un pseudo-évangéliste. Trois d'entre les quatre : le chef, Sciff Wishard, l'universel Cleve Hicks et Levering Evans, étaient des clergymen réguliers; le quatrième, John Beck, de Summit, un ex-ingénieur. Je ne distinguais guère de différences dans le caractère essentiel des quatre; ils étaient tous bienveillants, tous cultivés, tous aimables. Aucun ne portait le costume et le col clérical que portent en Angleterre la plupart des clergymen et des pasteurs.

De mes compagnons de voyage, l'un des plus intéressants, des plus aimés, des plus encourageants était assurément Cleve Hicks. Sa figure ronde et joyeuse, toute illuminée de sourires et de générosité, est la preuve que l'on peut vivre par la foi et la prière et être délivré de tous les soucis, sans avoir aucun argent à la banque. Cleve paraît si jeune qu'on dirait

qu'il vient de passer ses examens, alors qu'il y a déjà dix ans de cela.

Il a de prodigieux succès, comme évangéliste, en s'adressant aux individus. Le pasteur de l'église du Calvaire me l'a défini très heureusement en ces termes : « C'est un brigand pour la cause de Dieu. » La bonne humeur de Cleve est à toute épreuve, son activité infatigable, son humour intarissable, et son ingéniosité pour la cause de Dieu tout à fait incroyable. C'est toujours le joyeux gamin qui à toute heure du jour et de la nuit se réjouit d'une tasse de thé, à l'anglaise, avec beaucoup de petits gâteaux.

Bien que Cleve soit un évangéliste plein de zèle, je ne peux pas m'empêcher en le voyant de penser à un moine bon vivant. Le premier jour que je le rencontrai, il descendit au déjeuner, sautant comme un cabri, vit à côté de son assiette quelque chose de bon et demanda à notre hôtesse (« Marge » Beck) s'il pouvait s'en emparer. Elle lui répondit en souriant qu'il fallait attendre qu'on ait dit la prière. — Mais est-ce que je ne puis pas dire moi-même ma petite prière? demanda sans rougir l'ancien chapelain de Harvard.

Au moment du dîner nous avions déjà parcouru deux cents milles et nous avions grand faim. Nous étions sept pour le dîner : on apporta un pâté, assez petit. Cleve le regarda d'un air épouvanté. — C'est tout ce que vous avez à manger? demanda-t-il pendant que tout le monde s'esclaffait. La charmante épouse de Sciff apporta sur la table un autre pâté et Cleve fut satisfait.

Un jeudi soir, à la réunion de groupe, au Calvaire, j'entendis Cleve Hicks raconter comment Sam Shoemaker l'avait intrigué la première fois par ses merveilleux récits d'hommes et de femmes conquis pour Dieu. Pêcher pour le Christ des hommes vivants! C'était devenu sa devise et il ne se passe guère de semaine sans qu'il le fasse. Il nous dit combien il était agréable, stimulant, excitant de laisser Dieu diriger en tout notre vie comme Il le désire. Se fier à Dieu pour toute chose, ce n'est pas du tout se faire du souci, c'est au contraire se sentir porté en avant. Sans doute, si Dieu nous laissait tomber nous ne serions plus rien. « Mais Dieu ne nous laisse

jamais tomber.» La figure ronde et rayonnante de Cleve et tout son corps bien nourri confirment ces paroles.

En chemin nous avions tout le temps des échos de ce qui s'était passé grâce à l'activité des groupes dans les Etats du Sud et des conversions qui en étaient résultées. Un capitaine de la Garde nationale me conduisit dans son auto à travers Indianapolis. Il ne paraissait pas avoir de sentiments spécifiquement religieux, néanmoins il parlait avec enthousiasme de l'œuvre réalisée par les groupes quand ils traversèrent Louisville, dans l'Etat de Kentucky, au printemps.

Les Etats du Sud s'étaient ouverts l'année précédente grâce à l'initiative de Levering Evans, le petit-fils de Josué Levering. C'était l'un des quatre dans notre équipe. Levering se rendit à Louisville et se mit en rapport avec quelques notables, après quoi Ray Purdy et une petite bande d'hommes et de femmes appartenant aux groupes et pleins de ferveur lui succédèrent, pour préparer le terrain à un effort plus considérable. Voici en quels termes le directeur d'un journal local décrivait à ce moment-là la situation à Louisville :

« Au printemps de 1931 Louisville était en train de soigner ses blessures, des blessures profondes, quelquefois mortelles, et dont presque personne n'était exempt. Les hommes et les femmes de toutes les conditions et de toutes les situations sociales, blancs et gens de couleur, avaient atteint les dernières profondeurs du découragement et dégringolaient les derniers degrés de l'échelle. Leur morale était en ruine, leur réserve de courage aussi épuisée que leur réserve d'argent. Ils étaient persuadés, après les coups successifs qui avaient détruit leur bien-être et leur estime d'eux-mêmes, qu'en admettant que tous les hommes fussent des imbéciles et plusieurs des coquins, aucun n'était aussi bête, et bien peu aussi coquins que ces gens qui, sans même en tirer profit, les avaient conduits dans le borbier et les avaient plantés là. Cherchant à se dépêtrer, n'ayant point de chef, aspirant à une réforme concrète et non point verbale, ils ne voyaient autour d'eux que la

bataille hurlante et hargneuse des ambitions personnelles, des colères et des rancœurs inapaisées, qui avait ruiné de grandes institutions, fermé les banques, déclenché une banqueroute générale. Tempête furieuse, qui ne soufflait que haine et vengeance. »

Les groupes d'Oxford reçurent la « direction » qu'il fallait envoyer une forte équipe à Louisville, où la situation était critique. On demanda à un grand nombre de personnes de se joindre à l'équipe. Je reçus moi-même en Angleterre une de ces invitations. Voici le récit de Sam Shoemaker :

« Il en vint quatre-vingt-dix, depuis des gens de la haute société jusqu'à des boutiquiers et à des étudiants. Il y avait une Ecossaïse, jadis candidate au Parlement et qui était venue exprès en Amérique pour cette réunion; il y avait un étudiant d'Oxford, il y avait un pasteur, homme fort distingué qui pendant bien des années avait été missionnaire en Chine. Il y avait un jeune couple venant de Rhode Island, dont la vie et le foyer avaient été transfigurés par le message des groupes trois ans auparavant. Il y avait un jeune clergyman de l'Eglise épiscopale, qui avait un don merveilleux pour gagner la confiance des jeunes et les aider à comprendre comment le Christ pouvait les secourir dans leurs difficultés. Il y avait une dame de New York portant un titre nobiliaire européen, dont l'existence avait été transformée dès qu'elle eut découvert qu'un vieil ami de son mari avait été amené au Christ par le moyen des groupes.

» Depuis le première Pentecôte on n'a jamais vu foule plus bigarrée. « Ils étaient là tous réunis dans le même lieu », un bataillon de quatre-vingt-dix personnes, sous la direction du Saint Esprit. Il y avait bien un chef, un homme, Ray Purdy, mais il lui aurait été impossible de régler dans tous les détails l'activité de tous ses collaborateurs. Pourtant on ne voyait personne tirer de son côté. Nous travaillions en pleine unité, presque comme un seul homme, parce que l'unité était en nous dès le début. Sans faire de bruit, peu à peu, les membres du groupe arrivèrent dans la ville, qui par le train, qui en auto.

Le sacristain d'une église de New York amena plusieurs d'entre eux en auto, et témoigna lui-même avec une grande force dans les réunions. Il y en avait qui logeaient dans des familles, d'autres habitaient à l'hôtel. Il y avait des groupes quotidiens, un pour les hommes d'affaires, un pour les femmes d'un certain âge, un pour les jeunes filles, un pour les jeunes gens, un pour les jeunes femmes mariées, et un pour les pasteurs. Chacun d'eux était dirigé par l'un de ses membres. Il y avait tous les jours une étude biblique. Le soir nous nous rassemblions pour une réunion générale. Il y eut d'abord trois cents assistants, à la fin il y en avait deux mille cinq cents. Il ne s'agissait ni de prêcher ni d'exhorter, mais simplement de témoignages individuels : chacun disait ce que le Christ avait fait pour lui. En conséquence, les conflits de famille étaient résolus, les difficultés individuelles étaient levées, des centaines de gens trouvaient en Christ un pouvoir nouveau. L'esprit de confiance, qui avait terriblement baissé dans la ville par suite de la crise économique et financière, s'est relevé prodigieusement. »

Quand la phalange des quatre-vingt-dix, pour la plupart des laïques, dut quitter la ville blessée, une atmosphère merveilleuse resta derrière eux. Cette atmosphère persistait encore quand nous fîmes nous-mêmes une rapide visite à Louisville.

On sut bientôt notre arrivée. Le « Brown's Hotel » plaça gratuitement à notre disposition une salle de réunion. L'Association féminine de réunions de prière, qui appartient à l'Eglise presbytérienne, et qui est une organisation importante, se réunissant de nouveau ce matin-là après les vacances, se trouva transformée en une sorte de réunion de groupe. On entendit beaucoup de témoignages intéressants de la part d'hommes et de femmes dont les vies avaient été transformées durant le printemps. Une des femmes les plus en vue de la société mondaine parla d'une façon impressionnante. Jadis elle ne cherchait que son plaisir, maintenant elle dirige un groupe. A Louisville nous fûmes accueillis avec la magnifique hospitalité du Sud, à commencer par un merveilleux souper pique-

nique le premier soir, à Nitti Yuma, sur les petites collines qui surplombent le fleuve Ohio. Et cela dura jusqu'à la dernière matinée.

Mais ce premier pique-nique fut quelque chose d'inoubliable. Le crépuscule approchait comme nous arrivions. Nous nous plongeons dans une grande piscine en plein air, de manière à ramener notre personne de l'état torride à l'état tempéré. En sortant de l'eau, tout ragaillardis, nous contempions les préparatifs du pique-nique : un grand feu de camp agréable à voir, sous des érables et des orangers d'Espagne, devant lesquels un gigantesque rôti de bœuf est en train de cuire. On prépare des sandwiches, on rôtit du blé sur la braise, les pâtés de toute espèce arrivent en quantité. Pendant ce temps-là le soleil rouge descend d'un ciel violet derrière l'Ohio, tandis qu'au-dessus de nous, si jeune qu'on le voit à peine, est un petit croissant de lune tout mince, effiloché à ses deux extrémités.

Des histoires du Sud, des jeux du Sud, autour du feu de camp, avec des torches de benzine dans les arbres et peut-être des serpents à sonnette dans les buissons ; et les fantômes des Peaux-Rouges rôdant autour de nous, qui nous scalpaient sans dommage.

Puis en avant ! Nous allions si vite, nous parcourions tant de villes, nous tenions tant de réunions à des températures si tropicales, qu'il nous semblait que nous étions comme une comète, échauffant tout à son passage. Partout nous étions reçus, j'ose le dire, très chaleureusement, et l'on nous écoutait avec un intérêt soutenu. Dans une grande institution, où les étudiants des deux sexes gagnent leur vie par le travail manuel, Berea College, nous parlâmes devant tout le corps enseignant. Le silence fut si complet que Cleve Hicks, qui dirigeait la réunion, et d'autres membres de l'équipe, eurent le sentiment que notre appel n'avait pas porté, surtout quand il dit ces mots : « Nous jouons entre nous un petit jeu de vérité absolue. »

C'est seulement après la réunion, pendant que nous causions avec le directeur et les professeurs, que nous pûmes nous

rendre compte du profond intérêt que nous avons suscité, en essayant simplement de faire revivre la primitive communauté chrétienne dans notre moderne civilisation.

Nous arrivâmes ensuite dans la Caroline du Nord. Nous nous arrê tâmes d'abord à Asheville, puis à Jonesbors. C'est un village en dehors de la grande route, au milieu de plantations de coton. Nos impressions furent assez différentes, mais tout aussi agréables. Jonesbors possède une vieille église presbytérienne, toute blanche, imposante, de style colonial, qui depuis un demi-siècle n'avait plus servi au culte, mais qui chaque année était employée comme lieu de réunion, pendant deux jours, par le Synode de l'Église presbytérienne. A l'extérieur, sous les arbres, on avait dressé une sorte de longue table, en toile métallique, sur laquelle il m'est arrivé de dormir durant la grande chaleur du jour.

La réunion dans l'église commençait de bonne heure, et continuait le soir jusqu'à une heure avancée. Au moment du dîner, la grande table en plein air sous les arbres était couverte de toutes sortes de bonnes choses, sans oublier bien entendu le poulet frit, traditionnel dans cette région. L'hospitalité qui n'avait pas pu s'exercer durant un demi-siècle semblait être concentrée sur cette table chargée de tant de mets divers. Sous deux arbres voisins deux grands tonneaux fournissaient en abondance de l'eau glacée, pour étancher la soif de cette grande assemblée. Les champs de coton tout autour étaient d'une blancheur éblouissante; la communauté buvait avec ardeur notre message. Deux journées merveilleuses se passèrent là, parmi des chrétiens pleins d'amabilité, par une température qui, à l'ombre, dépassait cent degrés Fahrenheit.

Et maintenant notre petite troupe se sépara. Un petit groupe retourna à New York, et l'autre, y compris votre serviteur, poussa jusqu'à Washington, sous la direction du Rev. Howard Blake. Dans la capitale des Etats-Unis, nous fîmes la connaissance du groupe. Ils me racontèrent comment ils avaient passé leurs vacances, et quels étaient leurs projets pour l'hiver. On trouve à Washington un Hôtel des Groupes,

admirablement dirigé par une femme admirable, qui est la mère du Rev. Howard Blake. C'est ici aussi qu'a eu lieu une house-party tout à fait réussie, en mai 1932, où Frank dirigeait en personne une équipe venue d'Angleterre.

Le dimanche suivant, nous allâmes à Baltimore, à deux heures de là, où l'équipe reconstituée rendit témoignage dans l'église baptiste. Après quoi le pasteur posa simplement, mais d'une manière impressionnante, cette question : « Si un jury impartial entendait ce qui vient d'être dit, quel serait, selon vous, son verdict sur la valeur et la puissance du christianisme ? »

Vers le milieu de la tournée, je m'étais plaint qu'une vie aussi riche spirituellement et aussi intense dépassait les forces d'un simple journaliste.

— Ne vous en faites pas, vous faites votre apprentissage, me répondit-on.

C'était peut-être vrai. Nous revînmes à New York. Je réfléchissais sur tout ce que j'avais vu d'extraordinaire, et je n'étais encore, je l'avoue, qu'aux trois quarts convaincu. Cependant j'avais vu de mes yeux, dans un grand nombre des Etats de l'Union, des groupes d'hommes et de femmes convertis, qui vivaient, heureux, d'une vie nouvelle. Et notez que la plupart d'entre eux avaient fait leurs études à l'université, où ils avaient pris l'habitude de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire tout ce qu'ils voyaient et tout ce qu'ils entendaient.

CHAPITRE XIII

BILL PICKLE

Pendant les voyages que j'ai fait en Amérique avec les groupes, j'ai entendu citer sans cesse un drôle de nom, Bill Pickle. C'est le héros d'une histoire renversante qui s'est passée à l'Université de Pensylvanie, où Frank se trouvait, après l'expérience décisive de son église de Cumberland. J'avais l'intention de faire un crochet pour me rendre à cette université, afin de voir de mes propres yeux le fameux Bill Pickle, mais j'en fus empêché. Alors je persuadai Frank de me raconter lui-même toute l'histoire, à sa manière, qui est inimitable.

Ce récit plein d'imprévu et plein de saveur est capable d'intéresser les incrédules aussi bien que les croyants. Frank a fondé les groupes d'Oxford, tout simplement en racontant des histoires de ce genre et en persuadant à d'autres de faire la même chose. Frank a un véritable génie pour raconter les histoires. Son but est d'inculquer les principes tout en donnant à son récit autant d'attrait et autant d'intérêt que possible.

Un chrétien éminent, John Mott, pria Frank de se charger de l'enseignement religieux à l'Université de Pensylvanie, à un moment où professeurs et étudiants étaient profondément divisés. La situation était très tendue, et l'on pouvait craindre une de ces grèves d'étudiants qu'on a vues depuis lors sur plusieurs points du globe : à Bucarest, à Santiago, en Allemagne, en Chine, aux Etats-Unis.

La vie des étudiants répondait au triste état de l'université. On buvait beaucoup. Le soir même où Frank arriva il n'y avait pas moins de dix-neuf beuveries d'étudiants, qui buvaient ferme; le liquide absorbé était en telle quantité qu'on aurait pu, comme dit un proverbe, « y faire flotter un cuirassé ».

Le fournisseur de tout cet alcool de contrebande est justement le héros de notre histoire, le fameux Bill Pickle, qui servait chez un médecin le jour et qui servait les étudiants la nuit. Frank voyait passer comme une ombre légère, à toute heure de la nuit, la figure cauteleuse de Bill, qui se faufilait dans les escaliers en spirale conduisant aux chambres des étudiants; Bill était l'âme damnée de l'université. Durant la nuit les professeurs dormaient, Bill et les étudiants faisaient leur sabbat.

Bill est le fils d'un colonel. Il est fort et trapu, une terrible moustache qui se relève en crocs : c'est un vrai matamore. Bill connut bientôt l'arrivée de Frank, et il exprima immédiatement son mécontentement, en termes peu flatteurs. Il déclara, à qui voulait l'entendre, qu'il lui réservait un coup de couteau; mais d'ordinaire il se déroba quand il aurait pu le rencontrer.

Frank examina la tâche difficile qu'il avait devant lui. Il s'agissait de convertir à Dieu cette université. La solution du problème, s'il la trouvait, serait un miracle. Il chercha une « direction » dans ses recueils, et il lui vint les noms de trois hommes. Ces trois hommes devaient être plus tard les trois agents principaux pour la conversion de l'université. C'était : 1° Bill Pickle le contrebandier d'alcool; 2° un étudiant diplômé très cultivé ayant beaucoup de charme, beau garçon, jouissant d'une grande popularité; 3° le doyen, agnostique déclaré, dont la femme était une chrétienne.

L'étudiant diplômé vint trouver Frank avec une lettre d'introduction qui indiquait qu'il était fils d'un juge à la Cour Suprême, et petit-fils d'un gouverneur d'Etat. Il paraissait intelligent, mais mécontent de son sort. Frank eut l'intuition que ce beau et populaire jeune homme devait être approché avec beaucoup de réserve, de tact et de discrétion.

Ils devinrent amis. L'étudiant allait fréquemment rendre visite à Frank et semblait prendre goût à la cuisine du Sud, en particulier l'inévitable poulet grillé et les biscuits durs pour le « breakfast ».

Ils faisaient ensemble des randonnées à cheval, mais pendant assez longtemps, Frank ne souffla mot de ce qui le préoccupait essentiellement. Durant ce temps-là, l'étudiant s'attachait toujours plus à lui. Un jour où les rues étaient couvertes de verglas et où les fils télégraphiques étaient blancs de givre, l'étudiant vint le voir et lui dit : « Si nous faisons un tour à cheval ? »

Frank lui répondit : « Très bien », bien qu'il se demandât si les chevaux ne risquaient pas de glisser et de se casser une jambe. Pendant quinze milles ils allèrent au pas sous un vent glacial et puis s'arrêtèrent dans une auberge, où ils firent un bon dîner; après quoi, au coin du feu, ils burent du café en abondance. Le vent mordant les avait assoupis; ils allèrent se coucher dans la même chambre et se seraient sans doute vite endormis si le café n'avait produit son effet. Frank entendit sonner onze heures, minuit, une heure, deux heures du matin, quand son ami lui dit : — Dormez-vous? — Non. — Voulez-vous que nous causions? — Volontiers. Et de quoi? — Dites-moi ce qu'est pour vous le Christ.

Frank voyait enfin le champ ouvert devant lui. Il avait bien manœuvré. Ils parlèrent sans discontinuer pendant des heures; à la fin l'étudiant dit : — Je n'ai pas l'intention de me faire chrétien. — Et qui vous le demande? répartit Frank. — Oh! je sais bien que ce n'est pas vous, vous êtes trop intelligent pour vouloir imposer aux autres votre foi.

Alors Frank lui demanda ce qu'il croyait. — Je crois à la morale de Confucius. — Parfait, dit Frank (sans paraître le moins du monde choqué de cette étonnante déclaration); parlez-moi de la morale de Confucius.

Frank dit que son ami ne semblait pas être très au courant de la question, mais Frank, lui, avait été en Chine et savait bien que Confucius enseignait aux gens la vertu, mais n'avait pas le pouvoir de les rendre vertueux. Frank avait visité la tombe de Confucius, avait pris le thé chez le soixante-seizième descendant du grand sage chinois et avait vu le soixante et dix-septième descendant, un jour qu'il faisait si froid qu'il avait fallu lui mettre quatre gilets l'un sur l'autre. Mais le principe

de Frank est toujours le même : « Raisonner ne sert à rien ; il faut posséder la vérité. »

Alors Frank lui dit : « Faites donc l'essai de votre confucianisme sur un voleur de poulets, qui est de mes amis, sur sa femme et ses cinq enfants ; vous verrez comment cela réussit. »

L'étudiant accepta l'épreuve. Il donna de l'argent à la femme du voleur, exténuée par les lessives qu'elle faisait. Il donna de l'argent pour sauver de la rue la fille aînée, pour payer des excursions à Elisabeth, Robert et Danny, un petit nain qui faisait des courses en ville.

L'étudiant entreprit le voleur de poulets lui-même, mais sans aucun résultat. Ce personnage se trouva bientôt en prison, en compagnie de l'un de ses fils qui « travaillait » avec lui. Il avait imaginé de prendre des poulets en leur faisant respirer du chloroforme et en s'en emparant ainsi sans aucun bruit, dès qu'ils étaient en narcose. Pendant deux mois, l'étudiant s'occupa activement de la famille, leur faisait des lectures, leur donnait de l'argent, des gâteries, et s'efforçait d'agir en tout comme leur ami, du point de vue de Confucius. A la fin de ce temps-là, il vint trouver Frank, tout à fait désespéré, et lui dit : « J'y renonce. Plus je leur donne, plus ils réclament. »

« Et pourquoi cela ? dit Frank ; c'est qu'il croyait pouvoir résoudre tout le problème du service des autres sans le Christ, qu'il s'attardait seulement aux conditions superficielles sans toucher à la cause radicale. » Alors le disciple de Confucius lui dit qu'il était prêt à essayer de la méthode de Frank.

— Et quelle est ma méthode ?

— Je suppose que vous priez avant d'agir ?

Frank proposa qu'après son insuccès avec le voleur, maintenant en prison, ils essaient tous deux de prier pour Bill Pickle le contrebandier, qui était libre, très vivant et très alerte. L'étudiant y consentit volontiers.

— Très bien, voulez-vous prier ? dit Frank qui a pour principe de faire prier les autres autant que possible.

L'étudiant pria en ces termes : — Oh ! Dieu, s'il y a un Dieu, aide-nous à convertir Bill Pickle, Mrs. Pickle et tous les petits Pickle.

Prière bien peu orthodoxe! mais, telle quelle, cette prière eut une réponse.

Le lendemain était jour de congé. Bill alla jouer au « base-ball » avec une équipe dont il était le chef. Ce soir-là, le disciple de Confucius et Frank allaient dîner chez le ministre de Chine quand, en traversant la ville, ils virent Bill qui célébrait la victoire de son équipe en provoquant tout le monde au combat. Il avait absorbé beaucoup d'alcool.

— Voilà Bill! dit tout bas l'étudiant. — Je le vois bien, dit Frank, comme s'il n'avait pas de temps à perdre. Mais l'étudiant protesta : — Nous avons prié pour lui, maintenant il faut agir. — Très bien, allez-y! — Non, non! Allez-y, vous!

Quand Frank atteint ce point dans son histoire, il s'arrête un instant pour demander : « Que feriez-vous en pareil cas? » S'approcher d'un ivrogne, c'est le problème que se posent tant de femmes à l'égard de leur mari. Jadis Frank posa cette question à un ami chinois, qui lui répondit : « Approchez-le du côté où il n'y voit pas. »

De peur que cet ivrogne bien musclé ne voie en lui l'adversaire qu'il ne cessait de provoquer et que son grand nez ne souffrît d'un pugilat, Frank approcha Bill par derrière, posant sa main solidement sur son biceps, comme une mesure de protection. Qu'allait-il faire ensuite? Comme un éclair cette pensée le traversa : « Donne-lui ton message le plus pénétrant. »

— Je le regardai droit entre les yeux, dit Frank, et je lui dis tout bas : « Bill, nous avons prié pour toi. » Là-dessus, à ma grande surprise Bill parut tout à fait apaisé. L'instinct combatif avait disparu, des larmes jaillirent de ses yeux. Il me montra du doigt une église : — Vous voyez cette église là-bas? — Oui, Bill. — J'étais là quand on a posé la première pierre, il y a dessous un penny qui est à moi. (Il semblait bien que dans l'esprit de Bill surgissait à cet instant le souvenir de sa famille et de ses premières années, par delà toute sa vie gâchée.) Savez-vous bien que j'avais une brave mère et que j'étais bien content autrefois?

Frank, heureux de l'entendre, en profita pour lui présenter

l'étudiant : — Voici mon ami ; lui aussi prie pour toi. — C'est bien honnête de sa part, c'est très aimable.

Et là-dessus Bill les invite tous les deux à lui rendre visite dans sa maison sur la colline, n'importe quand.

— N'importe quand, ça ne veut rien dire du tout, Bill, dit Frank, qui poursuivait son avantage. Fixe-nous un moment.

— Alors venez jeudi soir à sept heures.

Les vrais devoirs se concilient toujours entre eux, selon Frank. Il alla tranquillement avec son ami dîner chez le ministre chinois.

Vint jeudi soir, et les deux montèrent pour aller voir Bill dans sa maison un peu primitive, au sommet de la colline. Comme Bill les attendait, il s'était rasé pour une fois avant le samedi. Quand ils arrivèrent, tous les voisins, cachés derrière leurs palissades, regardaient ces visiteurs étranges, venus pour convertir le redoutable Bill. Bill lui-même se sentait mal à l'aise, comme la plupart des gens quand ils croient qu'on veut les convertir. Mais ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et ne dirent rien sur la religion. Bill perdit son appréhension et ils se séparèrent bons amis. Le contrebandier put aller trouver ses voisins et se vanter auprès d'eux qu'on ne l'avait pas converti. Il n'empêche qu'il y avait chez lui comme une curiosité spirituelle qui s'aiguïssait ; il avait toujours plus envie de causer avec les deux amis qui priaient pour lui.

Bill était au courant de bien des choses en dehors de l'alcool, il savait comme personne tout ce qui concerne les chevaux. Un jour le disciple de Confucius le prit avec lui pour voir une exposition chevaline. Toute l'après-midi ils parlèrent chevaux et Bill déclara qu'il n'avait jamais été plus content. Penser qu'un jeune monsieur avait passé toute l'après-midi à parler chevaux avec lui !

Pendant ce temps un changement remarquable se produisait chez l'étudiant lui-même. La nouvelle attitude de Bill le persuada que Dieu peut vraiment répondre à nos prières. En conséquence, quand il priait, il ne faisait plus cette réserve : « S'il y a un Dieu ». Le dimanche suivant un évêque arriva à l'université, et neuf cents étudiants vinrent l'entendre. Au

cours de la réunion il demanda à Frank s'il fallait qu'il propose aux étudiants de se décider pour Jésus Christ. Si l'évêque lui avait posé la question avant la réunion, il lui aurait certainement dit : « Non, car l'Université d'Etat n'est pas une institution chrétienne. » En ce temps-là l'idée que Frank se faisait du Saint Esprit était comme une image de format très réduit et il ne s'attendait pas à ce qu'il puisse déployer une grande activité dans une assemblée aussi officielle. Malgré tout l'évêque alla de l'avant et le coup de théâtre se produisit. Après quelques moments de lourd silence, le premier qui se leva pour déclarer qu'il abandonnait sa vie au Christ fut le jeune disciple de Confucius. Comme c'était l'étudiant le plus populaire de l'université, cela créa une forte émotion et l'on pouvait percevoir les murmures d'étonnement qui circulaient dans le vaste édifice, tandis que son exemple était suivi par quatre-vingts de ses camarades. Frank remarque à ce sujet que pour un grand nombre de gens une réunion pareille semblerait avoir atteint tout son but et remporté une victoire définitive. C'est là où l'ancienne doctrine évangélique venait souvent à faiblir. L'étudiant converti vint à Frank après la réunion et lui dit qu'au fond il ne savait rien sur la Bible, sur la prière, sur la conquête des âmes. Quels conseils pouvait-il lui donner ?

— Nous passerons l'été ensemble, répondit Frank. Ils allèrent donc à cheval, parcourant les grands parcs nationaux des Etats-Unis, cadre merveilleux pour un cours ambulant d'éducation chrétienne. En revenant ils s'arrêtèrent à New York, où Frank s'acheta un splendide chapeau de feutre, bien plus cher qu'il n'avait coutume. Il portait ce magnifique chapeau le soir de son retour à l'université, quand il rencontra dans la ville Bill Pickle qui lui laissa voir immédiatement que ce chapeau lui plaisait au moins autant qu'à lui-même. Au lieu de saluer Frank et de lui demander des nouvelles de ses vacances, Bill tournait autour de lui en silence et plein d'admiration.

— Où vous êtes-vous procuré ce chapeau ? demanda-t-il. En souriant Frank le lui dit. — Combien l'avez-vous payé ? Un peu honteux, Frank le lui dit. Bill observa que le prix de

ce chapeau aurait suffi à nourrir sa famille pendant toute une semaine. Il ajouta qu'il ferait n'importe quoi pour avoir un chapeau comme celui-là.

Frank saisit aussitôt l'occasion. — Le chapeau est à toi, Bill, à une condition. — Laquelle? Bill attendait, hors d'haleine. — Que tu viennes avec moi et quelques autres à une grande réunion d'étudiants à Toronto.

Bien entendu, Bill était enchanté. Il irait tout de suite demander un congé. — Et voilà ton chapeau, Bill, dit Frank en lui tendant l'objet convoité. Bill s'en alla fièrement, coiffé de son précieux chapeau.

Le lendemain matin Frank vit Bill au seuil de sa porte. — Puis pas y aller, dit Bill tristement. — Que dis-tu là! Et pourquoi? — J'ai rien pour mettre mes habits, dit Bill d'un ton embarrassé. On voyait clairement où il voulait en venir.

Frank offrit à Bill un sac de voyage, mais il refusa, disant que ses voisins lui en fourniraient un.

Là-dessus arriva le doyen qui dit à Frank : — Il paraît que vous allez emmener Bill à Toronto? — Oui, dit Frank, ne sachant pas quelles étaient les dispositions du doyen, et craignant d'être jugé par lui, non pas comme un chrétien enthousiaste, mais simplement comme un toqué. A sa grande surprise le doyen était favorable au voyage. Une fille de Bill était domestique dans sa maison où, selon l'expression même du doyen, sa femme priait Dieu pour toute la famille.

Ce voyage de Bill lui paraissait une réponse aux prières de sa femme. Il croyait qu'un miracle allait se produire. En le quittant le doyen demanda à Frank : « Et qui va payer les frais du voyage ? » — « C'est moi. » Mais le doyen insista pour payer lui-même : « Vous ne craignez pas que les autres soient offusqués de voir Bill aller avec eux ? » Frank répondit que non. Le lendemain matin les dix-neuf compagnons (y compris Bill) quittèrent l'université pour aller à Toronto. La femme de Bill et la plupart de ses douze enfants étaient à la gare, tous peinturlurés, pour le voir partir. C'était impressionnant. Bill lui aussi était étrangement attifé. Il portait le fameux chapeau de feutre, des jambières et une cravate qui fit penser

Frank aux jambes croisées d'un griffon; il portait à la main un petit sac de voyage en faux alligator, contenant les quelques objets dont il aurait besoin dans son voyage.

Quels étaient les motifs de Bill pour aller à Toronto? se demandait Frank. Bien entendu, l'un des motifs c'était le chapeau. Il avait sans doute entendu dire que le vin était bon à Toronto. Le voyage était par lui-même une attraction, puis la bonne camaraderie entre nous. C'était là des raisons naturelles. Frank découvrit plus tard une cinquième raison. Bill soupirait après un pardessus en fourrure, assorti au chapeau de feutre, et quelque chose lui disait qu'il le trouverait à Toronto.

Frank fit ce qu'il put pour mettre Bill à son aise au début du voyage en chemin de fer et lui proposa de manger quelque chose. Pour une raison ou pour une autre, Bill ne voulait rien manger et dit à Frank de ne pas jeter l'argent par les fenêtres quand il le vit prendre une tasse de café, et un petit pain. Bill, en réalité, se demandait comment il pourrait boire un coup, au prochain arrêt. Son œil perçant regardait l'un après l'autre ses dix-sept compagnons, et ses yeux se fixèrent enfin sur l'un d'eux, qui était jusque-là un de ses clients.

« Il y a Bonehead, pensa Bill; je suis sûr qu'il a soif. »

Quand Bill vit que Frank avait à s'occuper des billets, il décida de suivre Bonehead. Ce dernier, comme Bill l'avait supposé, alla tout droit à la porte du buffet, mais il vit qu'il n'y avait là qu'une buvette, et non pas la salle à manger qu'il cherchait.

« Ce n'est pas notre affaire », dit Bonehead. Bill était d'un avis diamétralement opposé, et il le dit. Mais Bonehead résista; et par cette résistance, racontait Bill plus tard, il posa le fondement de la conversion de Bill, car si Bill avait bu un seul verre, il lui aurait fallu tout de suite en boire beaucoup d'autres, pour étancher cette soif spéciale que lui donnait le chemin de fer. Il se contenta d'avaler un gros dîner, et tous les compagnons partirent sans encombre, le contrebandier étant pleinement convaincu qu'il ne servait à rien pour lui de faire des projets, parce que tous le surveillaient.

« C'est dire, remarque Frank, que la conscience de Bill venait de se réveiller. »

Le souper fut servi dans le wagon-restaurant, et l'un des compagnons, autrefois incrédule, proposa à Frank que l'on rendit grâces avant le repas. — Très bien, allez-y, dit Frank. Mais tout de suite après, Bill éleva la voix. — Qu'est-ce qui t'arrive cette fois-ci, Bill? — Cet homme, dit Bill en le montrant du doigt, m'a ôté l'appétit.

D'abord Frank croyait qu'il voulait parler d'un garçon nègre, mais Bill précisa que c'était l'homme qui avait fait la prière. Il n'avait pas compté sur des bêtises comme ça dans une réunion d'universitaires; cela lui rappelait son enfance et lui ôtait l'envie de manger.

Bill renâcla de nouveau un peu plus tard quand ils atteignirent les chutes du Niagara et qu'il s'aperçut qu'ils allaient passer la nuit dans un hôtel de tempérance. Misère de misère! On lui dit que ce serait meilleur marché, mais il ne pouvait le croire. Comment un hôtelier pouvait-il gagner sa vie sans tenir un bar? Il fallait bien qu'il se retrouve d'une façon ou d'une autre. En outre que diraient de lui ses amis contrebandiers quand ils sauraient qu'il avait couché dans un hôtel de tempérance?

Frank, pour lui être agréable, le conduisit jusqu'à sa chambre, et lui montra comment ouvrir un lit pliant, dont il se défiait d'abord. — Et maintenant, voudrais-tu prendre un bain? Bill redressa les crocs de sa moustache en même temps que ses yeux jetaient des éclairs.

— Un bain! en hiver! — Pourquoi pas? — Vous voulez que je prenne le mal de la mort? — Non, Bill. — Vous ne savez pas que chez nous on coud ses vêtements du haut en bas au mois de novembre, et qu'on ne les découd qu'au mois de mars?

Se défiant encore un peu du lit pliant, Bill s'y fourra pourtant pour la nuit, quand Frank, rentrant dans sa chambre, lui dit qu'il avait oublié quelque chose. Bill fouilla sous son traversin pour reconnaître sa montre et sa bourse, et puis demanda : — Quoi donc? — Ta prière. — Je sais pas faire ça. — Lève-toi et je t'aiderai.

Peu entraîné à cet exercice, pris d'une sorte de tremblement, le contrebandier sortit de son lit et s'agenouilla dans sa chemise de nuit.

— Commencez, dit Bill. — Notre Père, commença Frank. — Notre Père, répéta Bill. — Qui es aux cieux, continua Frank. — Qui es aux cieux, continua Bill. Et là il s'interrompit pour dire : — Autrefois je savais ça. — Très bien, vas-y. — Non, allez-y, vous, je vous suivrai.

Ils allèrent ainsi jusqu'au bout de l'Oraison dominicale, après quoi Bill rentra dans son lit pliant, avec un énorme soupir, comme pour dire : — Ce n'est pas tout rose de vivre avec ces chrétiens.

Le lendemain matin ils repartirent pour Toronto. Le porteur transportait les bagages, quand Frank vit que les valises de l'ex-disciple de Confucius étaient couvertes d'une quantité d'étiquettes du *Niagara Falls Temperance Hotel*. Il y en avait au moins cinq sur la poignée, et une multitude ailleurs. Or, l'étudiant avait été l'un des meilleurs clients de Bill; il se tourna vers Frank et lui demanda si c'était lui qui avait fait ça. Frank, en souriant, lui dit : Non. Bill faisait l'innocent tant qu'il pouvait, mais tout à coup il dit que c'était lui. Le contact était suffisamment établi déjà pour que Bill osât leur faire une niche. La première muraille qui séparait Bill des classes bourgeoises était en train de s'écrouler.

Ils s'étaient installés dans un hôtel de Toronto, et le moment vint de la première réunion tenue par la Convention. Bill n'avait pas envie d'y aller. « Mais alors, qu'est-ce que tu vas faire? » Bill avait l'idée qu'il voulait aller voir les magasins de fourrure; peut-être trouverait-il quelque chose d'assorti à son chapeau. Le cinquième motif qui avait amené Bill à Toronto se manifestait clairement. Frank dit à Bill qu'il fallait qu'il aille à la réunion, en lui faisant valoir que le gouverneur général et six mille personnes seraient là. Bill répliqua que le gouverneur venait quelquefois à l'université et que ce personnage ne l'intéressait pas plus que Bill ne l'intéressait lui-même, mais tout à coup il dit qu'il viendrait pourvu que l'on fût assis en arrière. Arrivé dans la salle, Bill ne parut s'intéresser à rien

d'autre qu'à compter le nombre des gens qui étaient là. En somme, dit Frank, il était un peu comme tant de braves chrétiens qui passent leur temps à calculer leur profit de la semaine, en attendant que le culte soit fini.

Mais l'attention de Bill fut subitement accrochée quand le second orateur se leva, un nègre si noir, d'après Bill, qu'un morceau de charbon aurait fait sur sa peau une marque blanche. Tout le temps qu'il parlait, Bill faisait des signes d'approbation ou de violente désapprobation, ce qui amusait beaucoup tous ses voisins, mais Bill ne faisait aucune attention à eux, car il était entièrement absorbé par le nègre, dont chaque parole le touchait au vif. Plus tard il reprocha à Frank de l'avoir amené tout exprès pour entendre l'homme de couleur, et même d'avoir raconté à ce dernier son histoire à lui, Bill. Malgré tout, il reconnaissait que cette manière de parler lui allait assez. Dans une réunion de groupe tenue plus tard dans l'hôtel, Bill trouva un nouveau stimulant, pour sa vie religieuse renaissante, notamment dans l'histoire racontée par un joueur de Rugby. Il s'agissait d'un enfant adoptif qui avait renié ses parents adoptifs, et ceci parut grandement émouvoir notre contrebandier. Quand celui qui parlait eut fini, Bill bondit en avant comme une balle qui sort d'un fusil (c'est l'expression de Bill lui-même) et déclara qu'il avait quelque chose à dire.

— Vas-y, Bill, chacun de nous est libre de dire ce qu'il veut. Ainsi parla Frank, sans savoir au monde ce que Bill allait faire.

Parlant d'un ton très solennel, Bill déclara :

— Je suis un vieux de soixante-deux ans, et j'ai décidé de changer de vie. J'ai des petits-enfants, et je ne puis pas supporter l'idée qu'ils pourraient un jour renier leur grand-père comme cet enfant adoptif dont on nous a causé, parce que toute ma vie j'ai désobéi à mon Père céleste.

Après cette explosion Bill sortit de la salle en faisant signe à Frank de le suivre. — Savez-vous pourquoi? demande Frank; c'est que Bill avait besoin de mon secours pour écrire une lettre à sa femme et à son fils, car il voulait leur annoncer tout de suite sa résolution de changer de vie.

A partir de ce moment-là, Bill fit des progrès merveilleux ; il devint l'une des grandes figures de la Convention. Sa transformation radicale était l'un de ces miracles qui justifient et consacrent une pareille assemblée.

Après une semaine très remplie, ils retournèrent à l'Université. Mais, à la gare de croisement, vint à leur rencontre un apôtre de l'alcool, tenant en main deux belles bouteilles, jadis les compagnes inséparables de notre ami Bill. Les anciens camarades de Bill, ne voulant pas croire à sa transformation, dont le bruit avait couru en ville, lui envoyaient deux fines bouteilles pour le régaler. Quand Frank vit le tentateur passer subrepticement une bouteille à Bill, son cœur battit la chamade. Quand Bill la laissa glisser de ses doigts, il eut un grand soupir de soulagement. La bouteille s'écrasa sur la chaussée. La seconde tentative fut plus insidieuse. L'apôtre de l'alcool déboucha la seconde bouteille et la tint sous le nez de Bill pour qu'il puisse en savourer l'arome. Cette fois-ci Bill donna un coup rapide à la main qui tenait la bouteille, et de nouveau la fine bouteille s'écrasa par terre en mille morceaux.

De la conversion de Bill et de sa résistance au tentateur, on parla bien longtemps dans la ville. Ce miracle étonnant serait-il durable ? Même dans le clergé, on n'avait pas trop confiance. L'un d'entre eux dit à Frank qu'il ne voulait pas avoir Bill dans son église.

— Ne vous en faites pas, dit Frank ; à lui, il lui faut une église où il puisse prendre part au culte, dire quelque chose s'il en a envie, en tout cas sortir de temps en temps un *amen* ! ou un *alleluia* !

Le lundi suivant, que Bill devait passer avec Frank, Bill entra d'un air tout dépit.

— Savez-vous ce qui est arrivé ? grommela-t-il.

Frank essaya de détourner la question. Il avait déjà entendu dire que Bill n'était pas content.

Bill éclata : — Y veulent pas de moi à l'église.

Frank sentit cela comme un coup de poignard. Après cela, Bill ne pourrait pas tenir.

— Ne t'en fais pas, Bill, dit-il pour le consoler, en réfléchissant avec intensité,

— Je m'en fais pas, dit Bill, et puis soudain il déclara : « Nous avons fait le projet d'une église à nous, et vous en seriez le pasteur. » Bill lui montra alors une liste de dix-neuf noms, pour la plupart ses anciens camarades de contrebande, qu'il avait déjà groupés sous son nouveau drapeau. C'était le noyau d'une nouvelle Eglise, qui devait se réunir dans l'ancienne loge du concierge. Frank possède encore cette liste précieuse. Avant d'accepter d'être leur pasteur, Frank dit à Bill qu'il lui fallait savoir ce dont ses amis voulaient qu'il leur parle.

— Ne vous en faites pas, dit Bill, nous y avons déjà pensé. — Eh! bien, qu'est-ce que c'est? — Le Symbole des Apôtres. Qui aurait cru cela de la part d'un contrebandier?

C'est ainsi que tous les samedis soirs Frank se rencontrait avec Bill le contrebandier et ses anciens camarades, dont l'un était jusque-là si plein de jurons et de blasphèmes qu'on aurait dit qu'il sentait le soufre. On avait choisi le samedi soir, pour ne pas faire concurrence au service du dimanche. Ces causeries sur le Symbole des Apôtres marchèrent très bien, jusqu'au moment où Frank arriva à ces mots : « Il est descendu aux enfers. » Là, Bill sauta en l'air et l'interrompt :

— Jusqu'à présent, j'ai tout encaissé, mais ça, c'est trop!

Est-ce que Frank était allé trop loin? Pendant quelques moments, lui et Bill s'efforcèrent de trouver une solution, jusqu'à ce que Frank ait pu lui dire : — Eh! bien, maintenant, comment l'expliques-tu? — Je sais pas, dit Bill, mais je suppose qu'il est descendu là pour mettre tout en ordre.

Cette réponse contenta tout le monde et, tranquillement, on put continuer. Le résultat de ces soirées du samedi fut que chacun des assistants devint un membre agissant de l'une des Eglises de la région. Bill devint un bon méthodiste. On le voit paraître de temps en temps dans l'une des house-parties organisées par Frank, pour confirmer lui-même, par des signes de tête, l'histoire véridique de la conversion de Bill Pickle le contrebandier, telle que Frank la raconte.

Le miracle de cette vie nouvelle, les conversions des mem-

bres de sa famille et de ses amis, qui en résultèrent, firent une grande impression sur les professeurs et les anciens étudiants de l'université qui se réunissaient annuellement, pour rappeler le souvenir de leurs anciennes agapes, où Bill leur fournissait tant d'alcool. Mais Bill n'acceptait plus d'aller les voir, s'ils buvaient de l'alcool. A choisir, ils aimèrent mieux renoncer à l'alcool et entendre un personnage aussi caractéristique. Alors Bill vint leur raconter son histoire, avec tout son zèle de néophyte.

Bill garde encore précieusement le chapeau dont Toronto le vit propriétaire et, bien qu'il ait pris sa retraite (il a plus de quatre-vingts ans), il se souvient encore de l'action puissante de l'Esprit de Dieu qui se répandit dans toute l'université, et dans d'autres universités, l'année où lui-même se convertit.

Ainsi donc les trois points stratégiques dans cette université, dont Frank avait vu toute l'importance, avaient été conquis grâce à une évangélisation toute individuelle : Bill Pickle, le disciple de Confucius et le doyen. De plus, avant le départ de Frank, il y avait là plus de douze cents étudiants qui étudiaient... leur Bible. Après trois années de cette activité, la mode des longues beuveries avait cessé. Le sport y gagna et l'université remporta quelques victoires. Les études aussi s'améliorèrent beaucoup et de meilleurs rapports s'établirent entre les professeurs et les étudiants ; l'ancien esprit de révolte disparut.

Dans la famille de Bill, les changements furent également merveilleux. — Quels bons dîners la femme de Bill prépare pour son mari converti et pour ses enfants ! dit Frank.

Mais le plus frappant de tout, ce fut le changement dans la discipline de l'université. Changement si radical que l'on n'eût pas besoin d'établir un nouvel emploi de censeur et que Bill, l'ancien contrebandier, qui connaissait tout le monde, fut nommé membre de certains comités de discipline, *pour maintenir l'ordre!*

CHAPITRE XIV

LE MIRACLE DU « CALVAIRE »

J'avais beaucoup entendu parler par Garrett Stearly de l'église du Calvaire, à New York, et de son énergique pasteur, le Rev. Samuel M. Shoemaker junior. J'avais lu bien des choses à leur sujet, j'avais grande envie de les voir de plus près. Je savais que Sam Shoemaker était une des premières conquêtes de Frank en Chine et qu'une fois pasteur de l'église du Calvaire il avait fait naître dans Manhattan, c'est à dire au cœur de New York, un mouvement religieux intense. Je savais qu'il avait suscité une flamme spirituelle dans des âmes toujours plus nombreuses, qui accouraient de tous les coins de New York et de sa banlieue, parce qu'ils avaient découvert qu'à l'église du Calvaire on prêchait, en toute sincérité, une religion efficace et pratique. Ils s'étaient aperçu que Dieu n'est pas seulement un spectateur qui nous surveille du haut du ciel, mais qu'il pénètre lui-même dans les églises et dans la vie des hommes, qu'il dirige et qu'il aide tous ceux qui sont assez intelligents et assez courageux pour se conformer à ce qu'il leur demande. Dans les deux premières années du ministère de Sam, la congrégation s'était augmentée d'environ deux cents pour cent, et pourtant il proteste que sa fonction n'est pas de remplir les temples, mais de nourrir les gens.

L'église du Calvaire, telle que je l'aperçus la première fois, est bâtie en vieilles pierres brunes, à l'intersection de la Quatrième Avenue et de la 21^e rue. Mon attention fut attirée par une croix de petite dimension suspendue très bas sur la chaussée, éclairée d'ampoules blanches. L'église est grande; ses pierres ont noirci; elle disparaît presque dans la magnificence

un peu fanée de Gramercy Park, autrefois le quartier à la mode, mais environné maintenant de maisons modernes.

Comme dans toutes les églises gothiques, il y a de hautes colonnes. Les bancs sont d'un beau brun foncé et remplis de monde le dimanche matin quand le pasteur prêche. J'ai vu moi-même trois cents personnes prendre part à la Sainte Cène.

Les vitraux des fenêtres représentent différents personnages. On va en envoyer d'autres provenant de l'ancienne église du cardinal Newman, à Littlemore, près d'Oxford. Le chœur n'est pas très grand, mais il est accueillant. Il contient au nord une minuscule chapelle et au midi des fonts baptismaux de marbre blanc. L'architecte qui a construit les orgues avait le sens de la symétrie : les tuyaux dorés qu'on voit au-dessus de la chapelle et des fonts baptismaux forment un ensemble très agréable à l'œil. L'autel est petit et simple ; il y a une statue du Christ, de grandeur naturelle, en robe blanche de berger, les mains tendues en avant, appelant tous les hommes à lui.

Dans le vitrail qui surmonte la blanche figure du Christ, une croix rouge vif donne au chœur du pittoresque et de la dignité. Tandis que résonne la musique des orgues, le chœur mixte sort peu à peu de la sacristie. En tête marchent les choristes femmes, portant des calottes de velours noir fort seyantes et des surplis blancs rayés de bleu sombre. Les hommes portent des chasubles noires sous leurs surplis. Le chœur s'avance en procession vers l'entrée de l'église, et remonte la nef centrale jusqu'aux stalles qu'il doit occuper. Le clergé marche derrière lui dans ses vêtements sacerdotaux, avec des chaperons noir et orange. Bien que l'église soit un peu sombre, à l'exception de l'autel, la congrégation est toujours joyeuse et fraternelle, toujours prête à vous accueillir même si vous n'êtes pas un diplômé de l'université.

Plusieurs des sermons que Sam a prêché dans la chaire de l'église du Calvaire ont fait le tour du monde. Il est de ces prédicateurs puissants et persuasifs qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils sont pour les autres. « On ne peut pas savoir, dit-il, ce qui fait le succès d'un prédicateur à New York. » Il

en nomme plusieurs qui sont venus précédés d'une grande réputation, et leurs auditoires se sont peu à peu fondus. D'autres ont surgi prêchant des sermons ordinaires, sans rien de remarquable, et leurs églises ont été bondées.

Le pasteur du Calvaire prépare soigneusement son sermon, et puis consacre deux heures, le dimanche matin, à s'en bien pénétrer. Il sait que ce n'est pas seulement dans la chaire qu'on trouve l'inspiration. J'ai entendu de lui beaucoup d'excellents sermons, sur des sujets frappants, par exemple : « Vous servez Christ le Seigneur » ; « Le Prophète moderne » ; « Saul se rend à Dieu. » Le sermon qui fit la plus profonde impression, du temps où je me trouvais là, avait pour titre : « L'attrait passionnant de la Religion authentique. » On parle beaucoup encore de ce sermon. Un jeune étudiant d'Oxford s'est senti appelé à changer de vie, en l'écoutant.

Quelques semaines se passèrent avant que je puisse rencontrer Sam Shoemaker, car il était en vacances lorsque j'arrivai. Il se passa plus longtemps encore avant que je puisse le regarder pleinement. Toutes les fois que j'essayais, mon regard était attiré et comme absorbé par ses yeux pleins de magnétisme; ses yeux toujours brillants et scintillants, l'un ou l'autre d'entre eux se fermant de temps en temps, avec ce clin d'œil gamin, qu'on finit par trouver naturel et même sympathique.

Sam fait beaucoup moins d'effet de loin que de près. De loin c'est tout bonnement un homme du Sud, blond, les cheveux bouclés, de taille moyenne, dans la force de l'âge, d'une carrure qui n'est pas désagréable. En un mot, rien qui sorte de l'ordinaire. Une fois en chaire, si on laisse de côté le contenu de ses sermons, rien en lui n'est spécialement attirant, rien ne pique vivement la curiosité. Sa diction est nette, sans rien de très prenant. Il articule clairement ses mots, comme une mitrailleuse qui cracherait des petites balles d'argent.

Mais approchez-vous, et vous sentirez le magnétisme de sa personnalité. Sa foi joyeuse, son parfait contentement, rayonnent autour de lui. Il est si réjoui qu'on ne se rend pas compte tout de suite qu'on n'a pas le droit de lui faire perdre son

temps ou de discuter inutilement avec lui. Il travaille quatorze heures par jour; il s'accorde seulement, de loin en loin, un tour de galop à la campagne ou une partie de deck-tennis sur le toit de son presbytère.

Sam appelle tous ceux qui l'entourent par leur prénom (c'est la coutume au Calvaire), et tout le monde l'appelle Sam, avec une seule exception, celle d'un autre Frank, maître d'hôtel et factotum à la Maison du Calvaire, qui surveille les domestiques. C'est un rescapé, sauvé par la mission du Calvaire, un Irlandais qui a perdu presque tous ses cheveux, mais n'a rien perdu de son esprit. Pendant cinq jours et cinq nuits il resta sans connaissance, abruti par l'alcool, dans un caboulot de contrebande. C'était un homme fini. Le tenancier du caboulot, quand il se fut réveillé, eut l'idée de l'expédier à la mission du Calvaire. La mission le releva; il en est devenu l'un des principaux membres. Frank observe chaque matin son « recueillement », va le soir dans les rues sauver des vagabonds et remplit une foule de fonctions diverses à la Maison du Calvaire, de jour et de nuit.

Frank est l'un des hommes les plus heureux que je connaisse: sa conversion est un des miracles du Calvaire. Il est attaché passionnément à son patron, Sam Shoemaker, mais malgré tout il ne peut pas se résoudre à appeler les gens par leur prénom comme on le fait dans les groupes. Quand il parle à son patron, il l'appelle : Monsieur Shoemaker. Là-dessus Sam le secoue : — Ne m'appelle pas Monsieur Shoemaker, Frank, appelle-moi Sam. — Oui, Monsieur Shoemaker, dit Frank avec politesse, sans pouvoir jamais obéir sur ce point.

Sam est aimable et bon enfant. Physiquement c'est un costaud, et c'est aussi une forte personnalité, dont sa puissante mâchoire est le symbole. Son tempérament se manifesta avec éclat lorsqu'il rencontra pour la première fois le véritable Frank, celui des groupes.

Sam est né dans la contrée du Chesapeake. Un jour qu'il était à l'église, au banc de sa famille, il entendit un évangéliste qui travaillait parmi les mineurs, dans les mines de fer des

montagnes de l'extrême Sud, raconter des histoires héroïques, des conversions d'hommes passionnés et violents. Il prit la résolution de devenir lui-même un pionnier pour la cause du Christ. Plus tard, après avoir fait ses études dans une grande université, il vint en Europe, durant la guerre; mais il avait le sentiment cuisant que durant tout l'été il n'avait pas réussi à toucher une seule âme d'homme. Il partit pour la Chine et se rendit au foyer d'études, organisé là par son université. Il trouva l'organisation admirable, mais fut déçu par le résultat minime que l'on obtenait en fait de vies changées. Tous ses collaborateurs l'assuraient qu'il obtenait des résultats admirables, mais il ne pouvait pas les croire, bien que l'école, la bibliothèque, les cours et le gymnase fussent peuplés de jeunes Chinois.

Vers ce moment-là, Frank arriva, accompagné par sa bande énergique de « changeurs de vies ». On parla de Frank à Sam Shoemaker, comme de l'homme qui pratiquait ce dont les autres se contentaient de parler. Sam alla voir Frank, et son entourage lui déplut. Mais, comme on lui racontait sans cesse des conquêtes prodigieuses que Frank avait réalisées, Sam tout de même se mit en rapport avec lui. Un jour il le prit à part et l'engagea un peu témérairement à s'attaquer à un jeune Chinois, auquel Sam s'intéressait. Frank lui répondit, selon son habitude : « Pourquoi ne faites-vous pas cela vous-même ? » et il ajouta : « Si vous n'avez rien à lui donner, à qui la faute ? » Sam ne fut pas seulement blessé, il se mit en fureur et partit comme un fou. Quand sa colère fut calmée, il se rendit compte que Frank avait tout simplement dit la vérité.

Sam réfléchit longtemps sur cette conversation. A quoi servait-il ? Devait-il continuer à mener cette vie d'impuissance, sans avoir jamais rien à donner aux autres ?

Alors il retourna vers Frank et lui ouvrit son cœur. Il lui raconta ses tentations et ses péchés. Une fois tout cela mis à jour, la question devint tout à fait claire. Aucune puissance ne sortait de lui parce qu'aucune puissance n'entrait en lui, le péché étant un barrage entre lui et Dieu. Sam essaya bien de soulever des objections d'ordre intellectuel, mais cela n'eut

pas plus d'effet sur Frank que les objections semblables de tant de ceux qu'il avait convertis. Sam dit lui-même que certaines personnes auraient pu voir là une source de faiblesse, mais qu'en fait Frank avait bien raison.

Frank posa carrément à Sam cette question : à quoi servirait-il ? Cédant à son égoïsme, il laissait le péché lui enlever toute communion vivante avec Dieu, et le rendre spirituellement impuissant. La mise en demeure était absolue. Sam sentait bien que s'il faisait le plongeon, s'il abandonnait absolument sa vie à Dieu, sa vie serait tout autre que ce qu'il avait pensé jusqu'alors. Au lieu d'être un monsieur très bien qui s'intéressait de loin aux questions religieuses, au lieu d'être un jeune homme cultivé qui travaillait à relever le niveau social du peuple, il faudrait qu'il affrontât toute sa vie les difficultés réelles de la mission.

« Cette nuit-là, racontait Sam plus tard, mes péchés se dressèrent devant moi comme des pierres tombales. Il me fallait tous les arracher et c'était là, je le voyais, une question de volonté plutôt que d'intelligence. Je me demandai si vraiment je le voulais, et puis je vis combien il était ridicule de vouloir opposer ma petite volonté de rien du tout à la volonté de Dieu. »

Frank avait conquis Sam. Il s'abandonna, sans perdre rien de son énergie, mais ayant l'impression d'une paix profonde, sentant qu'il avait sauté un obstacle devant lequel il avait longtemps renâclé. Cette nuit-là, comme il était dans son lit, il entendit une voix lui dire clairement : « Il n'appartient pas de faire mon œuvre à celui qui ne m'appartient pas tout à fait. »

« Ces paroles lumineuses, dit Sam, étaient autre chose que tout ce que j'avais entendu jusque-là ; elles me révélèrent ce qui est, je le crois, la vérité religieuse centrale. »

Par une action plus ou moins surnaturelle, Sam avait découvert de nouveau ce qui avait été révélé à Frank plusieurs années auparavant, à savoir que Dieu et Satan nous demandent l'un et l'autre la même chose : notre cœur tout entier. Depuis ce moment-là, Sam devint l'un des hommes qui marchaient dans le sillon de Frank. En parlant de lui, Frank disait : « C'est

le compagnon le plus joyeux, car il est de ceux qui ont trouvé un trésor. Toutes les fois que nous nous rencontrons, nous avons de la joie et de la gaieté; c'est tout autre chose que la joie officielle qu'affectent certains chrétiens. C'est le rire joyeux d'hommes qui ont trouvé le bon chemin, celui qui sauvera le monde, et qui font de leur mieux pour l'indiquer aux autres. »

J'entendais retentir ce rire joyeux au moment où Sam et moi nous croisions, l'autre jour, aux environs de la maison du Calvaire, trois de ses jeunes gens. Sam leur lança une pointe tout à fait drôle, mais provocante. Ils répliquèrent en se moquant de lui d'une manière non moins drôle. Je lui dis que sa boutade aurait flanqué le cafard à n'importe quel régiment de soldats; mais entre eux cela marquait seulement la bonne camaraderie. Le verset que Sam cite le plus volontiers est celui-ci : « Si un homme veut faire la volonté de Dieu, il sera éclairé sur la doctrine. » Les membres des groupes qui ont fait cette puissante expérience ne parlent pas seulement de ce qu'ils pensent ou de ce qu'ils espèrent, mais de ce qu'ils savent. Ils n'ont plus une volonté partagée, mais une personnalité unifiée qui surmonte toutes les difficultés et qui leur donne une assurance vraiment miraculeuse.

L'église du Calvaire a le désir profond de venir en aide à l'individu et de le convertir. S'il fallait en chercher la preuve, on la trouverait dans ces rassemblements si chaleureux et si fraternels, à la porte de l'église, après le culte, où Sam et ses collègues saluent tout le monde, et où les membres de l'Eglise échangent entre eux des témoignages d'amitié comme on n'en voit guère aujourd'hui dans les Eglises officielles.

Les collègues et les paroissiens de Sam ont appris que l'indifférence à l'égard des autres est quelquefois un péché, surtout quand ils ont besoin, ce qui est très fréquent, de secours spirituel. Les pasteurs de l'église du Calvaire enseignent que chaque chrétien doit faire en lui-même au plus haut degré possible l'expérience de Dieu, doit passer par la même transformation que celle des apôtres, quand après la Pentecôte ils partirent en guerre pour révolutionner le monde.

Dès que Sam arriva, l'église du Calvaire devint l'église la plus joyeuse de New York et peut-être la plus vivante spirituellement : une congrégation de vrais chrétiens, toujours joyeux, parce qu'ils avaient trouvé le sens de la vie. C'est Frank qui fit comprendre à Sam la religion véritable; qui lui apprit à ne jamais confondre la simple approbation d'une doctrine avec l'expérience authentique de la vie du Christ, erreur commune à tant de gens; qui lui apprit qu'il devait insister sans cesse sur la nécessité de la conversion, par l'abandon complet, d'où résulte une vie dirigée, et féconde. Tout enfant de Dieu, dès qu'il est adulte, doit fonder une famille toujours grandissante, composée de ses propres enfants spirituels. De même Frank lui apprit à dépister tout ce qu'il y a au fond d'une conscience, pour aider les gens à trouver la paix et la sérénité, et à produire des miracles chez les autres. Sam enseigne à ses auxiliaires et ses paroissiens cet art essentiel, dans ses sermons, dans ses réunions de groupe et dans une Conférence annuelle consacrée à cet objet, qui s'appelle l'Ecole de la Vie.

Au début cela n'alla pas tout seul. Une vieille dame riche, après avoir entendu un sermon de Sam sur l'évangélisation des individus, qui lui avait beaucoup déplu, traversa toute l'église de son pas lourd en déclarant qu'elle ne voulait plus entendre parler de tout cela; ce qu'elle voulait, c'est l'Evangile. Elle se déclara indignée de cette nouvelle doctrine, elle dit qu'elle ne souffrirait pas d'être traitée ainsi dans sa propre église. Pendant quelque temps elle ne revint pas, et puis tout à coup elle revint rayonnante, prête à accepter la « nouvelle doctrine ». Elle avait parlé de la chose avec un de ses parents, membre du clergé, qui était du côté de Sam et qui l'avait persuadée de changer d'opinion. Quel trouble la vérité peut créer chez ceux qui aiment avant tout leurs aises!

L'aimable femme du maître de chapelle, Mrs. Bland, fut l'une des premières à adopter les nouveaux principes de vie chrétienne enseignés par le nouveau pasteur. Elle avait tenu bon pendant quelque temps, et son mari résista plus longtemps encore. Il faisait de graves objections et protestait contre cette sorte d'Armée du Salut. Ses exagérations, disait-il, feraient

fuir tous les gens de la bonne société. Mais à la longue, lui aussi fut conquis.

Un dimanche soir, bientôt après mon arrivée à New York, j'entendis le maître de chapelle, Mr. John Bland, prononcer une petite allocution devant l'assemblée de fidèles. (C'est, dit Sam, le meilleur sermon qui ait jamais été prêché à l'église du Calvaire.) C'était le vingt-cinquième anniversaire de son installation dans l'église comme maître de chapelle. Il parlait du chœur, et de tout son cœur. Il rappela l'époque où il débutait dans ses fonctions. A ce moment-là, l'un des hôtels voisins de l'église était souvent nommé : « L'auberge chorale », parce que les membres du chœur s'y rassemblaient volontiers pour y boire. Et alors arrivèrent de grands changements : changement de pasteur, changements dans l'auditoire et dans le chœur.

« Ma grande ambition, disait le maître de chapelle, était d'être le premier dans ma profession. J'étais plein d'envie et d'intolérance à l'égard de beaucoup de musiciens. Je les enviais parce qu'ils étaient mieux payés que moi et avaient beaucoup plus d'argent pour entretenir leurs chœurs. J'étais sévère à leur égard, et j'estimais qu'ils enseignaient la musique sans bases solides, sans études suffisantes. Quand notre cher pasteur vint dans cette église, j'étais agité, inquiet. Ayant toujours été dévoué à l'église, en un sens que j'appellerai conservateur, j'avais l'impression d'être un bon chrétien. Mais je vins à voir, d'après sa vie, et d'après la manière dont il aidait les autres à faire l'expérience vivante du Christ, que ma vie chrétienne était plus ou moins morte. Je n'apportais aucun secours à aucune âme, si ce n'est par ma musique. Quand je me fus pleinement rendu compte de ma faiblesse, j'allai trouver mon pasteur et je lui racontai tous mes manquements, tous mes péchés. Je me résolus, avec l'aide de Dieu, à triompher de ma jalousie, de mon intolérance, de la boisson et du jeu. Depuis cette époque, j'ai possédé la liberté d'esprit, la bonne humeur rayonnante, et je suis en train d'apprendre la joie de vivre. »

Je n'ai jamais entendu d'exposé plus frappant, venant d'un maître de chapelle, dans une église. Mais que de pasteurs seraient heureux de voir leur propre maître de chapelle faire la même déclaration!

Un soir, à l'église du Calvaire, j'assistai à un spectacle bien extraordinaire, surtout dans une église épiscopale. L'église du Calvaire a une mission de relèvement dirigée par un homme remarquable, Harry Hadley. Ce soir-là, Harry avait amené avec lui de cent à deux cents hommes relevés par la mission et provenant des rues de New York. A la place du sermon, on pria tous ces hommes de se lever l'un après l'autre, chacun à son banc, et de raconter tout simplement ce que le contact avec le Christ avait produit en eux. Si jamais la présence du Saint Esprit fut manifeste dans un culte religieux, ce fut bien à ce service du soir, vraiment extraordinaire.

C'était un feu roulant. L'un après l'autre, chacun se dressait à sa place et racontait son histoire. C'était tragique et touchant : des foyers détruits avaient été restaurés, des ivrognes guéris de leur vice. C'était le triomphe sur le péché, le règne de l'amour dans la vie et dans la famille, remplaçant la haine, les discordes, les désordres de toute sorte. Cela aurait touché le cœur des Phariséens les plus endurcis.

A la fin de la réunion, on invita les autres assistants à s'avancer vers l'autel et à consacrer leur vie au service du Christ, le grand guérisseur des hommes. Chose plus merveilleuse que tout le reste : il y eut des gens qui s'avancèrent, et cela dans une église épiscopale! Ils s'avancèrent hardiment jusqu'à l'autel et là, sur leurs genoux, ils consacrèrent leur vie à Dieu, comme s'ils prenaient la Sainte Cène. Tout cela dans une atmosphère de calme et de respect.

Un des hommes qui a été converti par la mission porte le sobriquet de « l'Araignée ». Il avait fait plusieurs séjours en prison ; c'est maintenant un ardent changeur de vies et un chrétien rayonnant.

Un soir, il se mit à ma disposition, avec beaucoup de complaisance, pour me faire visiter le quartier chinois et le

« Bowery ». Il me fit voir bien des traces de la période où pullulaient les cabarets. Il y avait là une auberge qu'on appelait « le Baquet de Sang », parce que les clients, avant de vider leurs querelles, ébréchaient leurs verres pour qu'ils soient plus tranchants. En passant, « l'Araignée » me fit voir l'entrepreneur de pompes funèbres qui avait la spécialité d'enterrer gratis les bandits.

L'histoire de toute Eglise vivante, c'est l'histoire d'une guerre continuelle pour le triomphe de l'esprit. A l'église du Calvaire on ne pactisait pas avec le monde.

Personne ne prétend que le diable est entièrement exclu du Calvaire, bien que l'effort collectif pour le chasser semble arriver au plus haut degré qui est possible pour des hommes. Parmi ceux que Sam a conquis, il y en a qui tiennent bon pour quelques années, et puis qui lâchent tout. Jésus Christ a fait la même expérience; saint Paul aussi : « Demas m'a abandonné », dit-il. Ils font du *sprint*. Ils commencent à courir avec enthousiasme, mais la volonté leur manque pour tenir bon. D'où vient leur défaillance? Il n'y a qu'une réponse possible : « C'est le péché. » Quiconque lutte avec résolution contre le péché trouve au Calvaire le secours maximum. Quand il cède volontairement au péché et veut continuer dans le péché, le Calvaire est pour lui un milieu détestable, où il est sans cesse harcelé.

Les grands auditoires se maintiennent; on voit sans cesse de nouvelles figures à l'église du Calvaire; elle est en train de devenir une « Centrale » de vie spirituelle qui va se répandre dans d'autres églises, en Amérique et en Europe. Le grand nombre d'Anglais que l'on voit à l'église du Calvaire m'a toujours frappé.

Sam fait remonter la fécondité de son ministère à cette fameuse nuit, il y a quatorze ans, pendant laquelle, après avoir eu un entretien cœur à cœur avec l'homme qu'il avait évité auparavant, mais qui lisait en lui comme dans un livre, il décida d'abandonner son moi et de laisser Dieu diriger sa vie.

Je demandai à Sam :

— Combien de temps s'écoula-t-il entre cette conversation et le premier résultat que vous ayez obtenu ?

Il frappa sur son genou, d'un air d'enthousiasme :

— Par ma foi, je me mis en route immédiatement. Je vis Frank le samedi et mon premier converti, celui dont j'avais parlé à Frank, s'amena le dimanche après-midi. Après cela, je m'occupai chaque jour d'un ou deux types, et les conversions furent fréquentes.

Sam souriait à ces beaux souvenirs, en rappelant tout ce que l'activité de Frank et de son groupe avait donné de secours durant cette période féconde à tous ceux qui travaillaient pour Dieu, Chinois ou étrangers.

— C'était de bien beaux jours pour la Chine, disait-il; nous obtenions des conversions authentiques parce que nous obéissions à Dieu plutôt qu'aux hommes. Vers cette époque, j'ai lu « L'Expérience Religieuse » de William James, et j'ai vu que les conversions qu'il analyse se produisent en fait chez les Chinois devenant chrétiens.

— Quelle est la plus grande erreur commise par les évangélistes, demandai-je ?

Sam n'hésita pas :

— C'est qu'ils n'ont pas su piquer la curiosité et mettre en branle l'imagination de l'homme, avant d'agir sur sa volonté.

Puis, dans un langage plus mordant et plus américain :

— Un appât vaut mieux qu'un raisonnement. Je ne m'en fais pas, voyez-vous, dès qu'un homme a son attention éveillée, et qu'on sent qu'il ne veut pas nous lâcher, même s'il ne se déclare pas ouvertement. C'est là que les évangélistes d'autrefois faisaient fausse route. Ils se battaient les flancs pour démontrer leurs dogmes, avant d'avoir éveillé l'intérêt de leurs auditeurs par leur propre manière de vivre.

— Est-ce qu'il vous arrive de recevoir la nuit la visite d'un Nicodème, d'un intellectuel plus ou moins honteux ?

— Oui, cela nous arrive.

La pensée me vint qu'il y a parfois des gens qui s'en vont en colère, outrés par la mise en demeure, par le terrible défi

des groupes. Je posai la question à Sam. Il vit que je m'attendais à une histoire de boxe chrétienne, et il éclata de rire :

— Non, je ne me souviens d'aucun incident fâcheux de ce genre, dit-il. Nous n'insultons jamais personne; et puis les gens comprennent que lorsque nous parlons de leurs péchés, nous le faisons d'une façon impersonnelle, exactement comme le médecin qui est forcé de mettre son doigt sur l'endroit douloureux, et qui ne le fait pas pour le plaisir de vous faire du mal. Mais j'y pense : une fois, j'ai vu un homme s'en aller en fureur; plus en colère que je n'étais moi-même après ma première conversation avec Frank. C'était un ancien champion nautique. Quand je lui indiquai discrètement ce qui me semblait être son obstacle, il devint tout pâle, puis tout rouge, et ne voulut plus rester. Mais il revint dix jours plus tard. Il me dit que ça n'allait pas du tout, reconnut que j'avais raison et me demanda de l'aider.

— Avez-vous jamais eu connaissance de quelqu'un qui, vivant par la foi et la prière, ait succombé à la misère?

Je pensais aux histoires que Sir Philip Gibbs m'avait racontées sur des enfants qu'il avait vu mourir de faim en Russie. Je pensais à des récits de missionnaires, sur des hommes qu'ils ont vu tomber morts en Chine, épuisés par la faim.

— Jamais, s'écria Sam. Ce que j'ai remarqué, c'est que Dieu intervient juste au dernier moment. J'ai vu Dieu mettre à l'épreuve la foi d'un homme jusqu'à la dernière minute et puis j'ai eu envie de rire quand j'ai vu, à l'instant, la situation s'éclaircir au moment où elle était la plus désespérée. C'est une chose bien merveilleuse, qui nous surprend et nous fait rire, que de voir Dieu à l'œuvre derrière les coulisses, donnant ce qu'il faut, dirigeant comme il faut.

— Et maintenant dites-moi le meilleur conseil que Frank vous ait jamais donné?

Le pasteur du Calvaire ne me fit pas attendre sa réponse :

— Je demandai une fois à Frank quel livre il fallait que je lise pour me préparer à une activité d'un genre spécial. Il me dit qu'il fallait que je me prépare moi-même, car la grande

difficulté, c'était moi. Il voulait dire tout simplement que je devais apprendre à me discipliner moi-même, à être bien sûr que tout était propre et en règle entre moi, mon prochain et Dieu.

C'est au fond la même impression que chacun éprouve quand il rencontre Frank, l'homme qui ne consent jamais à prendre l'apparence pour la réalité. Le succès de Frank avec les gens de toutes les catégories peut se mesurer au rayonnement de leur visage.

La figure de Sam rayonnait.

CHAPITRE XV

LA MAISON DES GROUPES A OXFORD

Faire le voyage d'Oxford dans le train avec Frank, c'est un plaisir, c'est un stimulant, comme tous les contacts que l'on peut avoir avec lui. Voyez-le courir au guichet, surveillant les valises, dirigeant les porteurs, tout de suite gagnés par sa cordialité, dirigeant tout le monde, choisissant son menu dans un wagon-restaurant de troisième classe, le lendemain du jour où il a logé dans un palais royal.

Voyez-le toute une semaine à Oxford, tandis qu'il contribue à faire vivre l'heureux foyer de Ken Twitchell : « La maison du Bon Dieu », comme l'appelle Frank. Le ménage, depuis bien des années, n'a d'autre capital pour vivre que la foi et la prière. Il y a bien des jours où l'on ne voit pas comment on vivra le lendemain, mais où l'on attend, avec une foi confiante, que le brouillard se lève, comme au mois de novembre. La maisonnée vit quand même, l'argent vient juste à point, au moment où l'on en a besoin. Avec cela, il y a toujours un flot de visiteurs à recevoir, comme si l'on avait des revenus fixes ou un compte en banque débordant.

Quand Frank entre quelque part, il semble qu'il apporte avec lui un souffle de l'Esprit divin. Chaque jour, il est là, prompt, alerte et brillant comme du vif-argent. Les éclats de voix, les passions, la colère, la pose, la vanité, les critiques et les louanges exagérées, tous ces traits caractéristiques du dictateur sont absents quand Frank est à l'œuvre. Son ouvrage se fait un peu plus vite, et souvent avec beaucoup plus d'efficacité, en l'absence de toutes ces petites choses.

C'est seulement parce qu'il est entouré d'hommes et de

femmes qui vivent la même vie que lui, qu'il peut abattre tant d'ouvrage, en un temps si court. A chaque courrier, il reçoit des lettres qui viennent de toutes les extrémités de la terre.

On pourrait croire que la Maison des groupes à Oxford est une sorte de bureau international pour la correspondance religieuse. Mais les informations ne coûtent rien. D'innombrables cris de douleur — souvent douleur d'enfantement — arrivent dans ce prodigieux courrier, et chacun reçoit sa réponse, brève, concentrée, discrète et encourageante. Il ne s'agit pas de conseils lénifiants, abondants et prolixes, mais de messages dynamiques qui stimulent le destinataire à l'action, d'une manière aussi profitable pour lui que pour son prochain. C'est peut-être un billet à un jeune homme entré récemment dans les groupes, et qui souffre d'une crise de croissance spirituelle, comme chacun de nous peut en avoir. La réponse de Frank l'encourage à « partager » plus sérieusement avec ceux de sa famille, touchant ainsi à la racine de ses maux actuels. La lettre est toujours un mélange d'avertissement sévère et d'affectueuse camaraderie.

Une des lettres les plus sévères que Frank s'est permis d'écrire était adressée à quelques personnes qui refusaient de l'aider, dans une entreprise assez courageuse, pour aller au secours de quelqu'un. Frank leur dit que leur refus de donner un secours si nécessaire pouvait avoir pour eux des conséquences fâcheuses, qu'ils ne prévoyaient pas à ce moment-là. Mais l'avertissement était conçu en termes amicaux, sans la moindre colère ni le moindre ressentiment. Frank ne mâche pas les mots, quand il voit chez ses correspondants de l'aveuglement ou une tendance à transiger avec le mal. Lorsqu'un homme vit d'une vie déréglée, il le lui dit expressément. Il ne craint pas de prendre le péché pour ce qu'il est. La droiture l'exige, et sans cela aucune croissance spirituelle n'est possible.

Cinquante ou soixante lettres par jour, ce n'est rien du tout pour Frank. L'année dernière, à Genève, pendant une nuit, après une épuisante réunion du soir, il regagna son hôtel et trouva des lettres qui s'empilaient, venant de toutes les

régions du monde. Durant toute la nuit, jusqu'à six heures et demie du matin, il dicta des lettres à Ken Twitchell. L'une de ces lettres changea la vie d'un magnat de Hongrie, qui plus tard commença le travail des groupes dans son pays. Après une journée si chargée, Frank admet bien que son esprit est fatigué, qu'il ne peut pas penser aussi promptement qu'au début, mais il est encore plein d'énergie, comme une dynamo.

Durant tout le temps que Frank s'occupe de sa correspondance, il est aux écoutes pour savoir s'il n'y a pas quelqu'un dans la maison qui a besoin de secours. Il a un don mystérieux, un peu effarant, pour deviner qu'on a besoin de lui, avant que la personne en question s'en rende compte elle-même, et avant qu'on lui ait rien dit. Il m'est arrivé par exemple d'être seul dans ma chambre à travailler. Soudain j'étais arrêté par un aspect du travail des groupes auquel je ne comprenais rien. Je levais les yeux, et Frank entrait dans ma chambre.

— J'ai reçu la « direction » de venir vous voir, disait-il.

Au commencement vous vous demandez s'il ne s'agit pas simplement d'une coïncidence. Mais cette sorte de coïncidence m'est arrivée sans cesse, et tous ceux qui connaissent Frank disent la même chose que moi. Un soir, dans une réunion en plein air, il s'éloigne tout à coup vers une tente où un malheureux souffrait atrocement d'une crise d'appendicite, alors que personne n'en savait rien. C'est ce qui toucha le cœur de Ray Purdy. Sherry Day ne se fatigue jamais de raconter cette autre histoire de Frank se précipitant tout à coup dans la rue pour y rencontrer l'ivrogne qu'il avait entrepris, le soir avant. Tous ceux qui l'entourent connaissent tant d'exemples de cette mystérieuse habitude de Frank qu'ils ont cessé d'en être surpris. Ils savent qu'il apparaîtra toujours au bon moment ou qu'il vous atteindra par le télégraphe, le téléphone ou le câble.

C'est l'homme occupé par excellence, mais, comme dit le proverbe, il trouve toujours du temps pour autre chose. Il sait bien qu'il ne peut résoudre ses propres difficultés sans résoudre aussi du même coup celles d'autrui. Aussi son esprit

est-il toujours préoccupé de son devoir à l'égard des autres. Vous le trouverez à la cuisine en train de remercier les domestiques pour la manière dont ils ont fait tout l'ouvrage dans la maison; ou bien il s'occupe d'envoyer des jonquilles à une créature solitaire au bout de la rue; ou bien il prépare des cartes de Pâques ou des cartes de Noël; ou bien il trouve les mots qu'il faut pour aider la maîtresse de maison à bien accueillir un nouvel arrivant qui se sent gêné. Il pense à tout le monde et à toute chose. Quand il vient loger chez vous, il ne vient pas pour être choyé, mais pour apporter de la vie. Sa large figure, ses larges épaules, son large front, son large sourire sont un appui assez large pour soutenir tous ceux qui viennent à lui.

Frank agit rarement seul, et toujours avec l'idée de former les autres. Il a le don du pédagogue, il sait faire l'éducation des gens sans qu'ils s'en doutent. Un visiteur qui assistait à des réunions de groupe l'observa, pendant plusieurs jours, demandant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, comment il traiterait tel ou tel problème nouveau qui surgissait. Il ne faisait pas toujours le tour du cercle, mais le visiteur remarqua qu'il y avait un des assistants dont Frank demandait invariablement l'opinion, sans doute parce que cette opinion avait beaucoup de valeur. Ce fut du moins la première idée qui vint au visiteur, mais il s'aperçut que Frank n'attachait pas plus d'importance à ce qu'il disait qu'à tous les autres. A la fin du second jour le visiteur comprit enfin ce que Frank avait en vue : cet homme devait avoir la direction du groupe à Oxford tandis que Ken Twitchell serait en Amérique.

Les secrétaires de Frank sont tous des chefs des groupes. Il juge bon qu'il en soit ainsi, étant donné le caractère strictement confidentiel de sa correspondance, et la nécessité de préparer d'autres à le remplacer quand il ne sera plus là. Cela vaut mieux du reste, car ce n'est pas toujours lui qui prend la décision lorsqu'on a recueilli l'opinion de chacun. Durant toute la journée il place d'importantes questions devant le groupe, pour qu'ils cherchent là-dessus une « direction » divine dans leur recueillement. Là où il y a incertitude, on fait un nouveau recueillement, et l'on arrive à l'unanimité.

Théoriquement, si la « direction » vient réellement du Saint Esprit, l'unanimité devrait être immédiate, mais il y a des raisons évidentes qui font que cela n'est pas toujours possible. Il faut concevoir la « direction » comme n'étant pas une chose mécanique, mais se révélant à nous, à travers notre raison, l'évidence des faits, et l'illumination intérieure. Dieu nous parle à travers toutes les facultés de notre esprit. Aucun homme, aucun groupe d'hommes n'est infaillible, mais un groupe de gens, où chacun individuellement cherche la volonté de Dieu et qui sont tous étroitement unis, a le plus de chance de recevoir des « directions » claires et cohérentes. Souvent Dieu ne nous révèle qu'un seul point à la fois. Il arrive que nous devons entreprendre une action sur une opinion probable sans pouvoir trouver la certitude. La « direction » en fin de compte est fondée sur la foi et si nous agissons sincèrement d'après ce que Dieu nous donne, il ne nous laisse pas tomber, disent les groupes. « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. » C'est la maxime essentielle.

A la Maison des groupes, il y a un perpétuel va-et-vient. J'écrivais dans ma chambre, quand un grand garçon aux yeux bleus, venant de l'Afrique du Sud, étudiant de première année à Cambridge, entra vivement. Ce jeune homme se mit à me raconter ses curieuses impressions sur les groupes dans son pays. Son frère aîné était venu à la maison, un soir, inviter ses parents à Muizenburg, pour voir ce que c'était qu'une réunion de groupe.

« Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il s'agissait », dit le jeune étudiant, étendant les jambes devant mon feu. « Je ne savais même pas qu'il s'agissait d'une réunion religieuse, mais j'y allais simplement pour voir ce que c'était. J'étais un petit collégien, et j'étais curieux de savoir ce dont s'occupait mon frère aîné. Tous ces gens des groupes semblaient fort contents et me firent bon accueil, ce qui me parut très chic de la part d'universitaires. Je restai donc pour leur réunion et je les entendis parler de quelque chose qui me semblait fort juste et dont j'avais réellement besoin. Jusqu'alors j'avais

considéré la religion comme une chose assez terne, mais le groupe semblait avoir une manière nouvelle de considérer les choses qui n'avait rien de morbide, bien qu'elle fût très personnelle. Je ne m'attendais pas à tout cela, ni surtout à ce qui allait suivre.

» Après que plusieurs personnes eurent raconté leur histoire, je fus stupéfait de voir mon frère aîné se lever et commencer à raconter sa propre expérience. Entendre ainsi quelqu'un, qui avait toujours prétendu régenter ses frères et ses sœurs, parler ouvertement dans une réunion de la transformation survenue dans sa vie, il y avait de quoi me faire trembler de la tête aux pieds, car je comprenais bien que si je n'y prenais garde, il me faudrait en faire autant.

» Eh! bien, je n'y pris pas tant garde que ça. Car je parlai après la réunion avec un garçon qui avait l'air heureux et qui me dit que le Christ était le centre de sa vie. Personne ne m'avait parlé ainsi auparavant. Cela me fit penser. Je pouvais voir qu'il était parfaitement heureux. Après cela je causai avec mon frère et je lui parlai ouvertement de bien des choses de ma vie dont je n'avais pas osé lui parler. Cela me fut d'un secours immense. Après cela je vis Cleve Hicks, et c'est avec lui que je fis à Dieu mon abandon. Alors une nouvelle puissance vint en moi, avec une grande paix et une grande joie. Et pourtant je n'étais pas agité, il n'y avait rien là d'une émotion violente.»

— Et que dirent vos parents? lui demandai-je, sachant que son père était Conseiller du Roi dans la ville du Cap et très connu.

— Oh! ils eurent l'air tout à fait contents, surtout papa. Nous retournâmes tous à la maison. Mon frère aîné et moi nous avons ensemble des recueils et nous prenions part aussi aux groupes d'école, au collège où nous sommes tous les deux. Puis mon plus jeune frère s'y intéressa et puis ma jeune sœur, tous les quatre. Cela fit une grande différence dans la famille. On se chamaillait beaucoup moins qu'avant, et cela surprit mon père à un tel point qu'il décida de venir aussi. Ce qui l'étonna le plus, c'est de nous voir tous les quatre nous précipiter un certain soir pour chercher ses lunettes qu'il récla-

mait. Ceci au lieu qu'on nous demande plusieurs fois d'y aller, et que chacun s'empresse de passer la responsabilité à un autre. De sorte que nous, les quatre enfants, et notre père avec nous, nous avons des recueils ensemble dans notre maison. Mon père est maintenant très emballé. Un jour, l'auto n'étant pas arrivée à la gare quand il sortit du train, au lieu de se mettre en colère, il passa ces moments d'attente à parler à un homme d'équipe de son expérience.

— Quel autre changement avez-vous remarqué dans votre vie de famille?

L'étudiant reporta sa pensée sur la maison de ses parents, si plaisante, qui se trouvait au sud de l'Afrique, à des milliers de milles, et dont il avait une légère nostalgie.

— Bien entendu cela changea nos relations à tous; nous nous aperçûmes que chacun d'entre nous avait à extirper de sa vie telle ou telle forme d'égoïsme. La vie devint plus heureuse pour chacun de nous. Nous avons chaque dimanche des réunions de groupe, et les camarades qui vinrent à nous à cette époque sont restés fermes et fidèles.

Dans le barreau sud-africain, on sut très vite que le père de ce jeune homme était entré dans les groupes d'Oxford. Un jour, au Cap, plaidant devant un juge de la Haute Cour, il employa cette expression : « Maintenant, milord, pour être d'une sincérité absolue... » Là-dessus le juge l'interrompit sur un ton de plaisanterie : « Allons, allons, Monsieur B..., laissons là les groupes d'Oxford. »

Un autre des arrivants de ce jour fut le chapelain du Downing College à Cambridge, le Rév. Nick Wade. On l'avait fait soudain revenir du pays de Cornouailles pour modifier les plans d'une house-party qui devait avoir lieu en avril à Cambridge, et qu'il mena merveilleusement. Il est grand, mince; figure athlétique, avec des yeux du bleu le plus clair. Il avait eu jadis quelque notoriété comme capitaine des bateaux de course à Wadham. Il entra chez moi, posa sur ma table un paquet d'invitations pour la dite house-party, étendit ses longues jambes devant mon feu, et se mit à repasser ses sou-

venirs. Il gardait un souvenir très vif de sa première rencontre avec Frank, déjà en 1922, quand il assistait à une réunion d'étudiants d'Oxford à Keswick.

— Un soir Frank vint chez nous pour le souper et un moment de prière. Après souper, une vingtaine d'entre nous s'assirent autour de lui pour l'entendre, dont deux sont entrés plus tard dans les groupes : le Rév. Howard Rose et moi-même.

En me présentant au chapelain, Frank lui avait dit :

— Racontez donc à Russell l'histoire de : « Rose, Rose, Rose » et « Wade, Wade, Wade ».

Le Rév. Nick Wade le fit en ces termes :

« J'avais écouté les histoires de Frank sur des vies changées, des histoires très caractéristiques, et le lendemain matin je me réveillai dans des dispositions tout à fait indociles. J'avais l'impression qu'il y avait dans la religion quelque chose que je n'avais pas pu saisir, et que peut-être Frank pourrait m'expliquer. Je sortis et, d'une façon assez bizarre, je m'engageai dans une impasse parallèle à la route que je voulais prendre. Comment j'avais fait pour y être, je ne m'en souviens plus... A ce moment précis Frank, d'une façon tout à fait inattendue, sortit d'une maison et m'appela. Cela me fit un effet tout à fait curieux, quand il me dit qu'il allait justement pour me voir, alors que sans le savoir, je m'étais détourné de mon chemin, de manière à le rencontrer. Je lui dis cela. Là-dessus Frank ouvrit son carnet et me montra ces deux mots :

« Wade, Wade, Wade; Rose, Rose, Rose. »

» Je lui dis : « Pourquoi avez-vous écrit ça ? » Frank répliqua que dans son recueillement, de grand matin, il lui était venu ces deux noms : Rose et Wade.

» Ce fut la première fois, me dit le chapelain, que je me rendis compte clairement comment un homme, tout en restant homme, pouvait être en contact étroit avec Dieu. Alors nous eûmes une grande conversation, qui ouvrit devant moi toute une nouvelle perspective d'actions aventureuses, mais réalisables, dont je n'avais eu jusque-là qu'une idée purement théorique. Les conséquences immédiates furent très peu de

chose, mais bientôt après j'eus la révélation de ce que le Christ exigeait de moi : vivre si près de lui, qu'il puisse à tout moment diriger ma vie, et se servir de moi pour changer la vie des autres.

» Quelques années plus tard, je fis un voyage autour du monde avec Frank et une petite troupe, parmi lesquels Loudon Hamilton, Sherry Day et Sam Shoemaker. Nous eûmes un aperçu rapide de ce qu'est la vie humaine dans le Proche-Orient, l'Orient du Milieu, et l'Extrême-Orient. Nous rencontrâmes des missionnaires, et aussi des gens qui n'avaient rien à faire avec eux. La discipline qu'il fallait observer dans cette équipe de voyageurs, mes expériences durant cette année passée avec Frank, enfin la vision qu'elle me donna des besoins spirituels du monde moderne, tout cela réuni me décida à entrer dans le ministère. Cette année passée avec Frank fut une chose prodigieuse. Les cloisons dans ma vie tombèrent toutes ; j'appris à faire, et à bien faire, tout ce qu'exigeait de moi l'Esprit de Dieu. Je découvris que Frank pense à tout, toujours avec le but d'étendre le Royaume de Dieu. Grâce au principe de la « direction », une vie nouvelle, tout à fait nouvelle, devenait possible. Pourvu que l'on consente au sacrifice nécessaire, on acquiert un don merveilleux pour discerner ce qui va mal et en trouver la guérison, dans sa propre vie et dans la vie des autres, d'une manière continuelle.

» De plus en plus, j'en vins à comprendre comment toute notre vie doit se concentrer autour de l'expérience que nous faisons de Jésus Christ, si réelle, si vive, si forte, qu'elle domine tout le reste de notre vie. C'est une relation dynamique d'où résulte une force inouïe. Depuis lors, j'ai vu sans cesse que les gens ordinaires, y compris les chrétiens de nom, vivent d'une vie cloisonnée, pour ainsi dire, où la plupart des sections échappent à l'influence du Christ. Grâce à mon contact avec Frank, je fus élevé à un niveau supérieur où il n'y avait plus de différence entre le profane et le sacré, où tout était spirituel, où tout était réel. Cette vie s'empare de vous toujours davantage. On m'a demandé tout à coup de quitter le pays de Cornouailles pour venir ici ; je n'en avais nulle envie : et pourtant

me voici! Je sais que la seule chose à faire, pour moi, c'est ce que Dieu me dit de faire.»

Nick Wade est un chapelain très apprécié. Il est incomparable pour recevoir une grande house-party. Il n'y a pas besoin de le regarder longtemps, fût-on à demi aveugle, pour sentir, sur sa figure décidée, dans le rayonnement de toute sa personne, dans ses moindres gestes, qu'il agit sous la « direction » de Dieu et qu'il y a en lui une puissance. Quand on dîne avec lui, la conversation ne se perd jamais dans les banalités; c'est une causerie cœur à cœur, où l'on traite de ces besoins les plus profonds du cœur humain, que l'Anglais cultivé excelle à dissimuler à ses plus intimes amis.

Un peu plus tard, je fis un bout de causerie avec le Rév. Howard Rose, qui vaut bien la peine qu'on se détourne un peu de son chemin pour aller le voir dans son presbytère de Croydon Road à Penge, ou bien pour aller l'entendre prêcher à l'église du Christ, dans cette même rue, d'ailleurs fort accessible.

Howard Rose est mince, assez grand; figure solide et athlétique; capable de travailler tout seul, sans auxiliaire, jusqu'à vingt heures par jour. Il a une tête en coupole, un teint rosé, le plus heureux des tempéraments, et une volonté complètement disciplinée. On se sent disposé à lui donner sa confiance.

Les expériences que fit Howard durant la guerre le décidèrent à quitter les affaires et à se faire pasteur. Une fois il reçut une « direction » divine qui sauva la vie, non seulement à lui, mais à toute sa compagnie.

Howard conduisait sa compagnie, qui sortait des tranchées de première ligne. Il fallait traverser un terrain dangereux sous une pluie d'obus, pour arriver à des baraquements de repos. On arriva à une bifurcation. Les deux routes conduisaient aux baraquements, mais celle de droite était meilleure pour marcher et plus éloignée des canons ennemis; c'était de toute manière la plus avantageuse.

Howard hésita entre les deux routes. Il ne savait rien des

groupes en ce temps-là et demanda à Dieu de le diriger, comptant sur une réponse immédiate. La réponse arriva très nette, comme un éclair : « Prends la gauche. »

Le sergent-major fut stupéfait de voir le capitaine prendre le plus mauvais chemin, et protesta. Les hommes aussi se mirent à grommeler, mais ils suivirent quand même. Tous étaient mornes, et convaincus que le chef avait tort, car les obus ennemis tombaient encore plus près d'eux. Tout à coup une nouvelle décharge, et à ce moment-là, l'autre route à droite, là même où ils auraient été s'ils l'avaient prise, fut labourée et bouleversée.

Voyant cela, les hommes changèrent tout à coup de sentiment. On le vit bien un peu plus tard quand Howard leur parla avant de les renvoyer. Il leur dit qu'il se sentait poussé à leur dire pourquoi il avait pris la gauche au lieu de la droite, alors que tous, y compris lui-même, trouvaient cela déraisonnable. Dix hommes de sa compagnie, y compris quelques-uns des officiers de réserve, désirèrent plus tard savoir quelque chose de plus sur la religion et, pensant qu'ils pourraient le faire en faisant leur première communion, ils allèrent trouver l'aumônier catholique de la brigade pour le lui dire :

« L'aumônier catholique, me dit Howard, était un de nos meilleurs aumôniers, et avait déjà mérité la croix de guerre et la médaille pour son courage indiscuté. Sachant que j'étais protestant, il me conseilla de faire moi-même un cours de religion à mes hommes, pour les préparer à la confirmation. Au début je fus ahuri et lui fis remarquer que je n'étais pas un prêtre, mais un soldat. « C'est vrai, dit-il, mais vous êtes aussi un soldat de Jésus Christ. Dites-leur tout simplement ce qu'il est pour vous. » C'est ce que je fis. Dès que mon bataillon fut au repos, je commençai mon cours d'instruction religieuse. J'avais comme auditeurs un sergent, un caporal de lanciers et huit simples soldats. Nous eûmes une douzaine de réunions et ce que je leur dis alors, je m'en suis servi plus tard pour mes catéchumènes, quand j'ai été pasteur. Ces entretiens devaient être aussi pratiques et aussi concrets que possible, de manière à s'adapter aux circonstances et à la vie militaire. C'est pro-

bablement pourquoi ils eurent plus de succès que les cours de religion que j'avais suivis étant jeune. Mes « catéchumènes » furent confirmés par l'évêque Gwynne, chapelain-chef en second, qui s'intéresse maintenant beaucoup aux groupes. Je crus constater des changements réels, non seulement en eux, mais dans le bataillon tout entier. »

Ces incidents et d'innombrables conversations avec les officiers et les hommes amenèrent Howard à se décider d'entrer dans le ministère.

« C'est juste après mon ordination, dit-il, que je rencontrai Frank pour la première fois, et je fus extrêmement frappé, non seulement de la vie spirituelle que je sentais en lui, mais de l'importance qu'il attachait au recueillement prolongé, dans les toutes premières heures de la journée. A deux reprises, Frank me rendit visite dans ma paroisse du Sussex, laissant dans ma vie une trace indiscutable. La seconde fois, je me résolus d'observer à tout prix, tous les jours, un recueillement prolongé. Le changement dans mon énergie et mes capacités d'action fut instantané. Peu de temps après, je fus appelé à Oxford comme chapelain pour les étudiants. C'est là que je découvris qu'aucune méthode n'était aussi efficace que celle des groupes pour agir sur les étudiants.

» Pendant les six ans que j'ai passés à Oxford, plus d'un millier d'étudiants et d'étudiantes sont venus d'eux-mêmes causer avec moi. Plusieurs d'entre eux avaient des besoins profonds auxquels je n'aurais pu satisfaire, si Frank lui-même, ou quelqu'un d'autre, n'avait joué le même rôle auprès de moi. A chaque trimestre, plusieurs centaines d'étudiants ou d'étudiantes venaient chez moi. Notre maison devint ainsi le centre de l'activité du groupe à Oxford. En 1928, j'eus le privilège de conduire la première équipe au sud de l'Afrique, et depuis cette date j'appartiens corps et âme au mouvement. »

La congrégation de Howard a triplé, depuis les six premiers mois qu'il en est le pasteur.

Pendant mon séjour à la Maison des groupes, à Oxford, j'eus les plus amples occasions de constater combien Frank

aime les fêtes. Il était tout joyeux de pouvoir réjouir tout le monde, le jour de Pâques; et sa joie était contagieuse. Des cartes de Pâques venant de lui se voyaient dans tous les coins et sur toutes les tables. Un beau lis de Pâques, donné par on ne sait qui, apparut soudain dans le salon; des œufs de Pâques pour les bébés Twitchell étaient cachés derrière les coussins, sous les fauteuils, un peu partout. Frank sait jouer avec les enfants et les mettre autant à l'aise que les grandes personnes. Il s'amusa beaucoup de ma surprise quand je constatai que pour ce dîner de Pâques nous étions tout juste treize autour de la table, mais les groupes d'Oxford ne savent pas ce que c'est que la superstition. Je dis tout bas à Garrett Stearly de se mettre au milieu du train cet après-midi là, par crainte d'un accident. Lui et sa femme, la charmante Nan Stearly, allaient à Wolverhampton. Personne ne voulait croire qu'on puisse avoir peur à ce point du nombre treize. Marian Twitchell déclara d'un air bien tranquille qu'elle était née le treize de ce mois-là. Cela me persuada encore davantage qu'il arriverait un accident au train de Wolverhampton. C'était vraiment jouer avec la destinée. Le lendemain le groupe se réunit et fixa la date d'un dîner pour les directeurs de journaux, choisissant tranquillement le treize avril!

Apparemment, si le train de Wolverhampton arriva sans accident, c'est qu'il y avait un sort plus terrible qui se préparait pour ces gens hardis, qui se moquaient ainsi de la superstition. J'avais des souvenirs cuisants de valeurs de Bourse achetées le matin, un certain treize novembre, et que j'ai vu s'effondrer l'après-midi de ce jour de malheur. Un peu plus tard, j'allai prendre le thé chez l'agent de change : sa maison avait le numéro treize! Après cela, le treize février, je vis des titres, que je venais de vendre au-dessous du pair, monter soudain jusqu'aux nues. Et moi, je perdais plus que jamais! Un vendredi treize décembre, je signais le bail pour un local destiné à une nouvelle entreprise. Trois opérations chirurgicales sérieuses, qui survinrent tout de suite après, retardèrent l'entreprise pour longtemps, sans parler d'un ensemble d'autres ennuis aboutissant à la crise économique. Au moment où je termine

ce chapitre, on vient d'assassiner le treizième président de la République française. Les treize convives assis autour de la table de Madame Twitchell souriaient de mes craintes. Mais je n'étais pas rassuré. On entendit sonner le téléphone. C'était un message du continent, invitant Frank à passer le « week-end » chez un personnage célèbre. C'était là, à mes yeux, la réponse à cette insouciance concernant le nombre treize. Son bateau ferait naufrage comme le « White Ship ». Mais Frank revint en souriant la semaine suivante. Je ne suis pas encore arrivé à découvrir quelle malchance se préparait, qui n'a pas abouti. La nouvelle lune nous regardait à travers la vitre du compartiment, comme nous allions à Cambridge, mais rien de plus tragique ne se produisit.

L'aîné des deux bébés Twitchell a quatre ans. C'est un garçon, Skippy. Sa petite sœur, Baby Anne, n'a que deux ans. Ils s'asseyent à table avec leurs parents et les invités, ce qui est tout à l'éloge de leur gouvernante, « Madi », une jeune Quakeress venant de Suisse. Les bébés Twitchell n'ont pas encore commencé d'avoir officiellement des recueils, mais ils les pratiquent déjà sans le savoir. Leurs cris pour appeler papa et maman, pour dire leurs prières avec eux, prouvent bien que le sentiment religieux se développera de lui-même en eux, sans qu'il y ait besoin pour cela de ces méthodes coercitives qui ont fait tant de mal dans les générations précédentes. Skippy est un grand garçon, sérieux, au teint blond, de beaux sourcils foncés, une nature affectueuse et une imagination de poète. Baby Anne a un large front, beaucoup de cervelle, passablement de coquetterie et une figure pleine de malice.

Il y a au moins un point absolument identique chez les quatre membres de la famille, le père, la mère et les deux bébés. Chacun d'eux possède une paire de beaux yeux bruns veloutés : huit exemplaires du même beau modèle. Quand on voit cette heureuse famille vivant et agissant dans la Maison des groupes, l'on peut à peine se douter de la discipline qui est à la base de sa joyeuse liberté. Ils sont dans le monde, sans être

du monde. Marian Twitchell et Nan Stearly sont la preuve vivante que deux femmes dans la même maison peuvent cohabiter sans se disputer jamais. C'est le « partage » qui explique tout. Regardez-les toutes les deux, habituées à recevoir sans cesse leurs visiteurs, avec gaieté, sans aucun embarras. Elles font rayonner la joie. On voit clairement qu'elles jouissent de leur vie abandonnée à Dieu, où tout repose sur la foi et la prière.

Un matin, au déjeuner, Nan Stearly lut une lettre de Miss Round, championne de tennis de la Wightman Cup. Je lui demandai ce que Miss Round faisait dans les groupes.

— Oh, dit Nan, je l'ai rencontrée dans une house-party, là-haut dans les Midlands, d'où elle revint fortement impressionnée. Elle avait du reste de fortes bases religieuses. Sa mère lui demanda comment elle avait trouvé la réunion : « Du prêchichêcha? — Non, du solide. » La championne de tennis était devenue une apôtre enthousiaste des groupes.

Donald Mac Kay nous arriva un jour subitement, en coup de vent, venant du Sud-Afrique. C'est un joyeux drille. Etant soldat, il avait un jour prolongé indûment sa permission et il eut le toupet de dire à son colonel : « Je me suis bigrement amusé, et je suis prêt à payer le prix. » Il n'eut pas trop à payer cette fois-là. Il avait fait dans le veldt toute la besogne d'un costaud. Une fois qu'il vivait dans une hutte de la forêt, les souris vinrent manger ses provisions. Un beau jour elles disparurent. Il en fut débarrassé pour quinze jours. Alors il rencontra hors de sa hutte un gros cobra, et il essaya de le tuer. Le cobra fila dans la hutte, et il le tua au moment où le serpent entrait dans un trou, où il avait vécu quinze jours, en le protégeant contre les souris. Une de ses besognes était de conduire des chevaux sauvages de la Rhodésie jusqu'au Transvaal, pour n'avoir pas à payer le transport par chemin de fer, une livre sterling par tête. C'est un homme de grande présence d'esprit et qui est toujours à la hauteur des circonstances. Il le montra bien une fois au milieu de la nuit, lorsque son troupeau de chevaux sauvages fut épouvanté et dispersé par deux

phares d'auto éblouissants. Il sait un tas d'histoires de chasse, tout à fait charmantes. Il me raconta un curieux incident se rapportant à une réunion de groupe dans l'Afrique du Sud. Un jeune étudiant avait confessé qu'il avait volé de l'argent pour acheter des cigarettes, et là-dessus son domestique, un nègre, confessa sur-le-champ, à la grande surprise de tous, qu'il avait lui-même volé les cigarettes que son jeune maître avait achetées avec l'argent volé.

Mais sa meilleure histoire, c'est la sienne. Il essaya de se soustraire à Loudon Hamilton, à Pretoria, déjà en 1929. Il alla à sa première house-party, un camp dans le veldt, sous prétexte de baigner son chien, mais en réalité pour trouver une réponse à l'énigme de la vie. Il la trouva et il est devenu depuis un des troubadours de Dieu, sur trois continents.

A la fin de la house-party d'Oxford de 1931, nous fûmes tous invités à assister, dans l'église universitaire de St-Mary, à un joli mariage : celui d'un bon équipier, Bill Browne et d'une bonne équipière, Polly Fox. Il y avait dix demoiselles d'honneur. Je fis un article sur cette cérémonie sous ce titre flamboyant :

MARIAGE A OXFORD, SANS SOU NI MAILLE, MAIS
EN COMPTANT SUR LA FOI ET LA PRIÈRE

Frank fit un petit discours où il dit qu'un tel mariage était un défi jeté au matérialisme ; car, tout en cherchant à étendre le Royaume de Dieu, ils ne compteraient que sur Lui, pour leur subsistance. Polly et Bill venaient souvent à la Maison des groupes. Je leur demandai comment ils se débrouillaient dans leur ménage, en n'ayant pour toute ressource que la foi et la prière. Cela marchait très bien ! Un jour, il leur restait tout juste de quoi payer leur déjeuner. Il leur vint un peu d'argent par la poste, envoyé par une ouvrière du Nord, qu'ils avaient aidée auparavant. Un clergyman, ayant entendu parler de cet incident, leur envoya deux livres sterling. Depuis ce temps-là, la foi et la prière avaient suffi pour les faire vivre. Toujours un peu d'huile au fond de la cruche, comme pour la veuve de

Sarepta, mais presque jamais davantage. Plus tard Bill Browne fut chargé d'organiser une house-party à Matlock, et il le fit d'une façon remarquable. Ils ont un bébé, un garçon, qui s'appelle Patrick.

Ray Purdy et Elsa Purdy venaient sans cesse à la Maison des groupes pendant que j'y demeurais. Tous les deux aussi rayonnants que jamais, tous les deux prêts à se mettre en avant et à diriger s'il le fallait, ou bien à rester dans l'ombre comme à l'ordinaire, tous les deux faisant d'excellente besogne dont personne ne savait rien, pendant plus d'une année. Après quoi on entendait quelqu'un raconter l'histoire de sa conversion, en disant : « Et alors je rencontrai Ray Purdy », comme lorsqu'on disait : « Et alors vint la guerre. » Ils partaient pour l'Afrique du Sud, où Ray était chargé de diriger une grande église à Pretoria. Ils s'embarquèrent un vendredi treize !

A la Maison des groupes je retrouvai une femme supérieure qui a beaucoup fait pour l'église du Calvaire et pour le mouvement des groupes en Amérique et en Europe. Olive Jones a les cheveux d'un blanc d'argent, un cerveau très lucide, le sens de l'humour, de la sensibilité, une voix incomparable et un cœur d'or. Elle a cependant à un très haut degré le don de maintenir la discipline. C'est à ce titre qu'on lui a confié la direction de certaines écoles spéciales, appartenant à l'Etat de New York, où elle a plus fait pour les jeunes délinquants qu'aucune autre personne en Amérique. A un moment donné, elle faisait partie d'environ cinquante-sept associations ou comités, elle était présidente de l'association pour l'éducation nationale, et elle est considérée aux Etats-Unis comme une des personnes les plus compétentes en cette matière.

Un samedi après-midi, j'amenai Olive, en auto, d'Oxford à Pangbourne, le long de la Tamise, jusqu'à un barrage qui formait une cascade bouillonnante, puis nous allâmes jusqu'à Reading. Ken m'avait prêté sa vieille Morris qui avait déjà fait 50 000 milles. Elle marchait très bien, seulement le moteur avait la manie de s'arrêter chaque fois que la voiture était forcée elle-même de s'arrêter en route, ce qui ennuyait

tout le monde, excepté Olive. Même quand je me trompai de direction et que la voiture s'arrêta inerte tout au bord de l'eau, Olive regardait devant elle tranquillement, sans s'inquiéter des malheurs qui pourraient arriver.

A travers toutes ces aventures, la vieille Morris tenait bon. J'avais un œil sur la route, un œil sur la Tamise, une oreille pour le moteur et une oreille pour l'histoire merveilleuse qu'Olive me racontait. Après avoir été autrefois pratiquante, Olive avait pendant longtemps perdu la foi en Dieu, dans la Bible et la religion, mais elle avait gardé sa foi en la vie future. Sa mère fut frappée de paralysie, et juste avant sa mort elle appelait toujours Olive par son nom, sans pouvoir jamais lui faire comprendre ce qu'elle disait. Au moment où sa mère mourut, ses bras paralysés se levèrent soudain et une expression de béatitude se répandit sur son visage, ce qui persuada Olive qu'elle avait entrevu le monde de l'au-delà. Olive réfléchit profondément sur ce mystère : qu'avait bien pu lui dire sa mère mourante ? A cette époque les théories éducatives d'Olive se ramenaient exclusivement à l'instruction morale, à la formation de bonnes habitudes et à la préparation professionnelle, avec la surveillance médicale et le service social. Elle croyait que si l'on fait voir à quelqu'un quel est son devoir, il l'accomplit nécessairement, pourvu que la nécessité économique ne l'en empêche pas. Son œuvre était florissante, mais elle n'était pas satisfaite. En recherchant ce qu'étaient devenus ses anciens élèves, elle découvrit qu'il y en avait soixante-dix-neuf pour cent qui menaient une vie honorable et utile, ce qui était tout à son honneur.

Mais il y en avait vingt et un pour cent qui s'acheminaient vers la prison ou qui paraissaient dangereux pour la société. Son inquiétude s'accrut. Parmi le corps enseignant de New York, à la fois catholique et protestant, avait surgi un mouvement pour donner une éducation religieuse, durant la semaine, aux enfants qui n'appartenaient à aucune Eglise. Catholiques et protestants travaillaient séparément, mais dans la meilleure entente. Olive se demanda si cela ne pourrait pas lui être d'un certain secours pour ces vingt et un pour cent

qui tournaient mal. Elle accepta de donner son aide à l'œuvre, en s'occupant spécialement de la publicité. Ceci l'amena à voir de près comment se donnait l'enseignement. Un jour, un petit garçon la regarda en face et lui demanda : « Et vous, à quelle église allez-vous ? »

Cette question naïve lui donna l'impression qu'elle était une hypocrite. Elle n'osait pas dire : « A aucune. » Pour se tirer d'affaire, elle nomma l'église où elle avait fait sa première communion, mais pour satisfaire sa conscience (car elle avait toujours été véridique en parlant aux enfants) elle résolut de s'inscrire à une église. Elle vit une annonce de l'église du Calvaire dans un tramway, et elle alla entendre prêcher Sam Shoemaker. Fort attirée par la sincérité et le caractère pratique des sermons, comme aussi par la cordialité des assistants, elle décida d'être membre de l'Eglise. Elle vit Sam, qui l'engagea à venir à la réunion de groupe du samedi soir, mais elle se déroba. Une dame qui connaissait Olive de réputation, à cause de son travail dans les organisations féminines, et qui était membre d'un groupe, l'invita à dîner et lui parla de sa propre conversion, ce qui décida Olive à chercher Dieu pour elle-même, car elle était convaincue qu'elle était enfin sur la voie de la vérité spirituelle. Alors Olive alla voir, dans leur appartement, M. et M^{me} Ray Purdy, et là, dans cet appartement, une nouvelle conversion, après tant d'autres, se produisit.

La conquête d'Olive fut un évènement important dans la vie de l'église du Calvaire. Cette grande organisatrice arrivait providentiellement, juste au moment où on en avait le plus besoin. Olive prit en main la direction de l'église du Calvaire et l'organisa — avec toute sa compétence, acquise depuis bien des années dans de grandes associations d'intérêt public — de manière à employer au mieux toutes les forces disponibles. Le recueillement du matin qu'elle institua à la maison du Calvaire servit à coordonner toutes les activités diverses et à trouver les directions générales pour le reste de la journée. Puis vint la house-party de Genève, exigeant la présence d'Olive en Europe, et plus tard sa présence à Oxford.

Cette promenade avec Olive à Pangbourne et à Reading fut vraiment pour moi une fête spirituelle. Sans doute, j'avais toujours cru qu'il y avait dans le monde beaucoup de femmes qui vivaient très près de Dieu. Une conversation avec Olive démontre qu'elle en est une. Pendant que nous descendions la colline jusqu'au Magdalen College, en revenant à Oxford, Olive me parlait d'une expérience mystique toute récente. Elle était avec d'autres amis des groupes (ils étaient quinze en tout) qui se disposaient à prendre ensemble la communion. Ils se dirigèrent vers la balustrade de l'autel et Olive se trouva la dernière. Les quatorze autres s'agenouillèrent, et puis le sacristain leva la main, et Olive dut attendre. Juste à ce moment, séparée des autres, elle eut le sentiment très vif de la présence du Christ à côté d'elle, plein de bonté, de sympathie, la comprenant entièrement. Une véritable expérience mystique.

CHAPITRE XVI

L'AVENTURE D'UNE FEMME MODERNE

Les femmes, comme leurs maris, en ont souvent par-dessus la tête du traintrain de la vie domestique, et elles se décident à tout lâcher pendant quelque temps, pour aller voir le monde.

Un jour, dans les Etats du Sud, au cours d'un dîner, j'ai entendu raconter la magnifique histoire de la rencontre de Frank avec une de ces femmes-là; histoire pleine d'humour et d'évangélisation pratique. L'héroïne, Lady W., était remarquablement intelligente, belle à voir, bien qu'un peu « forte ». Elle écrivait des nouvelles. Un tantinet plus mince, elle aurait pu être étoile de cinéma. Malgré ses dimensions imposantes, sa personnalité la rendait sympathique, et elle avait assez d'esprit pour retenir auprès d'elle ses admirateurs. Elle vivait aux Indes; sentant le besoin de repos, et surtout de changement, elle décida de quitter son mari, et de prendre six mois de vacances.

Comme elle montait sur le bateau, un mauvais plaisant lui conseilla de se tenir en garde contre un fanatique qui se trouvait à bord. Mais le maître d'hôtel la plaça, à table, à côté de Frank, sans qu'elle sut du tout qui il était. De l'autre côté de Frank était la femme d'un amiral, qui regardait Lady W. d'un air sévère, et paraissait surprise qu'un homme comme Frank causât avec une personne de ce genre. « Comment puis-je faire autrement, puisqu'elle est ma voisine? », demanda-t-il. Frank m'a raconté lui-même toute l'histoire et la voici :

« Lady W. et moi, nous causions donc ensemble. Elle me parlait de ses courses de ski dans les montagnes, et moi, je lui

parlais de mes voyages. Je remarquai qu'elle arrivait toujours un petit peu en retard pour le dîner, portant chaque fois une toilette merveilleuse. Elle était très sympathique et semblait heureuse. Au fumoir, les messieurs l'appréciaient beaucoup. Nous entrâmes dans un port. Là, la femme de l'amiral et son entourage, en débarquant avec moi, me laissèrent, pour visiter la ville tout seul. Assis dans le vestibule d'un hôtel, je vis arriver ensemble Lady W. et un jeune homme que j'avais remarqué sur le bateau. Que devais-je faire? Les inviter à prendre le thé, ou les regarder, de loin, dans le salon des Palmes? Et si l'amiral et sa femme entraient là et me voyaient causer avec cette dame indésirable? Une intuition me poussa à leur demander de prendre le thé avec moi. Le jeune homme accepta avec empressement. Je découvris plus tard qu'il n'avait point d'argent et qu'il considérait cette invitation comme providentielle.

» En prenant le thé, je leur dis que j'allais faire une promenade, et je les invitai à venir avec moi, pour voir ce qu'il y avait à voir. Ils s'assirent tous deux dans la voiture et pour moi je m'assis sur le siège, à côté du cocher qui s'appelait Bunty. Je lui racontai tout ce qui me semblait pouvoir l'intéresser, et lui m'indiquait les choses à voir. Je m'informai sur sa famille, et Bunty me dit qu'il avait des jumeaux. Pendant que je parlais, j'entendais qu'on répétait à voix basse tout ce que je disais :

« Bunty a des jumeaux, et il demande leurs noms. »

Frank décida de se retourner toujours plus souvent, pour leur transmettre les indications de Bunty. Chaque fois qu'il se retournait, les deux semblaient toujours en meilleurs termes. Avant la fin de la course, il était clair qu'ils auraient beaucoup mieux aimé que Frank se retournât moins souvent.

Frank continue ainsi : « Nous revînmes à la jetée et les deux mirent pied à terre, tandis que je gardais la voiture pour faire quelques visites. En revenant à la jetée, je les retrouvai là, et ils assistèrent à mes adieux avec mon cocher. Bunty refusa absolument de recevoir mon argent, en disant qu'il avait rarement été traité par ses clients comme un être humain et qu'il me remerciait beaucoup pour cette promenade. Lady

W. et son jeune ami me regardaient, plus surpris que jamais. Je saluai Bunty de la main, en le chargeant d'amitiés pour ses jumeaux, et je montai à bord. »

A la grande surprise de Frank, Lady W. revint aussi sur le navire. Son intention première était de rester sur terre assez longtemps, pour se reposer. Il remarqua maintenant sur les traits de sa voisine de table des traces d'inquiétude. Il apprit d'elle qu'elle n'avait pas reçu de son mari son chèque mensuel et qu'elle n'avait pas reçu de réponse au câblogramme où elle demandait de ses nouvelles. Alors elle avait subitement changé ses plans et décidé de retourner chez elle sur le même bateau.

Frank continue : « Pendant que le paquebot s'éloignait du rivage, je chantonnais un air, par un beau clair de lune. Lady W. vint à moi et me demanda si je savais ce que je chantais. Je lui répondis « Non », et elle me dit : « Mais, c'est un cantique ! » Elle se tourna vers son compagnon et lui dit : « C'est extraordinaire, il ne sait même pas qu'il chante un cantique ! » Bientôt après, Lady W. ne parut plus aux repas. Alors je pensai que je lui ferai connaître un peu qui j'étais, et je lui fis parvenir un livre. Quelques jours plus tard, je la rencontrai sur le pont. Elle me regarda, avec un mouvement de surprise :

— Mon Dieu ! Alors c'est vous cet homme-là ? — Quel homme ? — Cet homme dans ce livre : « Changeurs de vie » ?

» Je lui dis que c'était bien moi, et elle me dit que c'était là justement l'espèce d'hommes qu'elle avait voulu rencontrer toute sa vie. Dans sa famille, elle avait toujours lu la Bible, et durant ces derniers temps, elle avait plusieurs fois senti qu'on ne pouvait pas être heureux sans cela. Une de ses amies s'était tuée récemment, en sautant par la fenêtre, après une soirée joyeuse dans un club de nuit. Elle voulait me parler au sujet de la Bible, et elle dit qu'elle irait chercher son exemplaire qui était dans sa malle, dans une vieille boîte qu'elle tenait de sa mère ; mais elle ne l'avait pas lu depuis longtemps. « Me permettez-vous, dit-elle, d'amener avec moi quelques-unes de mes connaissances du fumoir, pour écouter notre conversation ? » Bien entendu, je n'avais rien contre. Nous allâmes tous nous asseoir dans un coin sur le pont, et elle

proposa de nous lire un passage de sa Bible, qu'elle semblait connaître assez bien. Elle choisit le Psaume 51. Ainsi commença sur le navire un petit groupe, dirigé tout naturellement par Lady W.

» L'intérêt soudain qu'elle prenait à la Bible fit beaucoup d'impression sur le bateau, étant donné qu'auparavant elle paraissait ne pas trop se soucier de ce qu'elle disait ni de ce qu'elle faisait, et que bien des dames affectaient de ne pas lui parler. Plus tard, elle eut un grand combat intérieur quand elle comprit qu'il lui fallait mettre les choses au point, expliquer ce qui dans sa conduite et dans sa conversation avait pu scandaliser. Un jour elle se précipita vers moi en me disant : « Je ne puis pourtant pas aller dire à tous ces gens combien j'avais tort. Que penseront-ils de moi ? »

» Je lui répondis qu'en leur parlant comme elle faisait jadis, c'était pour les faire rire, et qu'elle en était venue maintenant à un point où elle pouvait bien accepter de les faire rire une fois de plus. En outre, je supposais qu'un tel aveu leur ferait de l'impression, leur ferait l'effet d'un secret appel, même s'ils affectaient de prendre la chose légèrement. Alors elle me dit qu'elle ne pouvait pas faire cela sans demander à Dieu son secours.

— Très bien, lui dis-je. Nous allons prier ensemble. Elle prit sa décision pendant cette prière et, tout de suite après, elle eut le courage de faire ce qu'elle déclarait impossible.

» Une autre femme, écrivain elle aussi, à qui elle fit part de son aventure, lui demanda la permission d'en faire usage dans un roman, et voulut savoir pourquoi elle avait agi de la sorte. Lady W. lui parla de la puissance du Christ.

— C'est la force dont j'aurais moi-même besoin, répondit l'autre. Jusqu'à présent, le christianisme ne me disait rien. Et elle félicita Lady W. de son courage.

» Peu à peu, notre vie en commun sur le bateau prit l'aspect d'une grande assemblée religieuse. On osait parler des choses essentielles. La conversation prenait un autre tour. Lady W. en était le centre. L'originalité séduisante avec laquelle elle

parlait des vérités éternelles faisait impression sur tout le monde.

» Nous arrivâmes au port. Chacun se demandait si le mari de Lady W. viendrait la chercher. La femme de l'amiral, qui était devenue l'amie intime de Lady W., l'embrassa sur les deux joues.

» Le mari de Lady W. l'attendait en effet. Sa réponse au câblogramme de sa femme s'était perdue. Elle vit là naturellement une dispensation providentielle. Elle raconta tout de suite à son mari ce qui lui était arrivé, et celui-ci, avec l'air protecteur que prennent volontiers les maris, lui dit que c'était parfait et qu'il était persuadé que cela lui ferait du bien. Elle parla aussi à ses amis du club de nuit.

» Plus tard, elle vint à New York, me téléphona tout de suite et m'accompagna à l'église du Calvaire, où elle se consacra de nouveau au service du Seigneur.

» Un matin, de bonne heure, je fus appelé chez une célèbre cantatrice qui, aux prises avec de terribles difficultés, avait voulu en finir avec la vie. Son aspect extérieur me rappela Lady W.; j'appris qu'elle était née dans la même ville. Je lui posai une question là-dessus, et elle me répliqua :

— Mais nous avons été à l'école ensemble!

» Je lui racontai alors l'aventure merveilleuse de Lady W. et lui proposai une entrevue avec son ancienne compagne d'études.

— Croyez-vous vraiment qu'elle puisse m'aider?

— Certainement, répondis-je.

» Lady W., sur ma demande, vint reconforter son ancienne camarade et lui apporter la bonne nouvelle de Jésus Christ toujours le même, prêt à nous sauver de l'angoisse et du suicide.

» Qu'advint-il du mari de Lady W.? Après un long voyage en Orient pour revoir son vieux père, qu'il n'avait pas revu depuis sept ans, il s'embarqua pour l'Angleterre avec sa femme. Ils vinrent tous deux à une house-party. Le premier soir, nous nous promenions ensemble quand on lui remit un télégramme :

— Mon père est mort, s'écria-t-il.

» J'essayai de le consoler. Alors il me dit :

— Je commence à croire que Dieu m'a conduit ici même, pour y trouver l'appui dont j'ai le plus besoin. Je ne pourrais pas tout seul affronter ces grands problèmes. Voulez-vous venir à mon secours?

» Il exprima bientôt sa reconnaissance envers Dieu, qui sait conduire les hommes là où ils trouveront la paix. Puis, sous le ciel étoilé, il remit sa vie au Christ. Il me dit combien l'exemple de sa femme lui avait été précieux. Après l'avoir observée de très près, il avait pu constater le changement total qui s'était fait en elle.

» Ils prolongèrent leur séjour, car le mari voulait fortifier sa foi. Plus tard il me raconta la joie de sa mère lorsqu'elle apprit que son fils suivait enfin les traces de son père, du bien-aimé que Dieu lui avait repris.

» Nos deux amis repartirent pour l'Orient, emmenant avec eux un orphelin qu'ils venaient d'adopter. Leur foyer, près de s'écrouler, avait été reconstruit par Jésus Christ, l'hôte invisible, le témoin silencieux de toute leur vie.

» Depuis ce moment-là, j'ai reçu de Lady W. des lettres bien intéressantes :

» Si vous saviez tout ce que j'apprends, m'écrit-elle. Je commence seulement à deviner ce que vous avez dû traverser vous-même durant toutes ces années de préparation et de travail. Vous en avez eu tant d'autres à tirer de l'abîme, et qui vous ont donné encore bien plus de peine que vous n'en avez eue avec moi! J'ai chez moi en ce moment une femme parmi les meilleures qu'on puisse trouver ici (ce n'est pas beaucoup dire). Pendant qu'elle me parle, j'ai envie de lui crier : « A quoi cela vous sert-il de vivre de la sorte? Ah! si la lumière du Christ pouvait éclairer tout cela! » Porter sa croix! C'était pour moi jadis une simple manière de parler. Et maintenant j'ai compris que chacun de nous avait sa croix spéciale à porter, et que cela même était pour lui une bénédiction.

» Je suis allée l'autre jour dans ce club de nuit, que je fré-

quentais jadis. Quelle pitié! J'avais devant moi tous les fantômes de mon passé.

» Ne pensez pas que je sois devenue pessimiste. Mais le nombre des âmes éblouies par le faux éclat des plaisirs du monde étreint mon cœur et m'angoisse. Nous sommes si aveugles! Pour moi, chaque bribe de mon abandon à Dieu m'a coûté une lutte acharnée... »

« L'ancienne vie, dit Frank, perce encore çà et là :

« Lorsque nous voulûmes suspendre votre portrait, m'écrivit Lady W., mon mari voulait le placer bien en vue, mais moi, j'ai tenu à le mettre un peu dans l'ombre. Savez-vous pourquoi? Je ne voulais pas me sentir constamment poursuivie par le regard que je connais si bien, et qui pénètre au fond de moi, jusqu'à mes péchés les plus secrets... »

» Ne jamais plus dire de mensonges! Ah! que c'est difficile!

» Les *houses-parties* me manquent beaucoup. Mais la fraternité des groupes, je la sens jusqu'ici, malgré l'éloignement...

» Malgré tout, je suis si heureuse! Je fais chaque jour des progrès dans la patience et la discipline. L'emploi de mes journées est réglé comme un papier à musique : mais quand même c'est épatant!

» Quelle joie d'apprendre à mon fils à écouter Dieu, dès qu'il sera un peu plus grand! »

CHAPITRE XVII

LE PROBLÈME ÉPINEUX DU MARIAGE

Ce qui distingue le mouvement des groupes, c'est qu'il paraît s'attaquer, dans chaque vie individuelle, au problème fondamental, et offrir le vrai remède. Il n'a pas la prétention de guérir les corps, bien qu'il soit arrivé que des maladies physiques aient été guéries grâce au message des groupes. Mais il atteint en chaque vie la racine cachée du désordre, la fait disparaître et alors il a la joie de voir cette vie se redresser comme une plante débarrassée d'un parasite, quels que soient d'ailleurs la nature et l'importance du problème.

L'un des problèmes les plus tragiques que le mouvement des groupes ait rencontrés, et qu'il est en train de résoudre, est celui d'une femme, docteur en médecine, qui rencontra son futur époux alors qu'il était dans les affaires, et faisait en même temps des études de théologie. Ils s'aimaient véritablement, mais une fois mariés, il se produisit dans leur vie une difficulté qui aboutit à un problème insoluble. La jeune fille avait consenti à donner sa main, en posant à son fiancé une condition, à savoir qu'elle continuerait à exercer sa profession médicale, pour laquelle elle avait de grands dons et beaucoup d'attachement.

Elle mit plusieurs années avant de se décider au mariage, car elle avait peur qu'avec des enfants et l'activité d'une femme de pasteur, elle ne pourrait pas continuer la médecine. Il apaisa ses craintes en lui promettant de prendre une gouvernante pour tenir son ménage.

Ils se marièrent donc, et son mari ne fit rien pour l'arrêter dans son activité professionnelle, jusqu'à ce qu'il eût la charge

d'une église. A ce moment-là elle avait acquis beaucoup d'expérience comme spécialiste dans les maladies d'enfants, et elle était la plus réputée à cet égard dans la ville où elle exerçait. Son mari fut nommé pasteur dans cette même ville et, comme c'était un excellent prédicateur, il acquit une aussi grande notoriété dans son domaine qu'elle dans le sien. C'est alors que les choses commencèrent à se gêner. Il ne paraît pas douteux que le prédicateur devint jaloux de la réputation médicale de sa femme, comme il arrive à certains maris, et quelquefois aussi à des femmes par rapport à leurs maris. La paroisse grandissait, et le pasteur voulait que sa femme s'occupe de l'église, reçoive chez elle, et s'acquitte des devoirs ordinaires d'une femme de pasteur. Elle accepta de le faire pour ne pas trop scandaliser les gens.

Lui ne tint pas sa promesse et n'engagea pas de gouvernante. Naturellement sa femme commençait à trouver sa situation pénible. Elle essaya de continuer ainsi, bien que le travail dépassât ses forces. Pendant quelques années, tant qu'elle n'eut pas d'enfants, elle se tira d'affaire tout juste.

Pendant les sept années qui suivirent, quatre enfants arrivèrent, un peu trop rapprochés pour tout ce qu'elle avait à faire à la maison. Car leur venue mit un point final à sa pratique médicale. Après avoir bien réfléchi, elle avait résolu d'accomplir de son mieux ses devoirs d'épouse et de mère, et de sacrifier sa carrière de spécialiste pour enfants. Alors elle essaya de parler à son mari de ce grand renoncement, non pas tant pour lui demander secours, que pour rechercher sa sympathie et son affection. Mais il ne sut pas du tout la comprendre, et s'imagina tout de suite qu'elle préférait sa carrière à tout le reste et qu'elle voulait l'abandonner. Elle eut une fille vers ce moment-là. L'incapacité chez son mari de lui donner la sympathie dont elle avait tant besoin à ce moment douloureux lui pesait toujours davantage. Pendant seize ans encore elle fit son devoir, s'efforçant de ne plus penser au sacrifice qu'elle avait fait, mais ruminant toujours intérieurement sa déception à l'égard de son mari. Ceux qui l'entouraient n'avaient pas la moindre idée de la lutte qui se poursuivait dans son esprit.

On regrettait seulement beaucoup qu'elle ait abandonné sa profession. Son mari avait atteint une haute situation morale dans la ville. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'aider, car on faisait beaucoup appel à tous les deux. Il mourut tout d'un coup.

Après les funérailles on s'aperçut qu'il avait fait de mauvais placements, non pas seulement de ses propres économies, mais aussi de sa fortune à elle. Il avait d'ailleurs, d'après la loi alors en vigueur, le droit absolu de le faire, bien qu'elle n'en ait eu aucune connaissance. Aussi elle ne lui en voulut pas du tout. A ce moment-là, l'aîné de ses enfants terminait ses études de droit, et le plus jeune était encore au jardin d'enfants. Il lui fallait travailler pour les faire vivre. Tout de suite elle pensa à son ancienne profession. Elle prit quelques informations et elle s'aperçut que la médecine avait fait tant de progrès, depuis elle, qu'elle n'était plus du tout à la page et qu'elle n'était plus en état d'exercer, bien que son diplôme l'y autorisât.

Elle fit ce qu'elle pouvait, acceptant tout ce qui s'offrait. Elle s'engagea comme infirmière chez un médecin, comme assistante dans une pouponnière; elle prit des pensionnaires; elle avait une voix admirable, elle chanta en public. Bien qu'elle fût débrouillarde et pleine d'énergie, elle se sentait toujours plus malheureuse. Elle devint comme un automate, travaillant sans s'arrêter, ayant toujours besoin de faire quelque chose chez elle. Et toujours au fond d'elle-même la même pensée : son mari avait bloqué sa carrière, ne l'avait pas comprise et l'avait usée à des besognes banales. C'était bien naturel après tout, après la vie conjugale qu'elle avait traversée. Mais ces souvenirs amers, creusant toujours plus le même sillon, produisaient dans ses pensées une fissure toujours plus inguérissable.

C'est alors que par le moyen des groupes la réalité de Dieu commença d'apparaître devant elle, comme une faible lueur. Elle eut plusieurs conversations avec une équipière, Olive Jones. Elle lui dit que déjà avant la mort de son mari elle avait perdu toute foi religieuse et qu'elle pratiquait comme les autres sans aucune conviction. Elle commença de prier et d'implorer

le secours de Dieu. Elle avait peur de devenir folle, à travers tant d'angoisses. Il fallut longtemps pour que l'équipière, avec une affectueuse tendresse, pût l'amener à faire l'abandon de son terrible ressentiment contre son mari, qui lui rongea le cerveau et détruisait peu à peu sa vie mentale, en concentrant toute sa pensée sur cette idée fixe. Mais à la fin elle put abandonner complètement ce sentiment invétéré. Elle raconta toute l'histoire à son fils, qui fit comme elle, et trouva lui aussi une vie nouvelle.

Quand elle se fut rendu compte que le manque de pardon était son plus grand péché, elle se mit à penser à la réparation, qui était maintenant impossible. Il y avait pour elle un danger dans cette nouvelle pensée, car elle avait l'impression d'avoir commis un péché impardonnable. C'était peut-être son attitude mentale qui avait causé la mort de son mari. Mais Olive Jones, lui rappelant un conseil qu'elle avait reçu elle-même de Frank, lui déclara que puisqu'elle aurait été prête à réparer si elle l'avait pu, elle avait absolument tort de persévérer dans ses remords, et que c'était même un péché. Son cerveau est en train de retrouver peu à peu son équilibre normal, grâce à cette délivrance.

Dans l'histoire que je viens de raconter, c'est seulement après la mort de son mari que la femme a cherché la volonté de Dieu et trouvé la solution de son problème. Dans celle-ci, la solution a été trouvée beaucoup plus tôt. Il s'agit d'une étudiante en droit qui avait abandonné ses études pour épouser un homme ayant déjà sa situation. Elle était extraordinairement ignorante de tout ce qui concerne la vie conjugale. Il se développa en elle une terrible répulsion pour tout ce qui était d'ordre sexuel. Ce qui ne l'empêcha pas de donner le jour à une douzaine d'enfants.

Ces enfants se succédaient sans relâche. L'intervalle entre deux enfants consécutifs était au plus de deux ans. Avant la naissance du dernier bébé, le mari fut appelé à s'absenter quelquefois de la maison, et elle se sentait naturellement poussée à prier Dieu de lui accorder beaucoup de ces périodes

de solitude. Ses souffrances intimes réagissaient sur son système nerveux, sur son humeur et sur son caractère. On s'habitua à la considérer comme une personne désagréable, et tout le monde plaignait son mari. Sa vie lui faisait horreur; elle avait des pensées de suicide. A deux ou trois reprises sa santé fut gravement atteinte; elle dut aller dans une clinique pour soigner son épuisement nerveux. Plusieurs fois elle essaya de parler à son mari, mais ne réussissait qu'à le blesser, car il était très amoureux d'elle.

A mesure que ses enfants grandissaient, elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas les élever dans une telle atmosphère. Elle s'affilia à des sociétés féminines et s'occupa d'œuvres sociales. Elle rencontra quelqu'un qui l'avait connue avant son mariage, pendant qu'elle étudiait le droit, et qui lui conseilla de reprendre ses études. Elle le fit pendant plusieurs années, sans que son mari en eût connaissance. Tout l'attrait qu'elle éprouvait jadis pour la profession juridique lui revint. Un beau jour elle dit à son mari qu'elle s'était décidée à exercer comme avoué. Il répliqua qu'elle était folle et indigne d'être une mère; que si elle continuait à poursuivre un pareil dessein, il lui enlèverait ses enfants... Elle abandonna son idée pendant quelque temps, et sa vie à la maison devint toujours plus pénible. Le mari, lui, continuait tranquillement son travail professionnel.

Plusieurs de ses enfants déjà grands lui donnèrent de graves inquiétudes. Elle eut une nouvelle crise de dépression. Les médecins dirent au mari qu'il fallait qu'il permît à sa femme d'entreprendre n'importe quoi qui pourrait soulager son état nerveux, sans quoi elle risquait de perdre la raison. Il y consentit, bien qu'un peu à contre-cœur. C'est alors qu'un membre des groupes entra dans sa vie sombre. Son mari reçut une invitation à une house-party, et en fut intrigué. Il éprouvait quelque dédain pour ce qui lui semblait une religion nouvelle, faisant plus ou moins concurrence aux autres. Il parla à sa femme de cette house-party, et elle y alla par curiosité. Elle demanda à l'un de ceux qui avaient parlé un entretien particulier, et il la présenta à une équirière, qui avait passé par des circonstances

analogues. Elles eurent ensemble un long recueillement, et l'épouse malheureuse comprit qu'il lui fallait tout simplement « partager » toute son histoire avec son mari... Ce fut une opération extrêmement douloureuse, et une secousse terrible, pour cet homme qui n'avait rien compris jusque-là. En fin de compte, ils offrirent leurs deux vies à Dieu, et ils sont en train de rebâtir leur foyer en cherchant à se comprendre mutuellement, en se disant tout l'un à l'autre. La femme exerce maintenant la profession d'avoué, avec l'aide et l'appui cordial de son mari.

Et quand les gens se marient par amour, et que leur amour disparaît, et qu'il se manifeste toujours davantage entre eux une terrible incompatibilité d'humeur? Je céderai ici la parole à une femme qui nous donnera à la fois un exemple du problème et sa solution :

« Mon mari était aviateur en France quand nous nous sommes mariés. C'était pendant la guerre, nous ne pouvions nous voir qu'à des intervalles éloignés; durant ces rencontres nous ne pouvions vraiment pas nous quereller ou nous disputer, quand la mort était si près de nous. Nous nous aimions l'un et l'autre, sans nous critiquer ou nous gronder réciproquement; chacun de nous était tout pour l'autre. Quant à Dieu, il était toujours à l'arrière-plan, comme une sorte de Père Noël paternel et indulgent, auquel il fallait constamment réclamer des cadeaux, et dont nous implorions le secours chaque fois qu'il nous arrivait quelque ennui. Au fond chacun de nous n'avait pas d'autre dieu que lui-même et l'objet de son amour.

» Après la guerre, mon pauvre mari était tombé très bas, par épuisement nerveux; j'avais un bébé, une petite fille, très nerveuse; enfin nous n'arrivions pas à trouver un logement. Il fallait maintenant bien plus de courage, mais un courage sans éclat et sans gloire. On ne se rend pas compte dans de pareilles conditions qu'on est en présence d'un malade, qui a besoin d'être soigné. Mais on se rend terriblement compte

de sa mauvaise humeur, de son irritabilité, du fait qu'il n'est plus maître de lui-même, et constamment déprimé. Notre amour sans Dieu ne résista pas à l'épreuve. Après deux années d'apprentissage dans une ferme de l'Afrique du Sud, vivant toujours au grand air, mon mari retrouva sa santé nerveuse; mais moi, je l'avais perdue. J'étais susceptible, rancunière, égoïste, gonflée de bonnes intentions et de mauvaises pensées, faisant mon devoir à l'égard des miens, mais uniquement par orgueil. Au fond, je n'avais guère d'amour que pour moi-même. J'avais une grande pitié de moi-même, à cause de ma maladie et parce qu'il me semblait qu'on ne rendait pas justice à mes éminentes qualités. J'étais tout à fait malade et je restai dans cet état pendant sept ans. J'étais insupportable avec tous ceux qui étaient sous mon autorité. Il m'arrivait de punir sévèrement les enfants sous le plus petit prétexte, tout simplement parce qu'une domestique que je n'osais pas gronder, vu qu'elle m'était indispensable, m'avait mise en colère.

» Aux yeux du monde, mon mari et moi, nous continuions à paraître des époux bien unis, mais il n'y avait entre nous ni unité d'âme ni unité d'esprit. Pour nous distraire de cette désaffection profonde, nous employions tout notre temps libre à recevoir et à visiter nos amis. Si nous passions ensemble une soirée à la maison, il me semblait que je ne pouvais pas laisser passer une aussi bonne occasion pour dire à mon mari combien j'étais dévouée, combien j'étais incomprise, et combien j'étais déçue par lui, en lui donnant les exemples précis, avec tous les détails. J'avais le sentiment pénible que nos soirées passées à la maison étaient toujours tristes. Il me semblait toujours que j'avais beaucoup de courage à supporter tant d'épreuves, et à ne jamais laisser voir ce qu'il y avait au fond de moi. Bien entendu je ne souriais guère; j'avais une expression découragée. Je souffrais beaucoup d'être indignement traitée et si mal comprise quand je travaillais toujours pour les autres (tout en les haïssant), et quand c'était toujours moi qui avais raison.

» Ma vie était sans avenir et sans espérance. Chez nous il n'y avait point de religion. J'avais seulement l'impression

qu'il me fallait continuer ma courageuse endurance, que le ciel m'en tiendrait compte, et que Jack, mon mari, s'apercevrait un jour combien j'étais bonne. Mais je sentais bien que je perdais tous les jours du terrain, et je dis une fois à mon mari qu'il me faudrait le quitter quand j'aurais quarante ans. J'avais décidé que je passerais le reste de ma vie dans les bas-fonds, à travailler pour les pauvres, et que là mes efforts seraient mieux appréciés...

» Sur l'invitation d'un ami, nous allâmes, mon mari et moi, à une réunion d'un groupe d'Oxford. Nous entendîmes Frank lui-même et beaucoup d'autres. Nous commençâmes par critiquer beaucoup, et pour moi j'avais beaucoup de peine à accepter et assimiler tout cela. Jack fut tout à fait emballé, et avant que trois jours soient écoulés, il avait sincèrement « partagé » toute sa vie antérieure avec un équipier des groupes et il s'était abandonné entièrement au Christ. J'étais plutôt fâchée. Avec toute ma croyance en Dieu, je m'attendais à arriver au but la première. Mais lorsque mon mari me raconta toute sa vie, en me disant tout ce qu'il m'avait caché jusque-là, je sentis que je devais faire de même. J'avais bien plus à confesser que lui, et bien plus à me faire pardonner. Nous abandonnâmes tous les deux notre vieux moi, en remettant tout ce que nous possédions à Celui qui nous l'avait donné. Notre amour mutuel fut à la fois renouvelé et approfondi.

» Nous commençâmes d'avoir des recueils devant Dieu chaque matin en nous réveillant, et nous apprîmes à nos deux enfants à faire comme nous. Nous demandâmes à Dieu sa direction, et la force nécessaire pour exécuter ce qu'Il nous ordonnait.

» Nous nous mîmes à traiter nos enfants avec droiture et franchise, en leur disant notre regret pour toute colère et toute mauvaise humeur injustifiée, en les encourageant à nous parler ouvertement. En conséquence, lorsque nous leur disions notre chagrin d'avoir été en colère, eux nous disaient leur chagrin d'en avoir été la cause.

» Un matin mon petit garçon se précipita dans ma chambre en me disant : « Je veux partager ; j'ai lu dans un livre au lieu

de prendre mon bain ; mais maintenant je vais le prendre et je ferai très vite : je le partage avec toi maintenant, pour que tu ne sois pas en colère et que tu n'aies pas besoin de dire que tu en es fâchée. »

» Avec ma petite fille, j'ai partagé les difficultés que j'ai eues quand j'étais moi-même une petite fille. Alors elle me raconta, en termes assez crus, des choses dont je n'avais aucune idée qu'elle eût la moindre connaissance. Je pus lui donner une image de la vie toute nouvelle pour elle et beaucoup plus réconfortante. La conséquence fut qu'au lieu de sa réserve timide, elle nous fit, à son papa et à moi, des démonstrations d'amour qu'elle n'avait jamais faites auparavant. »

Bien entendu, la seule véritable solution du problème conjugal, ce sont des fiançailles « dirigées ». On croit, dans les groupes, que devenir amoureux n'est pas un droit absolu de l'homme, mais que c'est un don de Dieu. Et quand c'est Lui qui l'accorde, c'est vraiment le bonheur. Là où Il ne l'approuve pas, c'est une erreur fatale. Dieu choisit pour chacun sa compagne ou son compagnon. Épouser quelqu'un d'autre, c'est aller au désastre. Mais la plupart des gens, aujourd'hui, au lieu de se marier selon la volonté de Dieu, cherchent toutes les autres raisons possibles : sympathie, rencontre fortuite, douceur féminine, prestige, complaisance, sociabilité, fortune, enfin presque tous les avantages qu'on peut avoir en ce monde. Et le malheur survient au tournant de la route.

A un ami des groupes qui a fait un heureux mariage, je posai la question :

— Comment avez-vous choisi votre femme ? — J'ai été « dirigé », fut la réponse.

Cette réponse était nouvelle pour moi. Je savais bien que nous n'étions plus à l'époque où les parents décidaient entièrement cette question pour leur progéniture. Dans mon idée, la course au bonheur conjugal ressemblait aux jeux des enfants :

— Vous voulez dire que vous êtes tombé amoureux, et puis que Dieu vous a dit d'aller de l'avant.

— Oh ! vous n'y êtes pas. Ce fut tout autre chose. Je con-

naissais Anne depuis quelque temps. Je savais que c'était une jeune fille comme ça que je voudrais épouser. Un jour, j'étais en chemin de fer et, durant mon recueillement, ceci me vint à l'esprit : « Est-ce que tu aimerais épouser Anne ? — Oui, répondis-je, si Tu crois que c'est bien. — Eh ! bien, alors, pourquoi ne pas essayer ? » La réponse était précise, avec un brin d'humour. Je me résolus à le faire. Mais avant de m'engager plus avant, je demandai conseil à mes amis, comme c'est la sage habitude dans les groupes. Leur « direction » confirma la mienne : « Faites l'essai, et voyez ce qui en résulte. » C'est ce que je fis... Avant la fin de la semaine nous étions fiancés, et cela a toujours été merveilleux depuis lors. »

C'est là pour les groupes le secret de tous les bons mariages, où la fleur de l'amour ne se flétrit jamais.

Un des hommes mariés les plus heureux que je connaisse, c'est Ken Twitchell. Il me donna sa recette, qu'on devrait méditer dans toutes les familles :

« Ceux chez qui on trouve le plus de désillusion, ce sont les jeunes mariés : ils espéraient beaucoup du mariage, et ils ont trouvé si peu ! Un jeune homme et une jeune fille se rencontrent, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Ils se marient, et s'attendent au bonheur le plus suave. Ils s'imaginent que leur amour mutuel est assez fort pour les lier ensemble d'une manière indissoluble. Mais après un peu de temps, quelquefois même pendant la lune de miel, la désillusion apparaît, et le temps gris s'installe. Aucun d'eux ne dit rien. Chacun de son côté se dit en lui-même qu'il faut bien s'habituer au mariage. Ils prennent l'air ordinaire des « gens mariés ».

» A cela plusieurs causes. L'amour humain s'attend bien à donner, mais aussi à recevoir. Quand il ne reçoit pas tout ce qu'il espérait, il se sent froissé, et ne se donne plus avec la même bonne grâce. Chaque époux demande à l'autre de réaliser un certain idéal qu'il a conçu lui-même, mais qu'il n'a pas encore abandonné au Christ. Il s'accroche à lui, il en exige beaucoup. Nous demandons une sympathie qui soit d'une certaine qualité,

un tact très délicat, un cordial pour la vie quotidienne, un stimulant, un attrait romantique, le parfait chevalier, le prince charmant. Nous sommes déçus, et nous trouvons notre sort injuste.

» Une autre difficulté qui surgit dans le mariage, c'est qu'il y a là deux volontés humaines, naturellement divergentes, et qu'il faut concilier entre elles : Moi, je veux ceci. Elle, veut cela. Souvent l'un des époux impose à l'autre sa volonté, et lui enlève peu à peu toute initiative, toute énergie personnelle. Nous connaissons tous ces familles où c'est toujours le père (ou la mère) qui prend les billets, qui décide de tout, où le père tranche en dernier ressort, où la mère a le dernier mot quand on discute à table. Les autres n'ont qu'à se taire, en faisant plus ou moins la mine.

» Nous ne sommes pas au bout. Les pleurs, les rancunes, les crises de nerfs apparaissent peu à peu, sans qu'on se rende compte de la cause réelle. Sur tous les opprimés pèse une atmosphère d'injustice : leurs droits sont méconnus. C'est dans une telle atmosphère que les enfants cherchent à quitter la maison aussi tôt que cela est possible. Le tyran de la famille en souffre lui-même, car il vit dans un terrible isolement.

» Il y a plus encore, il y a la triste situation de la personne opprimée. Car c'est un péché de céder à la tyrannie, aussi bien que de tyranniser les autres. C'est bel et bien un péché d'accepter d'être souffre-douleur, de céder continuellement et de laisser gouverner son conjoint, en disant par manière d'excuse : « Vous comprenez, c'est mon mari », ou bien : « Vous comprenez, c'est ma femme. » Généralement l'opprimé se résigne, parce que c'est pour lui l'attitude la plus facile. Et cependant, c'est la volonté de Dieu qui devrait dominer, et non pas celle du tyran. Si vous consentez à laisser écraser votre personnalité, c'est un péché qui se transmettra à vos enfants, et leurs personnalités aussi seront écrasées.

» La solution pour ce conflit de volontés est de découvrir une troisième volonté que les deux autres peuvent accepter avec enthousiasme. Cette troisième volonté, c'est la volonté de Dieu. Le péché dans le mariage consiste tout simplement à ne pas découvrir la volonté de Dieu et à s'en tenir exclusi-

vement à donner et à recevoir, d'un point de vue purement humain. La solution, c'est la « vie dirigée ».

» Une autre cause de banqueroute, c'est l'esprit d'accaparement, quand on désire une personne uniquement pour les avantages qu'on peut en tirer. Dans de telles dispositions, on devient jaloux de tout : de ce qui peut intéresser notre conjoint en dehors de nous, et surtout de toute personne qui risque de nous dérober quelque chose de ses sentiments, de son attention, que nous prétendons monopoliser. Nous devons apprendre à faire l'abandon de notre mari ou de notre femme. Nous ne devons même pas considérer notre conjoint comme ayant tous les droits sur nous. C'est Jésus Christ qui a tous les droits sur nous. Alors seulement la jalousie et la peur s'évanouissent, et on ne songe plus à s'irriter de l'intérêt que notre conjoint prend à son travail, ou à ses amis de l'un ou l'autre sexe.

» L'amour humain fait faillite parce qu'en dernière analyse il nous est impossible de nous donner réellement à une autre personne humaine. Quand l'amour est ardent, on voudrait s'immoler pour la personne aimée, unir entièrement à sa vie notre vie. Mais, si profonde que soit son aspiration, l'amour humain est prisonnier de notre individualité. Dieu nous a fait de la sorte. La seule personne à laquelle nous puissions nous donner entièrement, c'est Lui-même. A Lui, mais à Lui seul, nous pouvons joyeusement abandonner notre corps, notre âme et notre esprit. L'amour humain trouve enfin l'union parfaite quand chacun se perd en Dieu, et trouve en Dieu la personne qu'il aime. C'est seulement dans l'amour divin, celui qui vient du ciel, que l'amour humain trouve sa perfection et sa suprême douceur.

» Le christianisme vivant possède le secret du bonheur conjugal. Le Christ est le Seigneur du foyer. Il doit intervenir dans tous les détails de l'existence. De cette manière-là l'amour entre les époux garde toujours sa première fleur. La lune de miel subsiste toujours, non pas comme une illusion du passé, mais comme une réalité, à ce niveau supérieur où le mariage est l'union de deux enfants de Dieu, vivant pour le Christ. Il faut, dans le mariage, être toujours orienté vers la vie des autres, en cherchant à leur faire partager son propre bonheur. »

CHAPITRE XVIII

CE QUE DIT UN PSYCHOLOGUE D'OXFORD

Pendant mes voyages avec les groupes, réfléchissant de mon mieux à tout ce que j'entendais, observant de mon mieux ce qui se passait, je me demandais quelle était la véritable opinion des maîtres les plus compétents de l'Université d'Oxford sur ce mouvement si remarquable qui partait de chez eux pour s'étendre au loin dans le monde. Quant à moi, journaliste, j'étais bien sûr de ne pas me tromper en y voyant du neuf. Je sentais aussi que j'étais compétent pour apprécier sa valeur spirituelle; car j'avais cherché Dieu moi-même et je l'avais trouvé. Mais pour juger cette doctrine du point de vue du psychologue et du théologien, je n'étais qu'un amateur.

Aussi je résolus d'aller interroger un des professeurs les plus connus d'Oxford, qui a toute l'autorité nécessaire pour juger du mouvement des groupes. C'est le chanoine L. W. Grensted, l'un des hommes les plus cultivés, l'un des psychologues les plus éminents de l'Eglise d'Angleterre, professeur de philosophie chrétienne, membre du comité archiépiscopal pour la doctrine et pour la guérison des âmes, enfin chanoine de Liverpool.

Le chanoine Grensted a l'une de ces belles têtes massives que nous admirons, tout en nous félicitant de n'avoir pas à la porter entre nos deux épaules. Je passai, à l'interroger, une après-midi et une soirée charmantes et très profitables.

Le professeur Grensted a l'esprit fin, il a de l'humour, il reste impassible. Son sourire, un peu pincé, est aimable et sympathique. Il trouve moyen de dire simplement et avec clarté des choses profondes. Il a une timidité attrayante et

presque enfantine qui joue quelquefois des tours à sa grande intelligence. Je lui posai quelques questions très nettes qui exigeaient un oui ou un non : il me fit des réponses précises. Pour quelques-unes il prit un moment de réflexion, car il sait tant de choses qu'il lui faut des preuves très convaincantes pour qu'il penche, si peu que ce soit, d'un côté ou de l'autre.

Je lui demandai d'abord pourquoi il s'était rattaché au mouvement des groupes ; il me répondit qu'aucun chrétien, devant un tel mouvement, ne pouvait rester à l'écart et ne pas s'y intéresser. Au début les groupes avaient rencontré une opposition très injuste et c'est ce qui l'avait poussé, lui, irrésistiblement, à s'y associer, par simple équité.

— Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans ce mouvement ?

— Une immense espérance pour l'avenir spirituel de toute l'humanité. Je n'affirmerai pas que j'accepte tout dans tous les détails. Mais si je m'en tiens aux principes, il y a là beaucoup de choses essentielles, et dont j'ai besoin pour ma propre vie religieuse.

Voilà, chez un professeur de philosophie, une affirmation très significative.

— Est-ce que les membres des groupes sont des gens bien équilibrés au point de vue mental ?

— Ma réponse est très nette ; les chefs du mouvement et ceux qui le soutiennent de leur autorité sont sans contredit des gens bien normaux. Je dirai en outre que plusieurs qui sont entrés en contact avec les groupes, et qui étaient manifestement plus ou moins déséquilibrés, ont fait beaucoup de progrès à cet égard. Il est incontestable que les équipiers qui se consacrent aux groupes apprennent à être discrets, à avoir du tact, à mériter la confiance. Je suppose qu'il y a des exceptions, comme dans l'Eglise. Mais il n'y a pas plus de personnes déséquilibrées dans les groupes que dans les Eglises. En fait, il y en a moins.

Je lui demandai alors de but en blanc :

— Est-ce que les groupes d'Oxford sont dangereux ?

— Oh ! terriblement ! (avec un sourire). Les groupes pour-

raient bouleverser le monde, comme le christianisme l'a fait au début. Ce qui peut en sortir est tout simplement prodigieux. Une telle puissance de vie me reconforte plus que je ne puis dire. C'est un élan nouveau vers la grande aventure. Cela me remet en mémoire les pages émouvantes des Actes des Apôtres.

Je lui répliquai que tout cela était très bien, mais qu'il pouvait se dire de temps en temps dans les réunions des choses téméraires qui feraient du tort au mouvement. Quand des jeunes gens cultivés se lèvent pour rendre témoignage, ils savent à peu près ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Mais quand le mouvement prendra plus d'extension, et que les gens du peuple rendront témoignage librement dans les groupes, qu'arrivera-t-il, s'ils sortent quelque chose de tout à fait choquant ?

La chanoine sourit en secouant sa grosse tête : « Et quand même ils le feraient, ça ne serait pas un si grand malheur. Au fond on peut dire tout ce qu'on veut, bien entendu lorsque c'est quelque chose de vrai ; à condition, si vous voulez, qu'on le dise de son mieux et de la manière convenable. N'oubliez pas, je vous prie, que les difficultés les plus sérieuses et qui troublent le plus les hommes, on en parle tout le temps, dans bien des occasions et bien des circonstances.

» Il y a des choses que des mères chrétiennes peuvent dire entre elles et qu'on ne pourrait pas dire dans une réunion des groupes. Il en est de même de bien des conversations que l'on tient dans les salons d'aujourd'hui. Dans un comité de moralité publique, on parle de certaines choses d'une façon beaucoup plus explicite que dans les groupes. Dans les journaux, dans des réunions ouvertes au public, on traite bien des problèmes délicats sans fournir aucune réponse. C'est là qu'est le danger. Dans les groupes on indique les problèmes sans y insister, mais, en revanche, on insiste sur la réponse. Ce qui importe, c'est toujours la réponse.

» De plus il y a dans les groupes un frein à de pareils abus, à savoir, l'activité des équipiers. En règle générale, on ne va pas se confesser en public avant de s'être confessé en

particulier avec l'un ou l'autre des équipiers. En fait, les illettrés — en supposant qu'il en reste — quand ils parlent en public, ont tout autant de tact que les gens très cultivés. Le partage, dans les groupes, est pratiqué par des gens appartenant à toutes les classes sociales sans exception. Je connais des familles où les bonnes sont des équipières de groupe. Dans les manufactures de St-Helens, il y a tous les jours des réunions de groupe pour le recueillement et le partage. Et ces réunions marchent aussi bien que celles qui sont dirigées par des universitaires.»

— Mais, répliquai-je, il peut arriver qu'on dise des choses qui seront mal comprises. L'instinct de moquerie est toujours là.

Le professeur Grensted me répondit qu'il n'était pas bien sûr que la moquerie ait ici beaucoup d'importance, puisqu'elle résultait simplement d'un malentendu. Ce qui importait beaucoup davantage, c'était le danger de ne pas partager. Une vie refermée sur elle-même aboutit à la banqueroute. Le danger du partage ne peut jamais être aussi grand que celui de se rencogner en soi-même, ce qui aboutit à toutes sortes de tragédies, au suicide, à l'assassinat. Les exemples abondent de notre temps.

« Le partage est un instrument précieux, me dit le chanoine. Il répond si bien à tant de nos difficultés ! Il est presque impossible pour un homme de voir son problème à lui, tel qu'il est, jusqu'à ce qu'il ait pu le considérer du dehors, et il ne peut y arriver que par le partage. Qu'il fasse ce partage dans une réunion de groupe ou ailleurs — car le partage n'est pas un monopole des groupes d'Oxford — cela ne peut manquer de lui être avantageux. Le partage a été beaucoup trop négligé par l'Eglise d'aujourd'hui. Mais, ajouta-t-il, derrière cette constatation, il y a toute une longue histoire. Nous sommes actuellement, à cet égard, dans une phase de réticence générale. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a eu des époques où il se produisait tant d'excès dans le sens opposé que l'Eglise a dû intervenir pour établir des règles. Certes, nous n'en sommes pas du tout là dans les groupes, et je ne crois pas que cela devienne jamais nécessaire. »

— Quand pensez-vous que nous pourrions être amenés à une telle réglementation, si elle doit jamais se produire?

— Cela ne pourrait arriver que s'il y avait un jour parmi nous un grand nombre d'âmes déséquilibrées, comme il arrivait jadis dans les réveils d'un certain type, fondés sur l'émotion et non pas sur la nouvelle naissance et la conversion de la volonté. On ne peut pas changer d'attitude à l'égard des autres ou à l'égard de Dieu sans que notre sensibilité en soit émue. Ce dont il faut avant tout tenir compte, c'est que les gens d'une manière générale ne sont pas sensibles à l'amour de Dieu comme ils le sont pour tant d'autres choses d'ordre matériel ou mondain : leur déjeuner, leur promenade, leur chien, leur auto, leur position sociale, leur parfaite respectabilité, qui suppose nécessairement qu'ils récitent leurs prières et qu'ils vont à l'église, mais non pas du tout que Dieu occupe dans leur vie la première place. Quand sous une influence comme celle des groupes les gens s'aperçoivent que leur devoir est de mettre Dieu au premier plan dans leur existence de tous les jours, et que cela va balayer leur désordre intérieur, alors naturellement cela les touche, les irrite, les émeut.

— Est-ce que les principes des groupes d'Oxford répondent à tous les problèmes qui se posent pour l'homme?

Le professeur Grensted réfléchit soigneusement à cette question si vaste.

— J'ai vraiment l'impression, me dit-il, que les principes fondamentaux des groupes trouvent leur application dans presque tous les cas. Assurément pour telle ou telle personne il faut s'y prendre de telle ou telle manière, et il serait très dangereux de s'imaginer que l'on pourrait travailler sur tous les individus par une routine toujours la même. C'est pourquoi, dans les groupes, on instruit et on prépare des équipiers capables d'agir à propos dans des cas difficiles, comme on le fait dans tous les domaines. Les groupes convertissent les hommes. Ils savent que lorsqu'on cherche à résoudre un conflit mental par un effort intérieur, en partant du moi, on n'arrive à rien. Mais si vous vous appliquez à le résoudre par une puis-

sance supérieure, tout à fait en dehors de moi, vous arrivez toujours à la solution, bien qu'elle ne soit pas toujours nécessairement ce que vous pensiez qu'elle serait.

— Quelle est donc la véritable caractéristique du mouvement d'Oxford?

— C'est d'être positif dans tout ce qui est essentiel, répondit-il. Il a des méthodes positives pour aider les gens, dont il faut déplorer l'absence dans tant de livres d'aujourd'hui, qui prétendent traiter des problèmes du temps présent. A quoi sert d'écrire des livres futiles, sentimentaux, où l'auteur exhale son dépit, si vous n'apportez pas le remède? Dans un mouvement comme celui-ci, on peut constater des résultats, et si les Eglises restent en arrière, le rôle des groupes n'est pas de les critiquer, mais de les réveiller, pour qu'elles aillent de l'avant. Et c'est bien ce qu'ils font.

— Que pensez-vous de l'influence des groupes sur la haute culture?

— Sans doute, il est toujours à craindre, pour certains tempéraments, que le travail spécifiquement religieux les absorbe trop. Ici encore, c'est dans l'action intelligente des équipes que je vois le vrai remède. Mais, d'après mon expérience, l'instruction solide n'a rien perdu par l'action des groupes, bien au contraire.

L'un des principes sur lesquels on insiste dans les groupes, qui attriste les gens et les repousse bien souvent, c'est la réparation ou « restitution ». Je demandai au chanoine ce qu'il pensait sur ce point délicat.

« La réparation, dit-il gravement, ne doit jamais se faire que sous direction, en ayant égard à l'intérêt véritable de ceux qu'elle concerne. Ne faites jamais de réparation simplement pour le plaisir d'en faire. Il y a des gens de par le monde qui sont des Phariséens au point de vue spirituel et qui font des réparations pour se débarrasser d'un complexe affectif. On m'a parlé d'individus qui confessaient un peu partout des meurtres purement imaginaires, ce qui est absurde. Un équipier des groupes peut demander conseil pour cela à d'autres membres de l'équipe, mais en principe il faut qu'il décide par lui-même.

» Les anciens livres de casuistique sont pleins de cas contestables, où l'on se demande s'il faut ou non réparer. Assurément, cet homme qui avait commis plusieurs vols, et qui, sous l'influence des groupes, est allé se livrer à la police d'Oxford, a eu parfaitement raison. Dans les cas contestables, il faut toujours s'efforcer de discerner le véritable motif de la réparation qu'on veut faire. Il faut toujours être prêt à réparer quand on le peut, mais il y a des réparations qui ne sont pas possibles. Pour un assassin, être pendu, ce n'est pas une réparation; il ne rend pas la vie à sa victime. Il n'y a pas de doute que la Bible enseigne le devoir de réparation, et l'Église pareillement. Il faut réparer toutes les fois qu'on le peut, en ayant égard à l'intérêt véritable des personnes en jeu.»

Je savais que le chanoine, à l'instar de l'évêque de Leicester, de l'évêque de Hankow et d'autres personnalités de l'Église anglicane, tenait un carnet de direction. C'est une pratique que les gens du dehors critiquent volontiers.

Je demandai à brûle-pourpoint au chanoine : « Pour trouver la direction de Dieu, le carnet vaut-il mieux que la simple mémoire ? »

Il ne broncha pas, il me répondit sans hésitation :

« Je trouve que le fait de tenir un carnet épargne énormément de temps, car on fixe ainsi un grand nombre d'idées fugitives, dont quelques-unes peuvent constituer une direction authentique, et risqueraient de se perdre si on ne les notait pas. On est forcé de prendre toutes les précautions possibles pour ne pas laisser échapper ce qui vous vient à l'esprit quand on s'efforce de chercher la direction divine. Sans cela les instincts les plus forts de la nature humaine se liguent entre eux pour étouffer ce qui est le plus important. L'oubli est une fonction essentielle de l'esprit, sans laquelle aucune pensée ordonnée ne serait possible. Tout ce qui est insignifiant ou inutile, nous le laissons de côté pour que cela n'encombre pas notre pensée et ne vienne pas gêner notre réflexion sur ce qui est essentiel. L'oubli est la condition indispensable pour penser clairement et pour agir résolument. Si nous rete-

nions tout dans notre mémoire, nos vies ne seraient plus qu'un chaos.

» Quand une direction nous vient, elle peut être gênante ou même dangereuse pour l'estime que nous avons de nous-mêmes. Aussi serait-elle rapidement absorbée par l'oubli si nous ne prenions pas toutes les précautions là-contre. Pendant longtemps j'ai eu le sentiment que je devrais renoncer au tabac qui ne me valait rien, mais je n'y serais jamais arrivé si je ne l'avais pas noté sur mon carnet de direction. Jusque-là j'avais tranquillement oublié la chose, ou je m'étais dérobé. L'habitude de fumer n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise, mais quant à moi la discipline que j'ai acceptée de ne pas fumer a été une grâce de Dieu très bienfaisante, qui m'a permis de vaincre des habitudes fâcheuses beaucoup plus profondément enracinées. Je crois qu'il y a beaucoup d'hommes dans les groupes qui ont fait la même expérience. Je ne prétends pas que tout le monde doive renoncer au tabac. Mais il est bien évident qu'on peut fumer à l'excès d'une manière nuisible à la santé, et en gaspillant l'argent dont nous avons la gérance. Chacun doit faire en pareille matière ce qu'il sent, en toute sincérité, que Dieu lui ordonne. »

La lourde tête s'inclina de mon côté pendant qu'il approfondissait ce sujet de la direction :

« Bien entendu il ne faut pas s'imaginer que toutes nos pensées sont des directions de Dieu. Ce n'est pas une sorte de truc, qu'on puisse appliquer en toute chose. La direction nous vient souvent d'en haut sous la forme de bonnes impulsions : c'est le Saint Esprit agissant dans une vie humaine. Sur certains sujets, je reçois des directions fortes et précises, et d'autres fois j'en reçois de moins claires. Souvent il m'est indiqué comment je dois me comporter auprès de ceux qui viennent me consulter dans leurs difficultés. D'ailleurs la direction reçue par quelqu'un dans un cas donné ne diffère pas beaucoup de celle que pourrait recevoir n'importe quelle autre personne. Elle est simple, elle est élémentaire. Si l'on comparait entre eux des carnets de direction, il n'y aurait pas grande différence, sinon que chacun d'eux contiendrait cer-

tains détails se rapportant spécialement à la personne en question, au moment même où elle écrivait. Une direction que nous recevons n'est très souvent que la confirmation de ce que nous savions déjà.

» Je reçus un jour la direction de prêcher sur ce texte : « Allez à la ville et là il vous sera indiqué ce que vous devez faire. » Je n'avais aucune envie de prêcher sur ce texte ; je le fis pourtant, et trois personnes vinrent me trouver ensuite pour me remercier de tout ce que mon sermon leur avait apporté. Je reçois souvent la direction de parler sur un sujet que je n'ai pas préparé, et d'abandonner celui que j'avais préparé. J'obéis toujours à une telle direction. Un grand avantage qu'on a grâce à la direction, c'est que pour chaque question il n'y a qu'une seule décision à prendre, tandis qu'autrement, on pourrait hésiter entre vingt solutions différentes. Dans un groupe de plusieurs personnes, il peut y avoir des directions momentanément différentes, mais en fin de compte on voit clairement que les devoirs réels dans la vie ne s'opposent jamais. Ce qui prouve que la direction fait partie du plan de Dieu. »

Le chanoine est convaincu que la véritable intelligence de la volonté de Dieu, dans chaque individu, est en proportion du désir qu'il a de l'accomplir, et que le partage entre équilibres fournit, par rapport aux directions individuelles, des confirmations ou des corrections sur lesquelles on peut toujours compter. Un groupe bien uni d'enfants de Dieu, dociles à sa voix, pourra mieux saisir le plan divin que l'individu tout seul. Il me revint à la mémoire ces pensées lumineuses qui, de loin en loin, en des temps très différents, et sur divers points du monde, avaient jailli devant moi comme des éclairs. Et je lui posai cette question : « Est-ce qu'il vous arrive de recevoir des directions dont l'origine paraît surnaturelle ? »

Il secoua la tête. Sans vouloir nier mes propres expériences mystiques, le chanoine n'avait jamais éprouvé pour lui de ces impressions lumineuses, instantanées, intenses.

— Vous croyez, lui dis-je, que tout le monde a besoin de recevoir des directions ?

— Oui, sans contredit. Mais c'est tout spécialement vrai pour ceux qui montent dans l'échelle sociale. A mesure qu'un homme est amené à remplir des fonctions plus importantes, il lui est toujours plus difficile de conserver en tout le sens des proportions. En comparant sans cesse ce qu'il peut réaliser avec la volonté de Dieu à son égard, il se rend mieux compte de l'importance relative de toutes les circonstances, et cela l'aide beaucoup aussi à secourir les autres dans leurs difficultés. On n'aime pas se mettre en avant; je voudrais dire tout de même que, si j'ai pu faire quelques progrès spirituels, c'est dans une large mesure grâce aux intuitions qui me sont venues dans mes recueils, en écoutant Dieu. Mais ce qui a été peut-être le plus net et le plus frappant dans mon cas, ce sont les progrès que j'ai pu accomplir grâce à de tout petits actes où je prenais le bon chemin, le chemin du Christ. Certes, beaucoup de ces actes étaient de bien petites choses, sans grande importance en elles-mêmes, sinon comme les signes d'une consécration personnelle, mais ces petites actions auxquelles je me sentais poussé, je me rendais bien compte que c'était des jalons dans ma vie, des pieux que l'on plante, comme on dit dans les groupes.

J'allais insister auprès du professeur Grensted pour savoir quels avaient été les résultats dans sa vie spirituelle de sa rencontre avec les groupes, quand Frank, qui passait par là, me fit observer que le chanoine était déjà un instrument préparé par Dieu quand ils s'étaient tous deux rencontrés. Et cette rencontre avait produit pour tous les deux un enrichissement, un approfondissement de leur vie spirituelle. Grâce à la pénétration et aux connaissances du professeur Grensted, les groupes avaient pu éviter de grands malentendus, qui auraient pu paralyser leur progrès. C'était un guide sûr, qui apportait avec lui un trésor d'expérience, tout à fait à la hauteur de ce qu'il y avait de mieux dans les groupes.

« Il serait tout à fait faux pour moi de dire, reprit le chanoine, que je doive toute ma vie spirituelle aux groupes, car

pour une grande partie, elle existait déjà avant que j'entre en rapport avec eux. Mais j'ai vu de mes yeux tout le secours et toute la puissance qui sont venus par le moyen des groupes dans d'autres vies que la mienne. J'ai vu tous les fruits qui peuvent résulter du partage, bien que je ne sois pas allé très loin moi-même dans cette direction.

» Voici exactement ce qui s'est passé. Il y a sept ans que j'ai appris, ici même, à connaître le mouvement des groupes. A ce moment-là j'étais surtout préoccupé par la difficulté que j'éprouvais à connaître vraiment les hommes et à constater que je servais à quelque chose comme chapelain à l'Université. Je me rendais bien compte qu'il y avait des gens qui avaient besoin de secours, mais il m'arrivait rarement de pouvoir les approcher, car je ne voyais pas comment je pouvais le faire. Grâce à mon contact avec les groupes, j'ai pu avoir infiniment plus de rapports avec les individus et parler avec eux de ce dont ils avaient vraiment besoin. Jusque-là ils n'étaient pas venus à moi, parce que je ne mettais pas dans ma prédication ce qu'il fallait pour susciter en eux l'envie de me parler. Il va sans dire que j'avais pu précédemment intéresser mes auditeurs dans une certaine mesure, mais depuis sept ans cette faculté en moi est devenue beaucoup plus grande et plus intense.

» Ce que j'ai découvert maintenant, c'est que le secret pour toucher ses auditeurs, c'est de prêcher ce que l'on a senti, ce que l'on a éprouvé soi-même. Dès que vous parlez pour parler, cela n'a plus de vie, cela est mort. Je ne veux pas dire que la doctrine chrétienne ne soit pas vraie, mais je dis qu'elle n'a point de vie si elle n'est pas greffée sur l'expérience personnelle. Cela je l'ai découvert grâce aux groupes. Peut-être que mes sermons sont moins bons qu'autrefois, mais il me semble qu'ils produisent plus de fruits.

» Je me rappelle avoir reçu la direction, à la dernière house-party de Mansfield College, de prêcher un sermon sur ce thème :

Dieu, de son doigt de feu, touche les âmes ;
A ce contact terrible, le mensonge se racornit
Et brûle comme un bout de papier.

» Dans ce sermon je pensais à la terrible majesté de Dieu, agissant non seulement dans les groupes, mais partout dans le monde. »

Je souhaitais tirer encore de lui quelques paroles de sagesse. Il voulut bien continuer ainsi :

« De plus en plus j'arrive à me rendre compte qu'aucune vie religieuse ne peut atteindre à la perfection. S'imaginer qu'à un moment quelconque de notre vie nous pouvons connaître tout l'Évangile et être capable de le prêcher, c'est une prétention misérable. En essayant de collaborer avec les groupes, je suis continuellement ramené aux expériences religieuses les plus élémentaires, qui m'échappaient auparavant, parce que j'avais des prétentions trop hautes. Dans les premiers temps de mes rapports avec les groupes, je laissais perdre bien des choses qui m'auraient été précieuses, tout simplement parce qu'on en appelait sans cesse à moi comme à un juge supérieur. Quand je cessai d'être le juge d'appel et que je travaillai dans une petite équipe, je fis une expérience tout à fait nouvelle pour moi. Je me rendis nettement compte de la valeur essentielle de bien des choses ordinaires et toutes simples. Je découvris un degré nouveau d'amitié sans apprêt et de camaraderie sincère que je n'avais guère trouvé ailleurs. »

Un autre équipier des groupes m'a raconté qu'il avait assisté à une réunion de pasteurs où tous les masques tombèrent et où il n'y avait plus en présence que des hommes comme les autres, tout simplement parce que le chanoine leur avait fait part de son expérience intime. Les hommes sont toujours les mêmes dans le monde entier.

« A maintes reprises, continua le chanoine, j'ai constaté l'intense besoin, chez les hommes d'Église, de cette liberté véritable que le partage nous procure. Les membres du clergé se sentent souvent très solitaires, et la solitude peut être désastreuse dans la vie d'un homme. »

Dans les groupes d'Oxford la fraternité joyeuse donne à la vie un nouvel attrait et nous remplit d'enthousiasme. Toutes les barrières disparaissent, tous les rapports sont simples et

naturels; c'est la confiance, la liberté, l'abandon, sans rien de blessant, sans rien de présomptueux. J'en parlai au chanoine. Il était lui aussi plein d'enthousiasme :

« La camaraderie qui existe dans l'équipe vous permet d'affronter le monde et de le supporter. Il ne faut rien moins que le secours de Dieu pour vous aider à lire, à comprendre, à supporter un journal. J'étais une fois avec une équipe à St-Helens. J'ai vu comment on présentait au peuple de véritables réalités, et non pas les réalités artificielles des journaux. Le Christ seul nous permet de voir le monde tel qu'il est. Le Christ seul peut susciter cette fraternité qui fait partie du monde réel. Comme chanoine à Liverpool, j'invitai une fois huit jeunes hommes pleins de vie et d'ardeur, qui vinrent tout exprès d'Oxford pour s'entretenir avec des membres du clergé sur l'avenir du travail des groupes. Cette équipe d'essai se mit en rapport avec un certain nombre de milieux intéressants. Nous avions avec nous le pasteur John Watt d'Edimbourg, tout à fait converti, et tout à fait admirable. Tous les autres, sauf un seul, étaient sur le point d'être ordonnés comme ministres de l'Église d'Angleterre. Un travail préparatoire s'était fait à Liverpool par le moyen de Basil Yates, récemment converti, qui croyait autrefois, peut-être à tort, qu'il n'était qu'un agnostique. Il donnait des cours de philosophie quand il se prit d'une belle ardeur pour les groupes. Entre lui et moi, et aussi entre d'autres membres de l'équipe, il avait existé quelque défiance. Mais nous en avons parlé dès notre premier recueillement, et l'accord s'est établi entre nous pleinement. En quelques minutes, nous étions tous amalgamés en une parfaite unité. Nous avons reçu la direction qu'il nous fallait. Nous avons fait de bon travail, et ce fut une bonne préparation pour la mission des groupes à St-Helens qui eut lieu ensuite avec beaucoup de succès.

» C'est à ce moment-là que je commençai de noter les directions que je recevais. Le fait que chacun de nous prenait régulièrement des notes de ce genre contribua beaucoup à unir et à cimenter notre équipe. C'est à Liverpool que je reçus pour la première fois une direction écrite : cesser de fumer.

Peut-être qu'un beau jour il me viendra la direction de recommencer. Mais j'en doute fort. Je n'ai rien eu de pareil jusqu'à maintenant.

» Le résultat le plus clair de cette expérience fut de montrer qu'un petit groupe d'hommes, d'âge et de point de vue différents, pouvait travailler en commun à une même œuvre, sans qu'aucun de leurs sentiments puisse les gêner. La plus grande difficulté dans notre vie, c'est que nous avons, les uns et les autres, tant de buts différents, qui ne sont pas tous inspirés par l'esprit chrétien, et que nous sommes forcés d'avoir des égards pour toutes sortes de gens. Mais on peut voir dans notre équipe la possibilité de relations personnelles d'une exceptionnelle qualité, et dont la plupart des gens ne se doutent même pas.

» Bien entendu, il arrive souvent qu'on travaille ensemble dans la vie ordinaire, mais à un niveau moral qui est beaucoup trop bas. Nous considérons les gens avec lesquels nous sommes comme des gens convenables. Nous avons pour eux quelque bienveillance, nous collaborons avec eux, et voilà tout. Mais ce n'est pas assez, et les résultats que nous atteignons ne sont guère satisfaisants. Nous laissons bien des gens en dehors de notre influence, et il faut avouer que le travail qui se fait dans le monde est loin d'être un chef-d'œuvre. Les groupes d'Oxford accueillent tous ceux qui viennent, leur enseignent à vivre de la vie la plus haute, les groupent dans une unité féconde et les élèvent jusqu'à une fraternité qui a pour idéal celle du Christ avec ses douze apôtres. »

Actuellement le chanoine Grensted préside toutes les semaines un service régulier pour les groupes d'Oxford, tous les mardis après-midi, dans l'église universitaire de St-Mary. Il est entendu que c'est avant tout un service de recueillement et d'adoration, où l'on médite, où l'on reste silencieux et tranquille. On y parle très peu. Un service comme celui-là est tout à fait conforme aux besoins des groupes, qui l'ont accueilli avec reconnaissance.

Le chanoine se rend à St-Mary avant l'heure où le service

doit commencer, pour se recueillir lui-même. Le nombre d'assistants est généralement de quarante à cinquante. Ils commencent par chanter un cantique; ils restent debout pour un court silence. Puis on lit un passage de l'Écriture, suivi d'une causerie de dix minutes. Après cela toute l'assistance se recueille pendant une durée d'au moins cinq minutes; les uns restent assis, les autres s'agenouillent à volonté, puis un nouveau cantique, enfin une prière liturgique. Pendant la plus grande partie du service — c'est un point essentiel — le chanoine tourne le dos à l'assistance, pour bien marquer que c'est un culte tourné vers Dieu. Tous ceux qui suivent régulièrement ces services disent qu'ils y trouvent un apaisement et un réconfort qui encouragent au travail et donnent de l'énergie pour aller de l'avant.

CHAPITRE XIX

LA CULTURE AU PROFIT DE DIEU

Je croirais volontiers qu'il existe parmi nous bien des gens prêts à soutenir une initiative religieuse pleine de promesses, presque autant qu'il y en a prêts à se jeter avec ardeur sur un bon « tuyau » de courses. Dans les deux cas, ce qui les attire, c'est tout simplement le profit qu'ils en escomptent.

Là où l'on ne voit poindre aucun espoir de gain terrestre, il n'en va pas de même. Les sages et les puissants se défilent. Heureusement que « Dieu a choisi, dans ce monde, les insensés pour confondre les sages, les faibles pour confondre les forts. »

Les sages bien souvent se tiennent à l'écart, parce que l'on risque de perdre beaucoup en se joignant à un nouveau mouvement religieux qui n'a pas encore fait ses preuves. Comme Gamaliel, ils ne veulent pas s'opposer à ce qui est peut-être l'œuvre de Dieu. Mais, comme lui, ils ne veulent pas, en l'adoptant ouvertement, s'exposer à des risques, à des dangers. Il en est qui consentent à donner leur sympathie, mais sans entrer eux-mêmes dans le mouvement. Ils sont d'accord quand tout va bien, mais ils craignent les coups, et devant les critiques ils se dérobent. Ils se tiennent à la frontière des groupes. Ils entretiennent d'excellents rapports avec ceux qui en font partie, ils les admirent, sans vouloir faire comme eux. En leur parlant, ils ne disent jamais : « nous », mais toujours « vous ». Ce sont en général des âmes timides, qu'ils soient laïques ou hommes d'Eglise. Ce sont parfois des âmes vacillantes, qui se sont engagées jadis dans des mouvements religieux d'où le vrai Dieu était absent, et ont peur de refaire la même erreur. Il en est qui sont à peu près convaincus, mais ont peur de

s'abandonner entièrement à Dieu. A leurs yeux, Dieu est trop petit, ou trop faible, pour compenser l'abandon de leur égoïsme, de leur orgueil, de leur vanité; ils ont peur d'un tantinet de ridicule ou de persécution, presque inséparables dans tous les temps de la croix du Christ.

Il y a des hommes de ce type à l'Université d'Oxford, qui attendent, pour accepter une nouveauté, qu'elle soit tout à fait « reçue », tout à fait orthodoxe. A Oxford comme ailleurs, souvent les hommes très cultivés ne sont plus en contact avec la vie réelle. Quand les groupes surgirent dans l'université, ce n'était pas une doctrine nouvelle, mais une nouvelle vie. Que diraient les professeurs de théologie? Ces hommes d'étude accueilleraient-ils tout de suite cette vie nouvelle, intense et abondante?

Quand fleurissait le réveil de Wesley, un professeur d'Oxford se plaignait doucement que ses jeunes collègues, à peine élus, se déclaraient méthodistes. Un dimanche soir, il n'y a pas longtemps, le chapelain du *Corpus Christi College*, composé surtout d'intellectuels, fit revivre d'une manière inattendue une ancienne coutume du temps de Wesley. Il inséra tranquillement dans son sermon une déclaration sur ce nouveau mouvement des groupes; elle ne suscita pas beaucoup de commentaires, et aucun journal n'en parla le lendemain matin. Elle n'en avait pas moins une très grande portée, puisqu'elle était faite en présence des professeurs comme des étudiants, et que c'était par conséquent une déclaration officielle et publique d'adhésion au mouvement des groupes par un professeur d'Oxford, au cours même de ses fonctions.

Dans l'antique chapelle aux sombres boiseries, le chapelain se tient debout, devant le chœur, pour prononcer son sermon. Cela ne le gêne pas, car il est assez grand et parle sans notes.

S'arrêtant tout à coup au milieu de son développement, il déclara qu'il n'avait pas été tout à fait sincère à l'égard de ses collègues. Ayant peur d'être mal jugé par eux, il n'avait pas osé dire tout haut qu'il se rattachait aux groupes. Il dit alors tout ce qu'il devait à l'amitié de Frank, grâce auquel sa vie

chrétienne s'était approfondie, grâce auquel il avait compris qu'il devait s'abandonner absolument à Dieu pour recevoir de lui force et direction. Il avait enfin compris la nécessité de l'obéissance totale, d'abord dans son attitude spirituelle, en attendant la direction divine, et ensuite dans tous ses actes, pour accomplir l'ordre divin.

Le résultat immédiat de cette confession publique fut pour le chapelain lui-même un sentiment de libération et de puissance nouvelle. De plus ce fut comme le signal qui déclencha d'autres manifestations analogues de la part de plusieurs de ses collègues plus âgés.

Son acte avait d'autant plus de portée qu'il était un des jeunes théologiens les plus en vue du corps professoral. C'était un très brillant sujet, reçu dans les premiers aux plus hauts examens universitaires. C'était le Révérend Julien P. Thornton-Duesbery.

Ce qu'on remarque avant tout en lui, c'est d'abord ses yeux bleus rayonnant de douceur, la dignité tranquille de sa personne, et sa puissante intelligence. Il les doit sans doute à l'éducation parfaite qu'il a reçue de ses parents et à tout ce qu'ils lui ont eux-mêmes transmis. Son père était l'évêque de *Sodor and Man*. Sa mère, qui avait de grands dons, s'occupait d'une œuvre religieuse à Manchester quand elle rencontra son futur mari. L'un et l'autre contribuèrent à maintenir autour de lui une atmosphère de consécration au Christ, bien que, comme il le dit lui-même, il n'en eût pas toujours conscience.

Elevé dans ce milieu spirituel, Julien n'a pas attendu de rencontrer les groupes pour répondre à l'appel du Maître. « Ce que je considère comme le moment décisif de ma conversion, me dit-il, eut lieu à Keswick grâce à un évêque, le Révérend Taylor-Smith, avant que je sache rien des groupes d'Oxford. Je reconnus mon péché, je découvris le moyen d'en guérir. Impuissant par moi-même à triompher du mal, je fus amené à chercher la force auprès de Jésus Christ. Ce moment décisif fut suivi d'autres signes authentiques de la vraie conversion : la Bible m'apparut toute nouvelle, je découvris la véritable prière, je commençai de voir comment parler aux

autres. Certes, à ce moment-là déjà, et plus encore dans la suite, j'étais passablement au courant de la doctrine *intellectuelle* du salut. Et pourtant ce n'est que huit ans après, pendant une house-party des groupes en Ecosse, que je compris enfin jusqu'à quel point j'avais trahi dans mon ministère l'amour et la confiance de Dieu. Cette conviction amère de mon péché me fit saisir tout ce que le Christ avait fait pour moi sur le Calvaire... Dieu prend son temps pour agir. Nous ne pouvons pas hâter son action. »

Pour m'expliquer ce qu'il entendait par l'abandon entier à Dieu, le chapelain me cita un passage du livre de E. F. Scott, *Le Royaume de Dieu dans le Nouveau Testament* : « C'est un point capital du message évangélique que tout dépend d'un seul grand acte de décision. Il faut s'abandonner à la volonté de Dieu, et tout le reste viendra de soi-même. La volonté qui s'est entièrement unie à la volonté de Dieu trouvera d'elle-même le droit chemin, parmi toutes les circonstances complexes qu'il fallait scruter en détail quand on n'était pas sous la grâce, mais sous la loi. »

« J'appris ainsi, continua le chapelain, une vérité importante. Que le nouveau converti se rende compte clairement ou non du sacrifice que Dieu a fait lui-même pour notre salut, de la croix du Calvaire, et de celle qu'Il porte éternellement dans son cœur; dans tous les cas, au cri de l'enfant prodigue répond toujours l'amour du Père. Le Seigneur frappe à la porte de mon cœur : je lui ouvre la porte et il entre chez moi. Nous pouvons nous fier à lui. Par son Esprit, il amènera quand il le jugera bon son disciple obéissant à saisir toute la vérité. »

Le chapelain est tout à fait convaincu que la direction nous vient toutes les fois qu'elle est nécessaire, et qu'il faut la suivre en toute honnêteté, sans tenir compte de nos propres désirs. Il put constater par lui-même que, dans la vie chrétienne, on retrouve souvent ce qu'on croyait devoir abandonner. Ce qu'il ambitionnait avant tout à ce moment-là, c'était devenir un jour professeur d'humanités à l'Université d'Oxford. Ses études terminées, il fut nommé maître de grec et de latin

à l'école secondaire dont il avait été l'élève. Il dut retourner à Oxford pour recevoir la consécration à Wycliffe Hall. Là, on lui proposa une chaire de théologie. Il lui fallait donc renoncer à ces langues classiques qu'il aimait tant. Il hésita beaucoup. D'une part il se sentait poussé à retourner à son école, pour y reprendre l'enseignement des humanités; d'autre part il voulait faire son devoir, sans s'inquiéter de ses propres désirs. Après une longue promenade où, plein d'irrésolution, il méditait en marchant à petits pas, et priait Dieu de lui donner une direction, la lumière lui vint tout à coup avec une grande précision. Il lui fallait renoncer à son ambition favorite et accepter ce qu'on lui offrait. Quelque temps après son désir fut quand même réalisé. On le nomma chapelain de *Corpus Christi*, et il fut chargé en même temps de l'enseignement auquel il tenait tant. Cette nomination, il ne l'aurait jamais eue s'il n'avait pas consenti, par obéissance, à quitter son enseignement.

Une fois professeur à Oxford, il s'aperçut que son contact avec Frank et avec les groupes lui avait appris à enseigner l'Évangile de manière à satisfaire à la fois les intellectuels et les ignorants. Sans chercher à se dérober devant les problèmes que pose la raison, il savait s'adapter aux besoins de tous les esprits, qu'il s'agisse de difficultés rationnelles véritables, ou de problèmes moraux sous une apparence intellectuelle. « Quand j'ai devant moi ces étudiants qui seront des ministres de l'Évangile, me dit-il, je m'aperçois que j'ai acquis, grâce aux groupes, le sentiment beaucoup plus clair de ce qui touche à la vie. Il ne s'agit pas de savoir seulement, mais de vivre ce que l'on sait. Je sais très bien qu'une foule de gens ont fait cette découverte, et qu'une foule de gens n'ont pas su la faire. Mais tant qu'on ne l'a pas faite soi-même, on n'est bon à rien. Cela n'implique pas du tout que l'on doive moins travailler ou s'inquiéter moins d'une culture solide. Ce qui caractérise l'enseignement d'Oxford, c'est de joindre à une formation générale, très complète, le souci minutieux des moindres détails. La plus forte tentation du professeur d'université, c'est de penser avant tout

au succès que ses étudiants pourront remporter dans leurs examens. Je désire autant que jamais que mes étudiants puissent réussir et fassent honneur à notre *College* et à mon enseignement. Mais je sais maintenant regarder au delà de leurs années d'études, qui ne sont pour eux qu'un moyen et non pas un but. Je souhaite avant tout qu'une fois entrés dans la vie, ils soient des hommes complets, en parfaite santé physique, intellectuelle et spirituelle. Tout étudiant ayant vécu à Oxford doit être équipé pour affronter tous les problèmes qui peuvent surgir devant lui, dans quelque situation et dans quelque lieu qu'il se trouve. Il y a seulement trois ou quatre ans que j'ai appris à enseigner cette culture générale. Je me suis rendu compte à quel point chacun de nous se trouve exposé à rencontrer des difficultés qu'il ne sait comment résoudre, parce que rien dans son éducation ne l'y a préparé. Les groupes n'ont pas d'ailleurs le monopole d'une telle idée, car je connais des hommes, tel que le Principal de Wycliffe Hall et quelques autres, qui, se rendant compte du fait, donnent d'excellents conseils pour résoudre les problèmes de ce genre. »

Le chapelain de *Corpus Christi* fit beaucoup d'impression à une réunion publique des groupes à Oxford vers Pâques 1932. Invité soudain à prendre la parole, il se présenta comme étant à la fois un ecclésiastique et un professeur d'université, faisant partie de ces gens-là que M. Hilaire Belloc stigmatise comme étant loin de tout et ne servant à rien. Il rappela d'abord cette vieille dame qui était enchantée de son nouveau pasteur, parce que ce savant homme était invisible pendant six jours et incompréhensible le septième. Puis il étonna tout le monde en déclarant qu'un homme de ce genre était doublement un parasite, vivant au détriment des autres. Cette expression parut le lendemain sur les manchettes des journaux. Il insista beaucoup sur ce point qu'un professeur ou un pasteur doit justifier son existence par des résultats concrets, comme on en exige dans toutes les autres professions. Il déclara que lui-même, s'il n'était pas bien convaincu, en tant que ministre de l'Évangile, qu'il possédait en Christ la solution de tous les problèmes, y compris tel problème angoissant qu'il venait de

rencontrer et pour lequel il n'existait aucune solution humaine, alors il abandonnerait sa chaire et quitterait l'université.

Une autre opinion surprenante, que le chapelain a récemment exprimée, a des chances d'être souvent reprise à l'avenir. Il n'est pas bien sûr qu'on ne verra pas revenir les persécutions religieuses, peut-être le martyre, et cela dans les pays les plus éclairés, même en Angleterre. Il ne me cacha pas que dans Oxford se préparait une grande bataille (bataille d'écrits tout au moins), beaucoup plus âpre qu'il n'y en avait eu depuis longtemps. Jamais l'on n'avait vu un tel abîme entre la pensée laïque et la pensée chrétienne. C'est la conséquence finale de la réforme d'il y a soixante ans, quand on décréta que tous les professeurs ne seraient plus nécessairement des ecclésiastiques. Il ne désirait certes pas qu'on en revînt à l'ancien statut. Mais cela le troublait quand même de constater qu'il y avait une si faible proportion de professeurs ecclésiastiques. « Cela n'empêche pas d'ailleurs, me dit-il, que nous avons encore beaucoup de bons chrétiens parmi les chefs laïques de nos *Colleges*. Quels que soient les conflits qui peuvent survenir, j'ai la conviction que le christianisme à Oxford est actuellement plus vigoureux et plus vivant qu'il ne l'a jamais été depuis quatre-vingts ans. »

Pour le nouveau mouvement d'Oxford, l'adhésion d'un grand intellectuel qui connaît bien la vie, et qui n'est pas momifié par son érudition, a une grande importance. Ce jeune homme, qui n'a pas trente ans, donne des cours admirables sur la théorie de Dieu, où l'on sent à la fois sa profonde expérience de la vie, et sa connaissance pénétrante des doctrines. Bien que tous ses étudiants ne suivent pas ses conseils, sa personnalité, et sa vie dirigée par Dieu sont pour eux une lumière, parmi tant d'intellectuels et de professeurs d'aujourd'hui qui reflètent si peu le Saint Esprit.

Julien Thornton-Duesbery garde en toute circonstance une sérénité parfaite. On a plaisir à le voir diriger une réunion des étudiants avancés d'Oxford, répondre avec calme et avec finesse à toutes les observations, aux questions insidieuses,

aux négations hardies, sachant rire de lui-même aussi bien que de son adversaire. Il sait trouver ce qu'il faut répondre à chacun, cordialement, exactement, promptement. C'est surtout grâce à lui (après les premiers pionniers qui avaient ouvert les opérations) que, dans une expédition formée d'étudiants de Wycliffe Hall, l'activité des groupes s'est étendue en Egypte, en Palestine et dans le Proche-Orient.

« L'amitié fraternelle des groupes, dit-il, a maintenu l'idéal chrétien fermement devant mes yeux; et toutes les fois que j'ai manqué le but, j'ai pu m'en apercevoir assez vite. Je me rends toujours mieux compte de la valeur de cette fraternité, et du fait que le partage sincère est la condition indispensable pour y parvenir. Je me rends compte aussi que deux valent mieux qu'un, que c'est l'équipe et non l'individu qui a le plus de chances de réussir. C'est là une excellente leçon pour un sceptique et un individualiste comme moi. »

Beaucoup d'hommes ayant étudié l'histoire de l'Eglise savent tout cela d'une façon abstraite (comme le dit Sam Shoemaker dans son livre : « *Les ministres nés de nouveau* »), qui, dans leur vie réelle, ne se débarrassent jamais de leur individualisme invétéré et sont incapables de travailler en étroite collaboration avec d'autres, dont l'expérience pourrait s'opposer à la leur et peut-être la transformer. Il est beaucoup plus facile d'étudier les origines franciscaines que de se jeter soi-même dans un mouvement contemporain encore à ses débuts, dont l'avenir est incertain, et qui met tout le temps à l'épreuve la foi de ses ouvriers. Pour un intellectuel de ce genre, il n'y a rien de plus dur, rien de plus difficile. Il lui répugne étrangement de se perdre lui-même dans un mouvement où l'intuition spirituelle joue un si grand rôle, et de se fondre dans une collectivité qui s'applique à convertir les hommes d'une façon positive.

Le chapelain est d'avis que le mouvement des groupes a vraiment enrichi la vie chrétienne contemporaine, galvanisant tous les chrétiens et les poussant à rendre témoignage de leur foi. On atteint ainsi des hommes que la méthode pastorale ordinaire ne touche pas particulièrement, de ces braves gens

qui ont le cœur sur la main. L'esprit d'aujourd'hui accepte volontiers l'atmosphère des groupes, si franche, si libre, si dégagée des préjugés ordinaires, si éloignée des anciennes méthodes où on disait : « chut ! » à chaque pas. En insistant sur l'abandon total au Christ, en insistant sur la discipline, et notamment sur le recueillement du matin, les groupes sont entièrement d'accord avec la plus pure tradition chrétienne. Les hommes et les femmes d'aujourd'hui aspirent au fond à l'harmonie et à l'unité qu'on obtient seulement en se donnant ainsi.

Quelle sincérité, quelle hardiesse dans l'appel qu'il adressait récemment à une assemblée d'ecclésiastiques :

« Quoique l'on puisse penser des groupes d'Oxford, il est incontestable qu'ils sont un défi jeté à l'Église chrétienne. A bien des reprises j'ai entendu des membres du clergé, aussi bien anglo-catholiques que presbytériens, me dire avec un mélange d'ironie et de sérieux qu'il fallait que l'Église fût bien mal en point pour que les groupes aient eu besoin de naître. J'ai bien peur qu'ils aient tout à fait raison. Au fond, les groupes n'apportent pas de nouvelle méthode, ni de nouvelle théologie; ils apportent seulement l'antique bonne nouvelle : « Jésus est puissant à nous sauver. » Ils mettent l'Église qui se réclame de lui en devoir de saisir de nouveau d'une façon vivante cette grâce qui sauve les individus comme les Églises, et de marcher ainsi à la conquête du monde. Nous sortons d'une longue période où la guerre spirituelle s'est faite dans les tranchées, et nous arrivons enfin à une guerre de mouvement. Le christianisme et l'esprit du monde sont en train de s'affronter. La bataille s'engage partout, même dans notre université placide et respectable d'Oxford. Il n'y a plus de faux-fuyants possibles. Il n'y a plus aujourd'hui que deux sortes de gens qui aient vraiment en eux de la vie : ceux qui sont tout à fait pour Dieu ou alors ceux qui sont tout à fait contre lui. »

Voilà comment parle le nouvel évangile des groupes.

* * *

Il est facile de tout savoir sur les groupes d'Oxford quand Frank a une fois accepté vos lettres de créance. Sans cela un journaliste sans scrupule qui voudrait à toute force percer le secret d'une vie transformée rencontrerait des difficultés insurmontables. La vie spirituelle des groupes est aussi bien protégée contre l'indiscrétion des gens du monde que les chrétiens primitifs dans les catacombes. Mais dès que Frank est persuadé de votre bonne foi, il se met à votre disposition, véritable impresario du monde spirituel, prêt à vous fournir tous les renseignements, prêt à vous amener n'importe quel personnage intéressant pour votre enquête.

Ma porte s'ouvrit tout à coup et je vis Frank, les bras grands ouverts, qui poussait devant lui un géant de six pieds, l'un de ses principaux équipiers, appartenant à l'élite d'Oxford, et qui se fait appeler volontiers l'Introducteur. Il y a beaucoup de géants parmi les pionniers des groupes.

« Vous allez mettre ce jeune homme sur la sellette, dit Frank en riant; c'est tout à fait votre affaire. » Il y a des hommes qui sont des saints dès leur naissance, d'autres à leur mort, d'autres jamais. Dès le premier coup d'œil je vis que mon visiteur était un saint de naissance. Quel rapport peut-il y avoir entre les groupes, qui ne sont faits que pour les pécheurs, et cet homme pâle, à la figure d'ascète, aux cheveux noirs, à la voix profonde, à l'air inspiré? Un homme comme cela commencera par être le secrétaire dévoué, et surmené, d'une société missionnaire. Il sera ensuite le plus jeune des évêques missionnaires en Extrême-Orient, et perdra la vie dans une révolte des Boxers ou des bolcheviks.

« L'Introducteur » avait justement été le secrétaire d'une importante société religieuse. Je lui demandai comment il pouvait se faire qu'il eût désiré entrer dans les groupes. Sa réponse m'impressionna :

« Tout simplement parce que ma vie n'était pas ce qu'elle devait être. »

En le regardant, j'avais peine à croire que ce ne fût pas là un mensonge. Mais un saint comme lui ne ment jamais. Il m'expliqua qu'il avait cherché à satisfaire les besoins intellec-

tuels de ses auditeurs sans s'inquiéter de leur besoin de salut. Il n'avait pas la force en lui, il manquait de joie et de paix intérieure.

« Avant de rencontrer les groupes, me dit-il, je ne voyais pas comment remédier à tout cela. W. E. S. Holland, le missionnaire bien connu, me dit un jour que les groupes atteignaient un certain type d'hommes sur lesquels nous n'avions aucune prise. Cela m'ennuya beaucoup, car je savais que notre société faisait du bon travail. Puis deux choses arrivèrent qui me portèrent un coup droit. Je faisais partie dans notre société d'un comité directeur de sept membres. L'un des nôtres, Francis Goulding, fut un des premiers à Oxford à être transformé par les groupes : il rayonnait manifestement d'une lumière et d'une vie nouvelle. Cela me rendit rêveur. Deux semaines plus tard, Julien Thornton-Duesbery, qui était aussi un des membres de notre comité, m'apparut tout à fait transformé. Au lieu d'être timide, réservé, négatif, il était possédé maintenant d'un amour conquérant. Il me dit qu'il avait été en rapport avec les groupes, et de nouveau cela me fit réfléchir. Car je sentais bien pour moi que j'avais échoué jusque-là. Peu après un petit incident me confirma dans cette idée. J'allai à Henley pour la grande course de bateaux, avec les huit de *New College*. Quand j'entrai le soir au dortoir avec tous ces sportsmen incrédules, je n'eus pas le courage de m'agenouiller pour faire ma prière. Mise ainsi à l'épreuve, ma foi chrétienne succombait. Ce n'est qu'après deux nuits que je trouvai enfin le courage nécessaire. Voilà le maigre résultat de ma prédication de l'Évangile, alors que j'aurais dû être un témoin fidèle et joyeux. »

Après un petit moment, il reprit :

« Peu après mon père mourut soudainement et je m'aperçus alors que c'était sur sa foi que je m'appuyais beaucoup plus que sur la mienne. J'étais résolu à me faire consacrer, pour obéir au désir de mon père, et je me rendis à Oxford. Là, je fus en rapport avec Ken Twitchell, qui me fit voir que je n'avais pas pleinement abandonné ma vie à Dieu. J'avais encore de nombreuses attaches avec la vie du monde. J'avais toutes sortes de craintes ridicules ; j'avais deux catégories d'amis, très

différentes l'une de l'autre; j'avais un tas d'embêtements, je fumais avec délices, je me livrais au plaisir. J'abandonnai à Dieu tout cela et beaucoup d'autres choses encore. J'implorai Sa grâce pour triompher de mes tentations et pour pouvoir joyeusement venir en aide aux autres. J'entrai dans les groupes et, durant ces deux dernières années, j'ai appris à être toujours plus mécontent de moi-même, et à recourir toujours plus au secours de Dieu. Bien entendu, j'ai fait des expériences merveilleuses, surtout pendant nos campagnes à Edimbourg et à St-Helens.

» Je sens d'une manière toujours plus aiguë qu'avec le contentement de soi on ne peut aboutir qu'à une vie religieuse toute conventionnelle, qui n'a rien à dire aux autres, qui n'a rien de joyeux, et qui ne produit en nous qu'inquiétude et chagrin. Celui-là seulement dont la volonté est continuellement brisée dans la vallée de l'humiliation est en mesure d'éprouver la joie de la victoire, telle qu'on la trouve en Christ.

» Il faut dorénavant, dans notre activité religieuse, insister beaucoup sur deux points :

» 1^o Il faut sentir continuellement que nous ne pouvons rien par nous-mêmes et que nous ne pouvons agir qu'en nous abandonnant à Jésus Christ.

» 2^o Le Saint Esprit seul nous donne la puissance et la direction dans toutes les circonstances de notre vie. »

— Est-ce que vous vous sentez dirigé? lui demandai-je.

— Mais oui. Durant mes recueils j'ai l'impression que Dieu est là, dans ma tête, dans mon intelligence, tandis qu'auparavant ma pensée profane se donnait libre carrière. Maintenant je cherche Dieu véritablement, je me mets à sa disposition. Aussi je n'accepte plus du tout ce qui n'est que moyennement bon et j'aspire passionnément à pouvoir atteindre, grâce à la discipline de mon travail, ce qui est le plus parfait. Mon grand amour pour Dieu me fait aimer les hommes, tous les hommes, et je ne puis supporter de les abandonner à leur médiocrité spirituelle. Bien entendu, j'ai eu des défaillances, mais mes amis des groupes ne m'ont jamais laissé retomber tout à fait. Ils me soutiennent. Ils me donnent la passion de

conquérir les âmes, ce qui est le meilleur moyen pour sublimer les autres passions.

— Et vous sentez que vous êtes en progrès?

— Cela, Dieu seul le sait. Tout ce que je sais, moi, c'est que mon horizon s'est éclairci sur bien des points. A un moment donné, j'amenais les gens aux réunions des groupes, quand je voulais venir à leur aide. Maintenant je m'efforce de les tourner vers le Christ; n'est-ce pas un progrès? En tout cas c'est maintenant le vrai but de ma vie : amener au Christ ceux que j'aime, de même que l'apôtre André lui amena son frère, et aussi le petit garçon qui avait les pains d'orge. Comme saint André, je voudrais être l'Introducteur.

CHAPITRE XX

LE PÉCHÉ

Comme ce livre est destiné aux pécheurs, et que la plupart d'entre eux, parmi lesquels je me range, sont assez dans le vague sur la nature du péché, il est peut-être utile d'essayer de le définir.

Après une réunion, à la dernière house-party de Cambridge, Frank fit irruption dans ma chambre, en s'écriant : « Vous auriez dû entendre ce que Loudon Hamilton nous a dit du péché. C'était magnifique. Je n'ai jamais rien entendu de si pénétrant. Il faudrait que vous ayez cela pour votre livre. »

Je pus attirer Loudon chez moi, et il consentit à me donner, d'après ses notes, le résumé de sa conférence. Il avait l'air de posséder admirablement son sujet. Sa belle figure d'Écossais se dressait magnifiquement. Il a une superbe tête, les cheveux très foncés, les yeux et les moustaches de même, une forte voix, une manière piquante et paradoxale de s'exprimer. Il avait mis ce jour-là, pour assister à une réunion religieuse, un chandail blanc, une ceinture de cuir poli, des culottes bleu-marine, et enfin, au bas de ses jambes nues, des chaussettes rouges comme le cramoisi, la couleur symbolique du péché. Figure pittoresque et puissante qui ne rappelait guère ses anciennes fonctions de professeur à Eton. C'était, me dit-il, l'uniforme du club de football du régiment des Écossais à Londres.

Comment les groupes considèrent-ils le péché? Loudon commença par une définition tout à fait lumineuse :

DÉFINITION DU PÉCHÉ

« Bien des gens qui ne croient pas au péché n'en vivent pas moins en état de péché. C'est Bertrand Russell, aidé par M. Huxley, qui nous a débarrassé, à ce qu'il paraît, de la notion de péché. Malheureusement, ils n'ont pas pu faire disparaître en même temps la tentation. C'est bien dommage. Le fait est là : les hommes et les femmes sont encore exposés à la tentation, même les intellectuels. Et quand nous cédon's à la tentation, le résultat inévitable, c'est le péché.

» Quelqu'un disait au célèbre prédicateur d'Edimbourg, le Révérend Alexander Whyte, que dans son auditoire, infiniment aristocratique, on trouvait toutes les vertus, excepté le sentiment du péché.

» Quand on n'a qu'un faible sentiment du péché, cela veut dire qu'on n'a qu'un faible sentiment du Christ Sauveur. Il ne suffit pas d'avoir un sentiment fort du péché; il faut s'en rendre compte avec précision, être tout à fait sincère avec soi-même. Beaucoup d'efforts que nous faisons, pour corriger ce qui ne va pas dans notre vie, n'aboutissent à rien, parce que nous restons beaucoup trop dans le vague. Nous parlons d'une manière abstraite du pardon des péchés, sans être vraiment délivré d'aucun péché déterminé.

» Le péché a sur nous une action puissante. Il ajoute à nos soucis, il diminue nos énergies, il multiplie nos douleurs, il divise notre esprit, il nous enlève le goût du travail, il réduit nos chances de succès, il engourdit notre conscience.

» Le péché nous aveugle. Une fois, nous étions en auto, en Suisse, entièrement dans le brouillard. Quand le brouillard se dissipa, nous fûmes tout étonnés : nous pensions être déjà sur les hauteurs, et nous nous aperçûmes que nous étions encore tout à fait en bas. Des pics gigantesques brillaient au soleil au-dessus de nous. Il en est de même dans le domaine spirituel. Le péché nous enveloppe de brumes, et nous ne pouvons pas du tout nous rendre compte de notre véritable situation par rapport au Christ.

» Le péché nous enchaîne. Nous sommes prisonniers de

nos craintes. Nous avons peur des autres gens, de leurs sentiments à notre égard; peur de l'avenir; peur de perdre notre argent ou notre santé, et cent autres choses pareilles.

» Le péché engendre le péché. Comme l'enseigne saint Jacques dans le premier chapitre de son épître : « Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché; et le péché, étant consommé, produit la mort. » Dès que nous avons dit un mensonge, il nous faut dire beaucoup d'autres mensonges pour soutenir le premier. C'est pourquoi le Christ nous recommande d'être fidèle dans les plus petites choses. Un alpiniste sait très bien qu'un seul pas imprudent suffit en certains endroits pour déclencher une avalanche. Combien de nous font ainsi un pas imprudent, en nous félicitant nous-mêmes d'avoir échappé à l'avalanche ! Mais elle est venue quand même, nous avons fait de vains efforts pour l'arrêter dans sa course, et ç'a été le désastre.

» Le péché amortit notre sensibilité. Une étincelle sur la main ne nous fait guère mal, sur la joue elle nous brûle; l'étincelle est la même, c'est notre sensibilité qui est différente. Par l'effet de la répétition et de l'habitude, beaucoup d'entre nous ne se rendent plus compte du tout que tels ou tels de leurs actes sont des péchés. Il faut que nous retrouvions notre sensibilité. Le péché a peu à peu bouché nos oreilles, et nous n'entendons plus la voix de Dieu. Il nous est commode d'être sourds. Pour beaucoup d'entre nous, le culte nous laisse indifférents, et par l'effet de la routine nous perdons de vue les plus simples vérités.

» La meilleure définition du péché que nous puissions donner est celle-ci : le péché, c'est dans ma vie tout ce qui me sépare de Dieu et de mon prochain. C'est quelque chose qui est dans ma vie, et non pas dans celle des autres. La plupart d'entre nous sommes tout prêts à confesser les péchés des autres, et non pas notre propre péché. La première chose à faire, c'est de nous changer nous-mêmes; seulement alors nous pourrions changer les autres.

» Débarrassons-nous une fois pour toutes des distinctions

trompeuses. Nous trouvons tout naturel de distinguer les grands et les petits péchés. Mais il n'y a rien de pareil dans la Bible; saint Paul nous dit carrément que tout ce qui n'est pas conforme au bien est un péché. Quelquefois nous excusons le péché parce qu'il est occasionnel; s'enivrer une fois par hasard, cela ne tire pas à conséquence. Alors, si l'on est amené, occasionnellement, à commettre un meurtre, peut-on dire que cela ne tire pas à conséquence? Pour la plupart d'entre nous, la véritable question qui se pose, ce n'est pas le péché manifeste, mais le péché secret; ce n'est pas le péché qui nous tourmente, mais le péché dont nous nous accommodons volontiers. Nous ne devons plus nous en tenir aux manifestations extérieures, il faut aller jusqu'à la racine, descendre aux causes les plus profondes.

» Quel est donc le pivot de la morale chrétienne? Nous allons prendre tout simplement quatre principes, que nous voyons appliqués dans la vie même du Christ: la droiture, la pureté, l'abnégation, l'amour. Ces principes sont absolus. Personne jamais n'a pu prouver que le Christ y ait jamais manqué. Reprenons-les l'un après l'autre, et, pour chacun d'eux, essayons de nous mesurer à Sa mesure.

DROITURE

» Un enfant définissait un jour le nom abstrait en disant qu'il se rapportait à tout ce qui n'existait pas, par exemple la vérité ou l'honnêteté. La droiture absolue existe-t-elle? Que de péchés nous commettons, chaque fois que nous parlons! Nous altérons les faits, nous les défigurons, nous les exagérons, nous les diminuons, nous insistons sur un petit détail, d'ordinaire pour ménager notre orgueil. Puis nous cachons la vérité par un silence déloyal. Enfin nous nous esquivons, grâce à de petits artifices: des mensonges polis, de faux prétextes. Bien entendu ce ne sont pas là des péchés. Nous leur donnons des noms plus flatteurs. Ce sont de petits travers, de petites faiblesses, la conséquence de notre tempérament

individuel, d'une influence héréditaire, de notre milieu social. Nous disons : C'est dans la famille, et puis tout est dit.

» Il suffit qu'un péché soit revêtu d'une étiquette intellectuelle, et il n'y a plus rien à dire. Ce sera par exemple un « complexe d'infériorité ». Au fond, c'est tout simplement de l'orgueil, de l'orgueil implacable. Il y a encore l'esprit critique, dont nous reparlerons plus tard, toutes ces formules négatives par lesquelles nous condamnons la vie et l'activité de notre prochain. Autre chose encore : nous nous laissons aller très facilement à la duplicité : nous parlons d'une certaine manière à quelqu'un, et puis, derrière son dos, nous parlons de lui tout autrement.

» En fait de malhonnêteté, il nous arrive de voyager en première avec un billet de troisième, ou de rester dans un tram plus loin que notre billet ne nous y autorise. Il m'est arrivé à moi-même de pénétrer dans un terrain de football par l'entrée où l'on payait moins, et puis j'ai passé sous les cordes pour accéder aux places plus chères. Peu après que j'ai connu les groupes, j'ai envoyé après coup l'argent pour un billet de bal que je n'avais pas payé. Nous envoyons quelquefois un livre comme imprimé, en écrivant dessus plus de mots qu'il n'est permis. Nous empruntons des livres, et d'autres choses encore, et, je ne sais comment, nous oublions de les rendre. Regardez dans les rayons de votre bibliothèque, pour voir s'il ne s'y trouve pas des livres que vous devriez restituer à leurs propriétaires. Une dame raconta une fois qu'elle pouvait bien dire un mensonge, mais qu'elle ne se sentait pas le courage de l'écrire. Aussi demanda-t-elle à sa secrétaire d'écrire pour elle ses feuilles d'imposition. Quand l'administration anglaise de radio annonça qu'on allait faire une inspection pour découvrir les postes sans permis, tout de suite après, avant que l'inspection commençât, on délivra plus de dix mille permis nouveaux !

» Il y a des péchés qui consistent dans l'attitude que nous prenons, péchés d'affectation, de pose, de faux-semblant. Nous nous évertuons si souvent à nous faire un masque, à produire une bonne impression sur les autres ! Avides d'approbation, nous dissimulons soigneusement tout ce qui nous serait défavorable. Il arrive même souvent que, pour cacher

nos propres défauts, nous les critiquons amèrement chez autrui. Comme un caméléon, nous changeons de couleur avec le milieu. Nous ne sommes pas les mêmes hors de chez nous et à la maison. Avec des parents très pieux, nous parlons un langage dévot; à un banquet de camarades, nous sommes des « vive-la-joie ». Nous faisons de la sentimentalité romantique avec notre danseuse ou notre danseur, et nous en sommes fiers. On a beau être religieux; on se laisse aller à une sincérité quelque peu mélangée.

PURETÉ

» Pour réaliser la vraie pureté, il ne suffit pas de passer le plumeau, de vaporiser un peu d'essence de rose, et de se dire que tout va bien. Il y avait un prédicateur nègre qui n'osait pas dans ses sermons blâmer les voleurs de poulets, parce que tout son auditoire se livrait continuellement à cet exercice, et lui-même de temps à autre. Il nous faut un balai qui puisse tout balayer jusqu'au fond, quand il s'agit de la pureté. On peut être pharisien de bien des façons : en se complaisant dans l'aveuglement, en faisant exprès de ne rien savoir, ou bien par une curiosité malsaine. Les parents s'abusent souvent d'une façon étrange sur ce qui préoccupe leurs enfants. C'est tellement plus commode de rester à la surface des questions! Mais que penserions-nous d'un médecin qui ne chercherait pas à discerner la cause profonde de notre maladie? Que dirions-nous s'il refusait d'admettre à l'hôpital telle ou telle catégorie de malades? La pureté parfaite, selon le Christ, commence avec celle des yeux et de la pensée. Qu'est-ce que vous diriez si tout à coup on projetait sur un écran, devant tout le monde, les pensées qui surgissent en vous quelquefois?

» Il y a des écarts de langue, d'autres encore. C'est d'abord le regard impur, puis la pensée, puis l'entraînement, enfin la chute. Dans nos rapports avec les personnes de l'autre sexe, il peut y avoir fraternité; il ne doit jamais y avoir de laisser-aller.

AMOUR

» Thomas Carlyle, après avoir entendu, dans une paroisse de campagne, le pasteur prêcher sur l'amour, disait qu'il ressemblait à une puce engluée dans un tonneau de goudron. L'amour est un bien grand sujet. La Bible nous dit que la haine équivaut à un assassinat. Y a-t-il quelqu'un pour qui vous entretenez quelque antipathie, quelque ressentiment, quelque rancune? Vous ne savez pas jusqu'où cela peut aller.

» En parlant, on manque bien souvent à la charité. Je vous conseille de relire, avant votre prochaine *tea-party*, le troisième chapitre de l'épître de Jacques. Supprimons le commérage. Seriez-vous tranquille en vendant votre perroquet à la plus bavarde commère de la ville? Que de fois nous aurions besoin, comme dit Homère, de mettre un bœuf sur notre langue!

» Critiquer quelqu'un, bien souvent c'est lui vouloir du mal. Nous l'avons dit déjà, nous blâmons chez les autres nos propres défauts. Les Pharisiens accablaient la femme prise en flagrant délit d'adultère, et voulaient que le Christ l'accablât aussi. Mais Lui était affranchi de ce péché. En se défilant ils prouvèrent qu'ils ne l'étaient pas. Le Christ réprouvait le péché, mais sauvait le pécheur: «Moi non plus, je ne te condamne pas; va, et ne pêche plus.» Nous ne nous en rendons pas compte, mais c'est notre propre péché que nous manifestons par nos critiques, nos antipathies, nos silences, notre nervosité. *La critique est le péché par excellence de ceux qui travaillent pour le Christ.* Ne dites jamais des autres ce que vous ne diriez pas devant eux. Le Christ est-il pour vous le témoin silencieux de tout ce que vous dites? Comment aider les autres si par derrière nous nous moquons d'eux?

» La jalousie est fatale à la paix intérieure et à l'énergie spirituelle. Il en est de même du snobisme, et de l'idée qu'on est supérieur aux autres, au point de vue social, intellectuel ou religieux. Il y a un snobisme qui consiste à faire croire que l'on visite énormément les pauvres. Nous rendons grâce à Dieu de n'être pas comme les autres; et les autres font de même.

» Une autre forme, également redoutable, du manque d'amour, c'est de ne pas pouvoir supporter les opinions des autres, ou leurs faiblesses. C'est l'intolérance.

» On se tient sur la réserve, on ne veut rien dire. C'est trop sacré, dit-on. En réalité, c'est que notre égoïsme nous est trop cher. J'ai découvert un jour que ma réserve n'était que de l'orgueil. Notre silence nous raidit, nous sépare des autres, les empêche de nous connaître tels que nous sommes et, ce qui est le pire, nous ôte la possibilité de leur venir en aide.

» La mauvaise humeur pique et blesse l'amour. Savez-vous demander pardon à ceux que vous avez ainsi blessés, au sein de votre famille ou dans la vie de tous les jours ?

» La crainte est un péché qui va contre l'amour. L'amour parfait bannit la crainte. Chaque fois que nous avons peur à l'égard d'un autre, cela nous empêche de lui donner secours.

L'ABNÉGATION DE SOI

» Et maintenant, pour conclure, mesurons-nous à la mesure du Christ.

» L'amour de moi-même remplit ma vie et prend toutes les formes. « Toutes nos difficultés, disait l'archevêque Temple, viennent de nos préférences égoïstes. » Ce qui compte le plus pour moi m'absorbe et m'aveugle :

» C'est l'amour de la louange, de la popularité, du succès. Je me dresse sur mes ergots et j'appelle cela ma dignité. Nous craignons tellement le ridicule ! Aussi nous devenons toujours plus susceptibles.

» C'est l'immense pitié que j'éprouve pour ma si infortunée et si intéressante personne. Nous faisons naître et nous entretenons en nous un « complexe d'infériorité ». Ou bien nous nous considérons comme d'héroïques martyrs. Nous sommes héroïques pour supporter tout ; mais nous ne changeons rien à ce qui existe, en nous et hors de nous.

» C'est le sentiment toujours plus fort de ma propre importance, qui me rend jaloux des autres, à tout propos. Ce que

j'appelle « respect de moi-même » c'est dix pour cent de *respect* et quatre-vingt-dix pour cent de *moi-même*. Nous sommes à nos yeux des malades intéressants. Malade, mon ami, tu n'es pas bien malade : tu n'es qu'un tire-au-flanc. La guerre est là. Que ferait-on de toi dans la tranchée de première ligne ? Sais-tu ce que tu mérites ? D'être fusillé demain matin, à l'aube.

» C'est l'instinct de possession, la lésine, l'esprit tâtilon, toutes les fois qu'il s'agit de *mon* argent, de *mes* biens. Nous ne croyons pas que le Père céleste puisse nous donner « par surcroît » tout ce qu'il faut à notre vie. Alors nous nous faisons mille tracas, et nous devenons neurasthéniques.

» C'est l'ambition, qui ne s'inquiète pas de ce qui arrivera aux autres.

» C'est la vanité, qui fait tourner toutes choses autour de notre précieux moi, et de ses intimes satisfactions.

» C'est la facilité au plaisir quel qu'il soit, et la paresse devant l'effort. Nous remettons au lendemain ce qui nous coûterait aujourd'hui trop de peine. Nous nous laissons aller à tous nos penchants, nous critiquons les autres à tort et à travers. Nous les jugeons sans appel, d'après la sympathie ou l'antipathie qu'ils nous inspirent.

» C'est l'entêtement à faire ce qui nous plaît, à dire ce qui nous plaît, à décider toujours comme il nous plaît, à notre « volonté ». Impossible pour nous de travailler en équipe, de collaborer avec d'autres que nous. Et nous ne voyons pas combien cet entêtement est stupide !

» Nous sommes prodigieusement ingénieux à justifier notre égoïsme. Nous sommes enchantés de nos propres opinions et nous ne voulons rien savoir de celles des autres. Nous sommes arrogants, pleins de suffisance.

» Notre idéal, en un mot, c'est notre moi. Nous faisons ce que *nous* jugeons le meilleur et non pas la volonté de Dieu. Nous tirons chacun de notre côté. C'est bien à nous de changer les autres ! Cela regarde les pasteurs, les apôtres. A chacun son métier !

» Nous recourons à Dieu quand notre maison brûle, nous

lui accordons de ci de là une petite place dans nos vies, mais jamais la place centrale : c'est un autre qui l'occupe!

» En somme, nous calmons nos besoins spirituels par de l'opium et du camouflage : nous évitons par-dessus tout de regarder le Christ en face.

» Oh! si une fée pouvait nous apprendre

» A nous voir comme les autres nous voient! »

CHAPITRE XXI

POUR MOI, PÉCHEUR

J'arrête ici ce que j'avais à raconter des groupes d'Oxford, tels que je les ai vus à l'œuvre. Il me reste à dire ce qu'ils ont fait pour moi.

Incontestablement, Frank et ses amis m'ont révélé le secret de la victoire sur certaines faiblesses qui projetaient une ombre entre moi et le Dieu que je croyais connaître. Jusque-là, elles m'avaient paru indéradicables.

Les groupes m'ont appris pratiquement ce que je ne savais qu'en théorie, que notre cœur doit être libéré de lui-même; qu'il vaut mieux « partager » que prêcher; qu'il faut se perdre pour se trouver; que la sécurité naît de l'abandon, et que renoncer à tout est la condition pour tout posséder.

J'ai appris à voir dans le Saint Esprit une force puissante et rapide, une « épée à deux tranchants ». J'ai compris que Dieu est toujours le maître du monde et en dirige la marche, bien qu'il ait loué sa vigne à toutes sortes de vigneron; qu'Il est toujours prêt à diriger ses enfants, et qu'il vaut mieux miser sur les richesses célestes que sur des valeurs de Bourse.

Les groupes d'Oxford m'ont fait comprendre par leur exemple que l'on peut vivre d'une vie vraiment humaine, vraiment fraternelle, vraiment dirigée par Dieu; d'une vie qui est déjà, en un sens, la vie éternelle. J'ai compris que m'éloigner de mon prochain, c'était toujours m'éloigner de Dieu.

Même quand les groupes m'ont irrité en me forçant d'être fidèle à mon propre idéal, j'ai dit en mon cœur, comme Balaam :

« Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit?... Que je meure de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la sienne! »

TABLE DES MATIÈRES

Pour des pécheurs	5
I. La voix qui vient du ciel	7
II. Les trois troubadours	18
III. La question sexuelle et la question d'argent ..	32
IV. Le changeur de vies	46
V. La première « house-party »	62
VI. Le groupe d'Oxford	75
VII. Un moto-club se dissout	85
VIII. Frank revient	97
IX. Restitution	104
X. La « house-party » d'Oxford	116
XI. L'ingénieur des âmes	126
XII. Voyage extraordinaire d'un journaliste	142
XIII. Bill Pickle	153
XIV. Le miracle du « Calvaire »	168
XV. La maison des groupes à Oxford	182
XVI. L'aventure d'une femme moderne	202
XVII. Le problème épineux du mariage	209
XVIII. Ce que dit un psychologue d'Oxford	221
XIX. La culture au profit de Dieu	236
XX. Le péché	249
XXI. Pour moi, pécheur	259

PUBLICATION DU GROUPE D'OXFORD

OLIVE JONES

Dieu parle aux enfants

Traduction de *Inspired Children* par Frank ABAUZIT

Un volume in-16 2 fr. 50

Ce livre s'adresse à tous les parents, à tous les éducateurs qui se préoccupent de la vie morale et spirituelle de leurs enfants. L'auteur, Miss Olive Jones, a une grande compétence et une grande expérience en matière pédagogique.

Gagnée au Christ par le Groupe d'Oxford, elle a voulu à son tour amener les jeunes enfants, par les voies les plus simples et les plus naturelles, à chercher Dieu, à écouter Dieu, à obéir à Dieu. Son livre est presque entièrement composé de récits, tout à fait authentiques, où l'on voit à l'œuvre l'Esprit de Dieu dans une âme d'enfant. Pères et mères, éducateurs et éducatrices, ne pourront manquer d'être touchés au vif, en sentant toute leur insuffisance, mais en même temps réconfortés, en constatant par de nombreux exemples que, dès qu'on Lui ouvre la porte, *Dieu parle aux enfants*.

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ S. A., NEUCHÂTEL ET PARIS

Les prix sont indiqués en francs suisses.

PUBLICATION DU GROUPE D'OXFORD

GEOFFROY ALLEN

Celui qui vient

Traduction libre de *He that cometh*
par D^e Renée GIROD et J. LESCAZE, avocat

Un volume in-16 2fr. 50

L'homme, si souvent solitaire, portant le poids de ses espérances déçues et de ses misères cachées, cherche en tâtonnant le chemin qui lui donnera la sécurité et le bonheur. Il semble parfois se contenter de la vie qu'il mène; il persiste cependant, tout au fond de lui-même, comme un regret, une amertume de quelque chose d'autre qui aurait pu se passer.

Geoffroy Allen prend l'homme tel qu'il est, avec ses hésitations, ses problèmes, ses difficultés; il lui propose une route qui le conduit pas à pas à la rencontre de « *Celui qui vient* ».

Ce livre ne se borne pas à décrire l'expérience d'un homme ou la série des conséquences qu'entraîne une nouvelle orientation dans sa vie, mais il précise les voies et moyens qui permettent à chacun de retrouver son équilibre et le sens de sa destinée. G. Allen énonce un certain nombre de vérités essentielles dont il admettait théoriquement la valeur, mais dont le sens profond lui avait jusqu'alors échappé. Il en parle tout simplement, sans recherches, sans art, mais avec un accent de sincérité si total que l'on se prend à dire : Pourquoi ne pas essayer de les mettre en pratique?

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ S. A., NEUCHÂTEL ET PARIS

Les prix sont indiqués en francs suisses.

PUBLICATION DU GROUPE D'OXFORD

Qu'est-ce que le Groupe d'Oxford ?

par un laïque

Traduction de *What is the Oxford Group ?* par G.-F. GROSJEAN

Un volume in-16 2 fr. 50

Ce livre a été écrit par un universitaire anglais qui connaît admirablement le Groupe d'Oxford. Il expose d'une façon très claire et facile à suivre les principes et les méthodes qui font la force de ce mouvement.

Il y a, par exemple, un chapitre sur le recueillement, un autre sur le partage; un chapitre distinct pour chacun des quatre critères : droiture absolue, pureté absolue, abnégation absolue, amour absolu.

Les chapitres sont courts, mais vigoureux et incisifs. On ne saurait trouver de meilleur manuel du Groupe d'Oxford.

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ S. A., NEUCHÂTEL ET PARIS

Les prix sont indiqués en francs suisses.

W. J. OEHLER

Le Silence et ses fruits

Méditations sur les principes fondamentaux
du Groupe d'Oxford

Traduction de *Fruchtbares Schweigen* par Berthe SENFT
Un volume in-16 2 fr. 50

Ce livre contient le message d'un homme qui a été ébranlé et béni par sa rencontre avec les groupes. Il a voulu exprimer à la lumière de la Parole divine les expériences qu'il a vécues au contact du Groupe d'Oxford.

Voici le titre de quelques-uns des chapitres de ce volume : le silence, la direction, la confession, l'abandon, la gérance.

DU MÊME AUTEUR :

Angoissé ?

Traduction de *Die Angst*, par Alice HOCH
Une brochure in-16 1 fr.

Qui ne connaît ce cauchemar : on voudrait s'envoler, mais on se sent lourd comme du plomb ; on voudrait marcher, mais on se sent paralysé ?

Nous avons peut-être vécu cela non seulement en rêve, mais bel et bien dans la vie quotidienne.

L'auteur a écrit cette brochure en songeant à tous ceux dont la vie est entravée par un sentiment d'angoisse : peur de vivre, de vieillir, de mourir, peur de la maladie, de l'opinion des autres, peur de perdre sa fortune.

OSWALD CHAMBERS

Tout, pour qu'il règne

Recueils quotidiens

Traduction de *My Utmost for His Highest* par Frank ABAUZIT

Un volume in-16, broché 4 fr. 50, relié pleine toile 6 fr.

Edition de luxe sur papier pelure, relié cuir souple 8 fr. 75

Ce précieux livre, au ton direct et prenant, permettra à ceux qui l'utiliseront comme guide d'approfondir leur vie spirituelle.

L'auteur y aborde, sous forme de méditations quotidiennes, l'ensemble des problèmes que pose la vie religieuse. Avec une rare perspicacité, une profonde connaissance de l'âme humaine, un sens aigu des nuances, il met le doigt sur les déficits de notre être intérieur. Puis, contraste saisissant, il dresse devant nous, dans tout son absolu, l'exigence de Dieu pour ceux qui se disent chrétiens.

